

# FRAGMENTS REVUE DE LITTÉRATURE PROLETARIENNE.

Réalisée par le Cercle Culturel de Littérature Ouvrière,  
Paysanne et Sociale- CCLOPS.

« C'est dans l'authenticité que l'écriture a son salut ».

Automne/ hiver 2020.

Numéro 1.



*Michel Ragon (1924-2020) à son bureau de travail.*

**Editorial:** Une littérature de contrebande. **Hommage à Michel Ragon** (Thierry Maricourt- Raphaël Romnée). **Ecrits:** Tessi Rom: Le cycle de l'eau, Boire dans un matin de mai, Transports gratuits. **Etude:** Lectures prolétariennes 1970-2020, première partie: La littérature prolétarienne dans les années 70. (Philippe Geneste). **Ecrits:** Laurent Jeulin: Loin, déjà sont les lueurs de l'aube, Rouge sang, Combien de temps. **Entretien:** Edmond Thomas, Editeur-Imprimeur des éditions Plein Chant. **Notes de lecture:** Laurent Jeulin, Vincent Picart. **Rayon Librairie.** Le CCLOPS. **Diffusion:** le colportage.

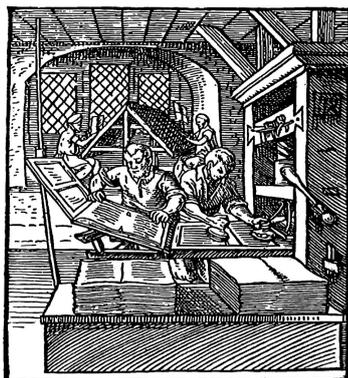
Fragments, revue de littérature prolétarienne, est éditée par le Cercle Culturel de Littérature Ouvrière, Paysanne et Sociale- CCLOPS, association 1901 enregistrée sous le numéro W951006252 à la Préfecture du Val d'Oise en date du 25 janvier 2020.

Le titre 2 des statuts de l'Association définit notre raison d'être :

« Cette association a pour objet d'œuvrer à la valorisation de la littérature ouvrière, paysanne, sociale, en ayant recours aux moyens adaptés à cet objectif, à savoir :

1. Edition de brochures, livres, recueils, DVD, et tout support considéré comme utile.
2. Diffusion de tout support traitant de cette thématique.
3. Publication d'une revue, réalisation d'un blog.
4. Organisation, participation à des rencontres, échanges culturels, initiatives diverses ayant cette thématique comme objet. ».

Pour adhérer au CCLOPS il suffit de s'acquitter d'une cotisation annuelle de 30 euros, chèque à l'ordre de CCLOPS, à envoyer au siège social : CCLOPS, 79 rue du docteur Roux 95130 Franconville la Garenne.



Le CCLOPS c'est également Fragments, Feuille d'informations, à vocation mensuelle. Pour la recevoir nous communiquer une adresse courrielle ou postale car notre publication fait l'objet d'un tirage papier. Nous entendons contribuer aux échanges **épistolaires**, choix certainement modeste mais concret d'une résistance à une communication phagocytée par les tenants d'une toile à dimension totalitaire.

Le CCLOPS dispose d'un **Blog** qui nous permettra progressivement de fournir de nouvelles informations qui seront toujours doublées par des supports papier transmis à nos adhérents et adhérentes, nos abonnés et aux personnes souhaitant être informées de nos activités. **Blog** : <http://cclops.eklablog.com>. Merci à Denis Bourdaud pour les illustrations ainsi qu'aux contributions posthumes de Steinlein. Et à Grégoire Verna pour l'habillage. Merci à feu la Revue Gavroche pour quelques illustrations reproduites ici.

**Comité de Rédaction** : Ont participé à la réalisation de ce numéro : Philippe Geneste ; Laurent Jeulin, Thierry Maricourt ; Serge Morisset ; Vincent Picart, Raphaël Romnée. Secrétaire du Comité de Rédaction : Raphaël Romnée. Directeur de Publication : Vincent Picart.

Maquette : Grégoire Verna.

Numéro ISBN : 978-2-492416-00-2 9782492416002

Dépôt légal : Octobre 2020.



Impression. Le Ravin Bleu, 1 rue Marie Pia, 91480 Quincy-sous-Sénart. 0984150800.

## Editorial : Une Littérature de contrebande ?

En ce début d'année 2020, alors que les déambulations masquées ne sont pas encore de mises, quelques individus suspects ont décidés, en catimini et au terme de discrets conciliabules, de constituer une nouvelle association, le **Cercle Culturel de Littérature Ouvrière, Paysanne et Sociale, CCLOPS** en langage codé. L'objectif de la petite équipe est clairement affirmé : œuvrer à la promotion, à la connaissance, à la reconnaissance d'une littérature reléguée dans les marges, quasiment ignorée malgré l'inflation éditoriale annuelle. Ce choix assumé positionne le CCLOPS, modestement, dans la continuité de l'action conduite depuis un siècle par des hommes et des femmes qui entendaient agir pour des buts similaires. Les écrits produits par des ouvriers, des paysans, des employés sont, aujourd'hui comme hier et hormis quelques exceptions, ignorés, délaissés. Ainsi même durant les années 30 du siècle dernier, période où la littérature prolétarienne s'est affirmée en tant que courant littéraire, l'on a pu constater des résistances, des blocages, une réelle hostilité à l'encontre de ces œuvres issues du peuple. A cette situation il existe plusieurs causes.

L'appropriation de l'écriture par des gens dont le métier n'est pas celui d'écrire est un phénomène qui déroute, qui brise des codes, qui suscite la méfiance. L'idéologie dominante fixe des cadres, balise des itinéraires, et il ne fait pas bon sortir des limites définies. Les catégories ont une fonction objective : certains sont des travailleurs manuels qui ont comme raison d'être de fournir des objets, plus ou moins utiles d'ailleurs, et d'autres sont des intellectuels qui ont comme tâche de mettre sur le marché des ouvrages, romans d'évasion, livres théoriques, ils ont comme matière première la pensée. La main qui repose la truelle et se saisit de la plume, la main qui délaisse le dé à coudre et s'empare d'un stylo, la main qui range la fourche et pianote sur un clavier, sont des gestes qui anticipent un monde nouveau dans lequel la séparation entre le travail manuel et l'activité intellectuelle sera abolie. La littérature d'en bas bouscule l'ordre établi, remet en cause une répartition programmée des fonctions sociales et ceci génère naturellement une forme d'ostracisme. Dans le même temps, en France, les classes sociales populaires sont souvent demeurées indifférentes à la lecture de ces textes issus de leurs rangs. L'écrivain du peuple a le crayon entre deux chaises, il semble entre deux mondes. Facteur supplémentaire de perplexité il convient de noter que dans des milieux qui vouent un culte suprême à la classe ouvrière, parée de toutes les vertus, la littérature prolétarienne n'est pas digne d'intérêt, son droit à l'existence y est parfois même nié, ou renvoyé aux petits matins qui succéderont au Grand Soir. Crainte probable de découvrir une réalité sociale aux antipodes de la mythologie cultivée par les textes sacrés, crainte effective de constater l'existence d'exploités en capacité d'auto-émancipation.

La conjonction de ces éléments explique la place occupée en France par la littérature prolétarienne, position qui n'est pas nécessairement identique à celle qu'elle occupe sous d'autres latitudes, comme nous le verrons au fil de nos publications. Ce constat est à la source de notre mise en mouvement collectif, en tant qu'association agissant pour réhabiliter aux yeux du plus grand nombre cette littérature de contrebande.

### Un outil : **Fragments**, revue de littérature prolétarienne.

Dans cette première livraison de **Fragments** nous avons choisi de rendre un hommage à **Michel Ragon**, disparu le jour même de la déclaration de notre association, cet autodidacte, écrivain, poète, qui a tant fait pour la littérature prolétarienne, contribuant à l'écriture de son histoire, auteur protéiforme, anarchiste. Que **Françoise Ragon** soit ici remerciée pour sa disponibilité, son écoute attentive et la documentation fournie. Nous publions la première partie d'une vaste étude de **Philippe Geneste** sur la littérature prolétarienne de 1970 à nos jours, contribution dont la parution s'échelonne sur 4 numéros, des textes contemporains de travailleurs **Tessi Rom** et **Laurent Jeulin**, un entretien avec **Edmond Thomas** l'artisan-éditeur-imprimeur des Editions Plein Chant qui ont été un rouage essentiel de la diffusion de cette littérature que nous affectionnons particulièrement, la

rubrique Notes de lectures étant cette fois tenue par **Vincent Picart** et **Laurent Jeulin**.

**La revue** se veut un support, parmi d'autres, de notre activité qui entend aborder la réalité non seulement passée de la littérature produite par des ouvriers, des paysans, des employés, mais également proposer des témoignages contemporains de ces écrits voués parfois à la confidentialité. Nous souhaitons contribuer à l'émergence de textes qui croupissent parfois dans des tiroirs, favoriser la parution de manuscrits révélateurs de cette authenticité de la vie exprimée sans le prisme d'un regard tiers, aller à la recherche d'inédits d'auteurs dont toutes les créations n'ont pu être prises en considération. **Fragments** sera cette ouverture et notre activité éditoriale nous la mènerons à notre rythme, selon nos forces et nos moyens. Les pages de **Fragments** sont donc ouvertes à ceux et celles qui se reconnaissent dans notre démarche, dans notre combat au service d'une écriture authentique, témoignage des réalités sociales, humaines, individuelles, collectives. Agissant ainsi nous nous considérons comme un maillon d'une vaste chaîne construite dans le temps et l'espace, un maillon que nous souhaitons consolider par le développement horizontal et progressif d'un **réseau**, par la mise en place de **correspondants locaux** soucieux d'enrichir la revue, ici et en ignorant les frontières, par l'émergence de **colporteurs** ayant à cœur de diffuser la revue. Un vaste plan de travail, ambitieux certes mais n'excluant aucune lucidité quant aux moyens limités dont nous disposons pour démarrer. Un **cap**, des **outils**, l'Association **CCLOPS**, la revue **Fragments**, un **Blog**, Une **Feuille d'informations mensuelle**, un **Service-Librairie**, et d'autres **pistes à inventer**, qu'ensemble nous explorerons afin d'élargir le champ de rayonnement de la littérature prolétarienne.

**La diffusion** de la revue, comme celle de livres, doit emprunter, outre le recours à un diffuseur, de nouveaux chemins, point que nous développons dans le texte Colportage. En mettant en avant cette démarche nous renouons avec une préoccupation qu'avait Michel Ragon. Dans un article *Littératures prolétaires* publiés en 1978 dans la revue **Autrement**, intitulée *Flagrants délits d'imaginaire* et consacrée « aux cultures populaires » il exprimait une double nécessité. En premier lieu se consacrer à « ...la collecte des textes écrits par des ouvriers et des paysans... », et ensuite l'auteur de *La Mémoire des vaincus* préconisait d' « ...opérer une recherche systématique et mettre au point un système d'édition et de diffusion qui aille directement de la production à la consommation, si j'ose dire, c'est-à-dire de l'écrivain ouvrier et paysan aux comités d'entreprises, aux bibliobus, aux bibliothèques municipales, aux foires et aux marchés, que sais-je ? ... ». Quarante ans après...

### La Rédaction de Fragments.



Colporteur, dont la besace est remplie d'exemplaires de **Fragments**, en quête de lecteurs.

## MICHEL RAGON : ESQUISSE D'UN ITINERAIRE.

En ce mercredi 19 février 2020 alors que je pénétrai dans l'Eglise Saint-Eustache de Paris pour accompagner Michel Ragon dans son ultime voyage, je pensai naturellement à la première page de son livre, « **La Mémoire des Vaincus** », quand l'auteur évoque son personnage principal, Fred Barthélémy alors enfant qui « ...s'ébrouait en quittant l'encoignure où il avait dormi, toujours au même endroit, dans une ruelle qui longeait l'Eglise Saint-Eustache... ». Comme un clin d'œil de la réalité à la fiction, c'est à l'ombre de cet édifice que Ragon rédigeait la dernière ligne de son existence. Des croyants, des agnostiques, des athées, des libres-penseurs étaient réunis pour saluer une dernière fois le parcours d'un autodidacte, écrivain protéiforme et libertaire, la dimension de l'homme signifiant un dépassement naturel des convictions des uns et des autres. Un peu à l'image d'une grève dure, enracinée, quand la force qui découle du collectif émerge et que les idéologies, les croyances, les rancunes individuelles, les préjugés du quotidien ont provisoirement déserté les lieux pour laisser la place à une éphémère communauté de lutte soudée autour de ses intérêts de classe.

Dans ce premier numéro de « **Fragments** » évoquer la place tenue par Michel Ragon sur le plan de l'écriture ouvrière et paysanne s'imposait comme une évidence, même si nous savons que l'on ne saurait réduire son œuvre à cette seule thématique. La littérature prolétarienne emprunte des chemins de traverse où s'expriment des hommes et des femmes qui, sans délaisser l'établi, la chaîne, la fourche, le dé à coudre, le tour, le cul des vaches, le burin, la pioche, l'arpent de vigne, l'étau, la sacoche, la riveline, le casque, le pic, se saisissent de la plume pour graver sur la page blanche des bribes d'une existence authentique, jaillie des entrailles de la terre ou de l'usine, souvent ignorée, caricaturée parfois par celles et ceux qui font profession d'écrivain ou par ces gens qui n'ont du peuple qu'une vision abstraite. Sur la sente buissonnière qui parcourt le monde Michel Ragon a été un passeur, un créateur, un point d'appui aussi, un relais. A la suite d'Henry Poulaille (1) qui, sur son lit d'hôpital le désignait à ses infirmières comme « son successeur » (2), il a forgé des repères, balisé les sentiers méconnus empruntés en catimini par les contrebandiers de la littérature. Creusant le sillon tracé par Poulaille il a été non seulement un auteur prolétarien mais également un historien de ce courant littéraire marginalisé. Un tel parcours mérite le détour.

Michel Ragon est un autodidacte, terme que nous entendrons dans l'acception que lui donne Lucien Descaves, « ...Je suis ce qu'on appelle un autodidacte. Le mot n'est pas péjoratif, il définit, m'a-t-on dit, un parvenu de l'intelligence... ». (3). L'itinéraire parfois de ceux ou celles qui débarquent sur la planète avec de gros handicaps, qui entrent dans la vie à reculons, et dans la vie active plus tôt que prévu avec comme unique bagage l'envie de comprendre, de connaître, de réaliser. Ce point de départ on ne l'oublie jamais, « ...Ceux qui échappent à la misère n'échappent pas à la mémoire de leur misère... », résumait Charles Péguy, lui le patriote, le nationaliste, le chrétien, qui n'avait pas oublié son enfance pauvre et le travail usant de sa mère, rempailleuse de chaises, Péguy orphelin de père alors qu'il n'a que dix mois, orphelin comme l'ont été Poulaille et Ragon. Né à Marseille le 24 juin 1924 l'enfance de Michel Ragon se déroule cependant à Fontenay-Le-Comte, en Vendée, région d'où sont originaires ses parents. Il se retrouve orphelin de père à l'âge de huit ans et en 1938 sa mère s'établit à Nantes où elle exercera le métier de concierge tandis que son

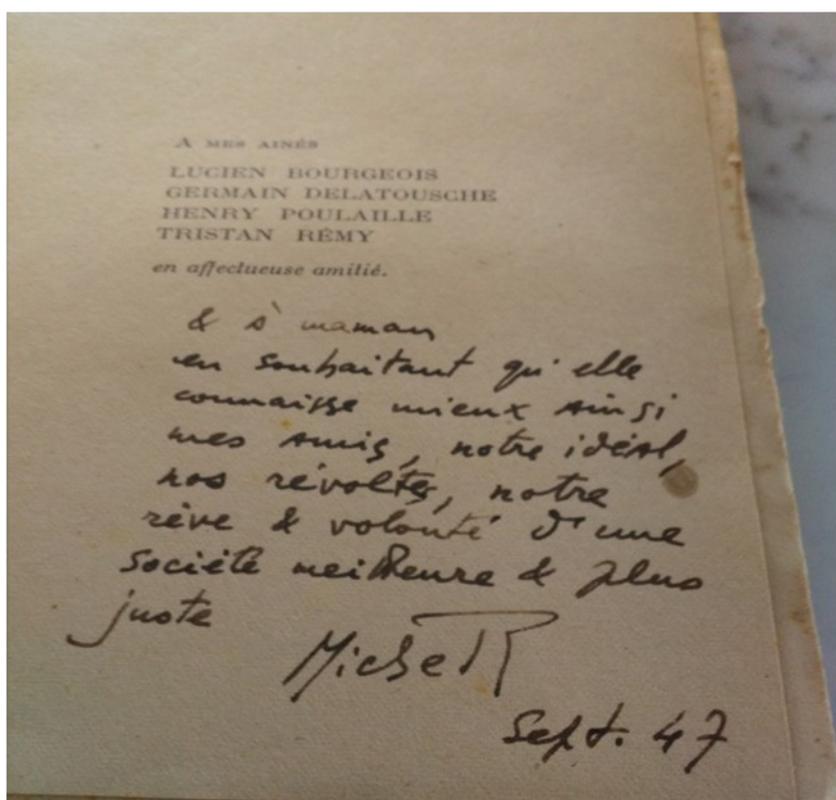


Après la guerre, Michel Ragon bouquiniste.

fil effectuera plusieurs petits boulots, tout en

ayant déjà le virus de la lecture. La découverte de « **Caliban parle** » de Jean Guéhenno lui ouvre un horizon nouveau, celui de l'écriture qui n'est donc pas réservée aux lettrés de la bourgeoisie.

C'est en 1945 qu'il rejoint Paris muni de son seul certificat d'études primaires élémentaires, diplôme supprimé en 1989, où il exercera au fil des années différents métiers, manœuvre, manutentionnaire, peintre en bâtiment, employé dans une librairie, débardeur, et, lors de voyages en Grande-Bretagne il se fera ouvrier agricole. Si ce parcours professionnel est commun à de nombreux auteurs français ou étrangers - que l'on songe à ces écrivains américains qui ont alimenté la veine de la littérature policière, Chandler, Hammett, Anthony Abbot, Fredric Brown, Stuart Palmer, ou à Jack London - ce n'est pas en soi le critère qui définit l'appartenance à la littérature prolétarienne, mais la relation entretenue, cultivée, revendiquée avec ses racines, l'affirmation pérenne d'une identité de classe, la fidélité à ses origines. Dès son arrivée à Paris Michel Ragon prend attache avec Poulaille qui l'introduit dans le milieu des écrivains prolétariens. C'est sa rencontre avec Armand Robin, poète pour lequel il a une grande admiration, qui le conduira à fréquenter les milieux anarchistes. Tel dans une usine le vieil ouvrier qui, jadis, mettait le pied à l'étrier du jeune débutant, Poulaille est le catalyseur qui fournit au futur auteur de « **L'accent de ma mère** » le moyen de perfectionner sa soif de connaissances, son aptitude pour la lecture. Outre la publication de ses poèmes (4) Ragon collabore à différentes revues animées par Poulaille comme « **Maintenant** » (5), puis « **Les Cahiers du Peuple** » (6) dont il devient rédacteur en chef. C'est en 1947 qu'il publie « **Les Ecrivains du Peuple** » (7).



Emouvante dédicace de Michel Ragon à sa mère du livre « Les écrivains du peuple ».

#### Documentation Françoise Ragon.

Sa curiosité, la volonté de s'abreuver à des sources multiples le conduiront à investir le champ de l'art contemporain où il s'exprimera en qualité de critique et défenseur de l'art abstrait, sujet sur lequel nous reproduisons un court texte publié en 1957. Il intègre le groupe Cobra (8), mouvement artistique d'avant-garde, et en 1951 dans son ouvrage « **Expression et non figuration** » (9) il définit ainsi les

orientations de ce mouvement, « ...Nous n'admettons plus qu'ils réimaginent la nature, ni qu'ils la déforment, ni qu'ils la transposent. Nous exigeons des peintres qu'ils imaginent des formes nouvelles... ». Critique d'art il rédigea plusieurs monographies dont celles de Poliakov, Atlan, Dubuffet. C'est ainsi que Ragon, titulaire du seul « certifié » deviendra, à cinquante ans, docteur ès lettres après avoir soutenu une thèse de doctorat d'Etat à la Sorbonne, professeur à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs. Ultérieurement ses centres d'intérêts se déplaceront vers l'urbanisme et l'architecture, démarche qui sera à la source de nouvelles publications. Cette activité bouillonnante sera faite de rencontres multiples alimentées par les voyages nombreux, au Japon, à Cuba, aux Etats-Unis. En 2010 un colloque, organisé à l'Institut National de l'Histoire de l'Art (INHA), « **Michel Ragon, critique d'art et d'architecture** », lui sera consacré. Il sera également appelé à occuper différentes fonctions dans le monde de l'édition, dont nous fournissons dans ces pages un aperçu.

L'itinéraire de Michel Ragon est ainsi segmenté, tranches de vie et d'écriture au cours desquelles sa plume s'attarde à déchiffrer des thématiques plurielles, façonnant cet auteur protéiforme que nous connaissons. Au-delà de ces approches multiples Ragon ne cessera d'être fidèle à ses origines et à sa classe, à son éthique libertaire. Cette constance se manifeste au travers de sa collaboration à différentes revues comme « **Monde ouvrier** » (10), les « **Cahiers du travail** » (11), « **Peuple et poésie** » (12) et, s'il existe des éclipses quant à sa production consacrée à la littérature prolétarienne, il ne cessera de revenir à la source originelle. Eloigné de Poulaille du fait de son inclination pour l'art abstrait – concept auquel l'auteur des « **Damnés de la terre** » était allergique, perçu par lui comme l'expression artistique de la bourgeoisie – il renouera cependant avec lui quelques années avant sa mort.

A compter de 1980 Michel Ragon entame ce qui deviendra le cycle vendéen avec la parution de « **L'Accent de ma mère** », suivi en 1982 par « **Ma sœur aux yeux d'Asie** », puis, en 1983 par « **Les mouchoirs rouges de Cholet** ». Ces trois ouvrages connaissent un fort succès de librairie et confèrent à son auteur une réelle notoriété qui sera confirmée par « **La louve de Mervent** » qui en est la suite. Syndicaliste, il a été représentant du syndicat des bouquinistes de Paris, puis membre du SGEN-CFDT à une époque où la référence autogestionnaire de cette centrale avait encore une signification, et il rédige « **Ils ont semé nos libertés** » en 1984 pour un livre commémoratif réalisé par cette confédération à l'occasion du centenaire de la légalisation de l'organisation syndicale intervenue en 1884 avec la loi Waldeck-Rousseau.



C'est en 1990 qu'est publié « **La Mémoire des Vaincus** », fresque historique qui relate au travers du parcours de son personnage principal les combats majeurs du mouvement ouvrier au XXème siècle et, en particulier ceux du courant minoritaire, libertaire, ignoré par l'Histoire officielle et mis sous le boisseau par les tenants du réformisme social-démocrate et stalinien. Nous revenons dans ces pages sur ce livre qui demeure une référence dans le milieu anarchiste et même au-delà. Ce livre synthétise le positionnement anarchiste de Michel Ragon qui s'exprime également dans les textes régulièrement fournis à la presse libertaire, au « Monde Libertaire » ou à « La Rue », revue culturelle et littéraire d'expression anarchiste, réalisé par le groupe Louise Michel de la Fédération Anarchiste, Michel Ragon affirmera sa proximité idéologique avec Maurice Joyeux et Louis Lecoin.

Ce panorama est naturellement réducteur aussi, pour celles et ceux qui souhaiteraient approfondir leur connaissance de Michel Ragon, de son œuvre, nous

suggérons la lecture du numéro 64/65 de la revue « **Plein Chant** » intitulée « **Michel Ragon parmi les siens** », numéro qui a été publié en 1998 et qui lui est consacré en totalité. Des contributions multiples confèrent à cet ouvrage un caractère exceptionnel, intégrant des témoignages, analyses de Jérôme Radwan, Marius Noguès, Thierry Maricourt, James Guitet, Alexandre Skirda, Gaston Chaissac, Pierra-Valentin Berthier, énumération non-exhaustive. Ce livre figure parmi ceux qui sont diffusés par notre association. Pour conclure cette approche laissons la parole à Michel Ragon « *...Les livres meurent aussi, mais ils durent plus longtemps que les hommes. On se les passe de main en main. Comme la flamme des Jeux Olympiques portée de relais en relais par les coureurs...* ». Il est probable que les livres de Michel Ragon circuleront longtemps encore.

Raphaël Romnée.

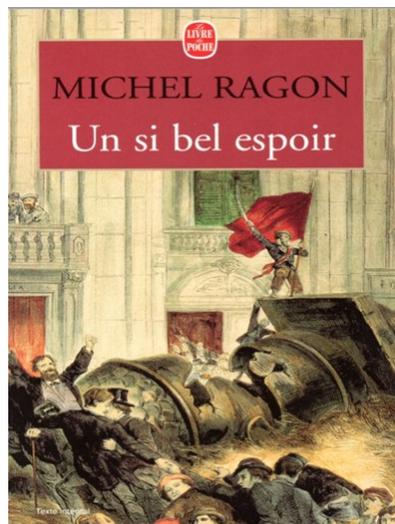
#### Notes :

1. **Henry Poulaille** : 1896-1980. Issue d'un milieu pauvre et ayant vécu dans les quartiers populaires de Paris, Henry Poulaille perd son père, charpentier, alors qu'il a treize ans et sa mère, canneuse de chaises, disparaît quelques mois plus tard. Poulaille effectuera alors de nombreux boulots tout en étanchant sa soif de lecture, fréquentant les milieux libertaires. Auto-didacte et boulimique de travail Henry Poulaille sera successivement journaliste, critique littéraire, écrivain, chef du service de presse des Editions Grasset de 1923 à 1956. Sa vie sera fondamentalement consacrée à la promotion de la littérature prolétarienne, à partir d'Essais comme le *Nouvel Age Littéraire* en 1930 ou par la création de nombreuses revues, « **Nouvel Age** » en 1931, « **Prolétariat** » en 1933-1934, « **A Contre Courant** » en 1935-1936, « **Maintenant** » de 1945 à 1948. En 1932 il publie le Manifeste du Groupe des Ecrivains Prolétariens. Il existe un centre Henry Poulaille à Cachan, actuellement inaccessible.
2. **Vidéo : site officiel : [www.michelragon.fr/video/](http://www.michelragon.fr/video/)**
3. **Lucien Descaves** : Souvenir d'un Ours, Editions de Paris, 1946, page 45.
4. **1945** : « Prière pour un temps de calamités », Editeur Les Ecrits libres- Même année : « Aux matins de ma vie », Les Cahiers de CELAJ.
5. **Revue « Maintenant »** : 10 numéros publiés de 1945 à 1948.
6. « **Les Cahiers du Peuple** » : Michel Ragon en est le directeur, 3 numéros seront publiés, le premier en novembre 1946 et le numéro 3 est daté d'avril/mai 1947. C'est l'organe de la SEAP, Société des Artistes et Ecrivains du Peuple. La revue fusionne en 1948 avec « Peuple et Poésie ». Ont collaboré à cette revue : René Bonnet, Louis Lanoizelé, Henry Poulaille, Upton Sinclair, Emile Danoën, Jean Prugnot.
7. « **Les Ecrivains du Peuple** » : Parution aux Editions Jean Vigneau en 1947. Une nouvelle version paraîtra en 1953 aux Editions Ouvrières sous le titre « Histoire de la littérature ouvrière et paysanne du Moyen-Age à nos jours », ouvrage préfacé par l'historien Edouard Dolléans.
8. **Cobra** : Le groupe Cobra est un mouvement artistique, 1948/1951, le nom est l'acronyme de Copenhague, Bruxelles, Amsterdam dont sont originaires les membres fondateurs : Christian Dotremont, Jean-Michel Atlan, Joseph Noiret, Asger Jorn, Karl Appel. Il est constitué le 8 novembre 1948 à Paris au café de l'Hôtel Notre-Dame. Le groupe se revendique de l'art populaire nordique, de l'art primitif, aux dessins d'enfants, à l'expressionnisme ou à l'automatisme surréaliste.
9. « **Expression et non figuration** » : Sous-titré Essai sur l'art de 1945 à 1950, Préface de Jean Cassou, Editeur Robert Delpitre.
10. « **Monde ouvrier** » : non recensé.
11. « **Les Cahiers du travail** » : Réalisés par l'Institut de Culture Ouvrière de Marly-le-Roi.
12. « **Peuple et poésie** » : 1947-1951. Directeur Jean l'Anselme. 20 numéros seront publiés. Revue qui fait suite à « **Poètes et Férules** » réalisée de 1944 à 1947. Fusionne en 1948 avec les « **Cahiers du Peuple** ».

Pour les personnes qui souhaitent approfondir leur connaissance de Michel Ragon, de son parcours, outre ses livres elles peuvent se procurer le numéro 64/65 de la revue Plein Chant intitulé *Michel Ragon parmi les siens*. Ce livre est disponible auprès du service-librairie du CLOPS.

### Eléments bibliographiques.

**Romans** : « *Drôles de métiers* » (Albin Michel 1953, réédition 1986) ; « *L'accent de ma mère* » (Albin Michel 1980, réédition Livre de poche 1983) ; « *Ma sœur aux yeux d'Asie* » (Albin Michel 1982, réédition le Livre de poche 1986) ; « *Les mouchoirs rouges de Cholet* » (Albin Michel 1984) ; « *La louve de Mervent* » (Albin Michel 1985, réédition Livre de poche 1987) ; « *La Mémoire des Vaincus* » (Albin Michel 1990) ; « *Georges et Louise* » (Albin Michel 2000).

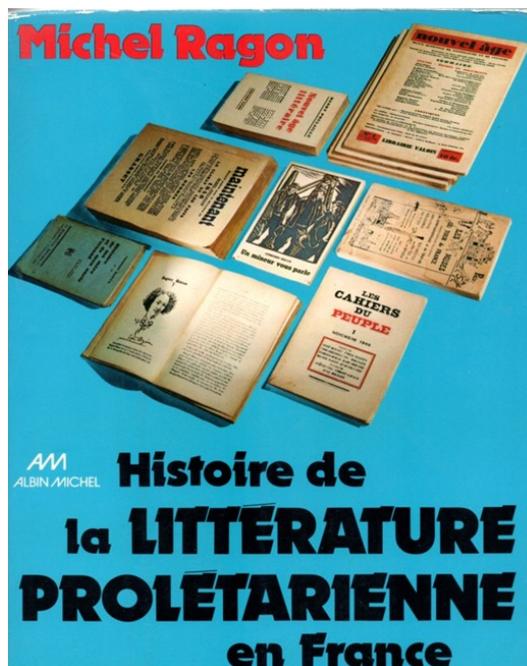


**Essais** : « *Les Ecrivains du Peuple* » (Vigneau 1947) ; « *Histoire de la Littérature Ouvrière et Paysanne du Moyen-Age à nos jours* » (Editions Ouvrières 1953) ; « *Histoire de la Littérature Proletarienne en France* » (Albin Michel 1974, puis édition revue en 1987, « *Histoire de la Littérature Proletarienne de langue française* ») ; « *J'en ai connu des équipages* » (Jean-Claude Lattès 1991) ; « *La voie libertaire* » (Plon 1991). « *D'une berge à l'autre* », Albin Michel 1995, réédition Livre de poche 1997) ; « *Dictionnaire de l'anarchie* », Albin Michel 2008.

Michel Ragon a rédigé l'ouvrage « *Ils ont semé nos libertés* », publié par la CFDT à l'occasion des cent ans des droits syndicaux, Editions Syros, 1984.

Michel Ragon a également publié de nombreux ouvrages sur l'art, l'architecture, se référer à son site officielle pour une approche plus exhaustive. Citons cependant :

- « *Histoire de l'architecture et de l'urbanisme modernes* », en trois volumes, collection Points.
- **Monographies** : « *Serge Poliakoff* », le Musée de poche, Editeur Georges Fall, Paris 1956. « *Atlan, mon ami 1948-1960* », Editions Galilée, 1989. « *Jean Dubuffet* », Musée de poche, Editeur Georges Fall, 1958, réédition 1995.



## Le mouchoir noir de Michel Ragon.

1980. Je sortais de la cité des 4 000 de La Courneuve, où j'avais passé mon enfance. Je travaillais de-ci, de-là, en intérim. Inscrit à la fac, je n'assistais qu'aux travaux pratiques de distribution de tracts, de collage d'affiches et d'autres actions militantes. Je n'étais pas trop pressé de dégoter un emploi. S'il me fallait gagner ma vie, j'entendais bien, surtout, ne pas la perdre. Je projetais d'écrire des livres, histoire d'élargir le spectre, de n'avoir pas une vie mais plusieurs, une infinité, grâce à des personnages de fiction. Avec la lecture et l'écriture comme outils de transmission du savoir et comme armes contre l'ordre social rébarbatif. Tel était, alors, mon état d'esprit.

J'étais en quête de livres, de revues, de journaux pour m'informer, tenter de comprendre, d'agir. Poussant la porte d'une maison de la presse, je tombai sur un numéro du *Magazine littéraire*. Un titre accrocheur sur « le terrorisme dans l'histoire » en une, avec une photo de la bande dite à Baader-Meinhof. Je le feuilletai. Un article attira mon attention : la nécrologie de Henry Poulaille par Michel Ragon. Je ne connaissais ni l'un, ni l'autre. Henry Poulaille, anarchiste, chef de file, dans les années 1930, d'un actif courant artistique, la « littérature prolétarienne ». Jamais entendu parler.

Une vie comme celle de Poulaille était pleine de tiroirs. L'article de Michel Ragon, forcément trop court, donnait envie de lire les rares titres disponibles de l'écrivain, *Le Pain quotidien* et *Seul dans la vie à quatorze ans*. De solides points communs reliaient les deux hommes, allais-je découvrir. Ils se disaient anarchistes et considéraient le savoir comme une arme aux vertus émancipatrices. Le jeune anarchiste que j'étais ne pouvait qu'être séduit.

Michel Ragon avait publié plusieurs essais sur la littérature prolétarienne. C'est dans son *Histoire de la littérature prolétarienne en France* paru initialement chez Albin Michel en 1974, que je relevais cette phrase : « La littérature libertaire mériterait toute une étude ». Je décidai de le prendre au mot.

En réalité, je désirais rédiger un catalogue des auteurs libertaires de langue française. Un ouvrage court, une centaine de pages, répertoriant les noms des auteurs et leurs œuvres. Un guide de lecture comme j'aurais aimé en avoir un sous la main. Je dévorai tous les livres des auteurs retenus et m'efforçai de retracer leur biographie. Quatre années de labeur pour un texte de sept cents pages, réduit à cinq cents pour la publication. Bien sûr, le premier critère d'un tel travail était de définir ce que signifiait « littérature libertaire ». Quels auteurs retenir ? Suffisait-il de placer des personnages « anarchistes » dans ses romans ? De se prétendre soi-même « anarchiste » ? D'être hostile à l'État ? D'être militant ?

Je tins à faire la connaissance des auteurs que je répertoriais et qui étaient en vie, afin de les interroger de vive voix ou par courrier. De Bernard Thomas, chroniqueur au *Canard enchaîné* et auteur d'une biographie enthousiaste de Marius-Alexandre Jacob, à Denis Langlois, dont le récit *Le Cachot* m'avait fait forte impression ; de Serge Livrozet, ex-taulard reconverti dans la littérature, à Agustin Gómez-Arcos, réfugié espagnol d'ex-

pression française auteur de *Maria Republica* et de *Ana Non*, deux puissants romans sur l'Espagne post-franquiste ; de Maurice Joyeux, militant anarcho-syndicaliste auteur de volumes autobiographiques et d'une pièce de théâtre toujours inédite, à Pierre-Valentin Berthier dont *L'Enfant des ombres* mériterait d'être réédité un jour... Tous me répondirent chaleureusement. Et, au premier rang, Michel Ragon.

Avec qui s'établit une relation plus qu'amicale : père-fils, je me permettrais de dire aujourd'hui. Sans l'avoir prémédité, ne prenais-je pas la suite de son travail sur la littérature prolétarienne, lui-même s'inscrivant dans la démarche de Poulaille ? Des renseignements, je lui en demandai en quantité et toujours, toujours il me répondit du mieux qu'il le put. Les écrivains que je tenais à présenter, il en connaissait ou en avait connu un certain nombre. Outre Poulaille, qui lui était venu en aide lorsqu'il était arrivé à Paris, depuis sa Vendée natale, au lendemain de la Deuxième Guerre et avec lequel un froid s'était installé avant de se dissiper (Ragon trop intéressé par la peinture moderne, « art bourgeois » aux yeux de Poulaille), il avait sympathisé avec tous les prolétaires : Navel, Massé, Malva, Bourgeois, Noguès, etc. Il se sentait l'héritier, lui, d'Octave Mirbeau. Comme chez Mirbeau, la critique d'art tenait chez Ragon une place importante ; et l'un et l'autre furent des romanciers hors pair, capables de décrire des univers fort dissemblables. Entre *Nous sommes 17 sous une lune trop petite* et *Le Marin des sables*, entre *Drôles de métiers* et *Une Place au soleil*, que de diversité ! Ragon, comme l'avait regretté Poulaille (qui aurait dû s'en réjouir), ne se cantonnait pas à la seule littérature prolétarienne, presque exclusivement confinée au témoignage sur le monde du travail.

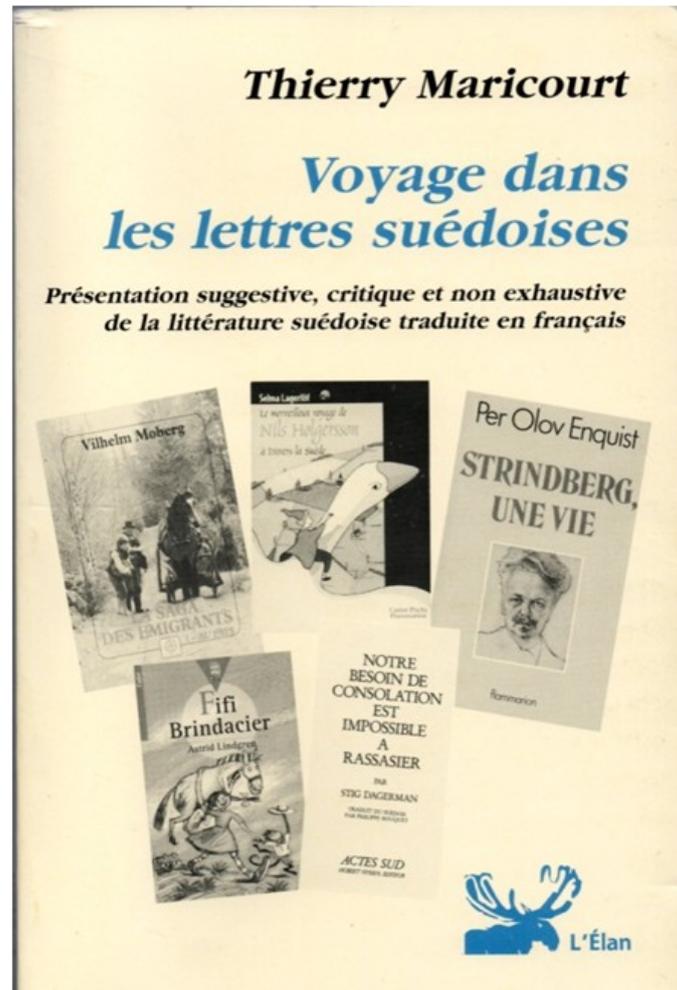
Des souvenirs avec Michel Ragon, il m'en revient de nombreux, comme ce jour où, présentant son dernier ouvrage, *La Mémoire des vaincus*, dans une librairie parisienne dans laquelle nous nous étions donné rendez-vous, je l'avais vu remonter la rue Mouffetard. Quel petit bonhomme, m'étais-je exclamé intérieurement, et quel grand bonhomme par ailleurs. Comme Poulaille, ou comme May Picqueray, ou Louis Lecoin, de petites silhouettes pour de grands caractères, de belles personnalités.

Les rendez-vous se renouvelèrent. Sur Radio-Libertaire, par exemple, pour l'émission, « Entre les lignes », que j'animais avec Cathy Ytak. Ou chez lui et sa femme Françoise, à Paris, dans cet appartement décoré de toiles de célèbres peintres contemporains, qu'il avait défendus lorsqu'ils étaient encore inconnus... que des cambrioleurs négligèrent, lorsqu'ils le visitèrent, pour faire main basse sur quelques bijoux et des timbres postes ! Rien à voir, Ragon, avec son presque homonyme Aragon, compagnon de route du Parti communiste. Pas compagnon de route du mouvement anar, lui, mais complètement partie prenante – courant sur de nombreuses années, ses articles dans *Le Monde libertaire* l'attestent, tout comme ses livres, quels que soient leur thème principal. *La Mémoire des vaincus* reste une référence.

Comment, de fait, n'aurais-je pas été étonné, voire déçu, de ne pas apercevoir plus d'une poignée d'anarchistes lors de son enterrement, en février 2020. Lui qui n'avait pas manqué un rendez-vous avec le mouvement anarchiste depuis qu'il avait pris la plume. La cérémonie religieuse, qui n'était pas de son fait, à l'église Sainte-Eustache en avait peut-être retenu plus d'un.

Ragon, qui affirmera, pour en revenir à cette couverture du *Magazine littéraire*, que les Vendéens de 1793, ceux qu'il mettait en scène dans son roman le plus connu, *Les Mouchoirs rouges de Cholet*, étaient les précurseurs d'Action directe. Pas dans sa poche, le mouchoir, Monsieur Ragon !

Thierry Maricourt



Ouvrage disponible auprès de notre service librairie

## A PROPOS DE « LA MEMOIRE DES VAINCUS ».

### Compte-rendu d'un entretien avec Michel Ragon.

En 1990 paraissait chez Albin Michel cet ouvrage qui constitue une narration majeure, une fresque historique et populaire du mouvement ouvrier, l'auteur portant son regard documenté sur des itinéraires individuels comme sur certains aspects de l'histoire du mouvement libertaire ou syndical. Des parcours longtemps occultés, mis sous le boisseau par les tenants de l'idéologie officielle ou sciemment combattus par les tendances alors hégémoniques au sein de la classe ouvrière internationale. A cette occasion deux militants de la CNT avaient rencontré Michel Ragon chez lui et l'entretien réalisé avait fait l'objet d'une synthèse publiée dans « Le Combat Syndicaliste » numéro 101 de juin 1990. C'est ce texte que nous reproduisons ici en espérant qu'il motivera parmi nos lecteurs l'envie de découvrir ce roman qui, s'il n'ignore pas les figures tutélaires de la lutte sociale, nous fait découvrir la saga de visages ignorés, de ces obscurs qui tel l'artisan d'hier remettent cent fois l'ouvrage sur le métier sans succomber aux aléas de l'Histoire, sans renoncer malgré les revers, à contre-courant, ne bradant pas leurs convictions pour une sinécure.

« Au mois de mars 1990, deux compagnons du Service-Librairie de la CNT région parisienne ont rencontré Michel Ragon, écrivain libertaire, à propos de la publication de son dernier ouvrage *La mémoire des vaincus* paru chez Albin Michel. Il s'en est suivi une discussion conviviale sur ce livre et, plus globalement sur la littérature prolétarienne.

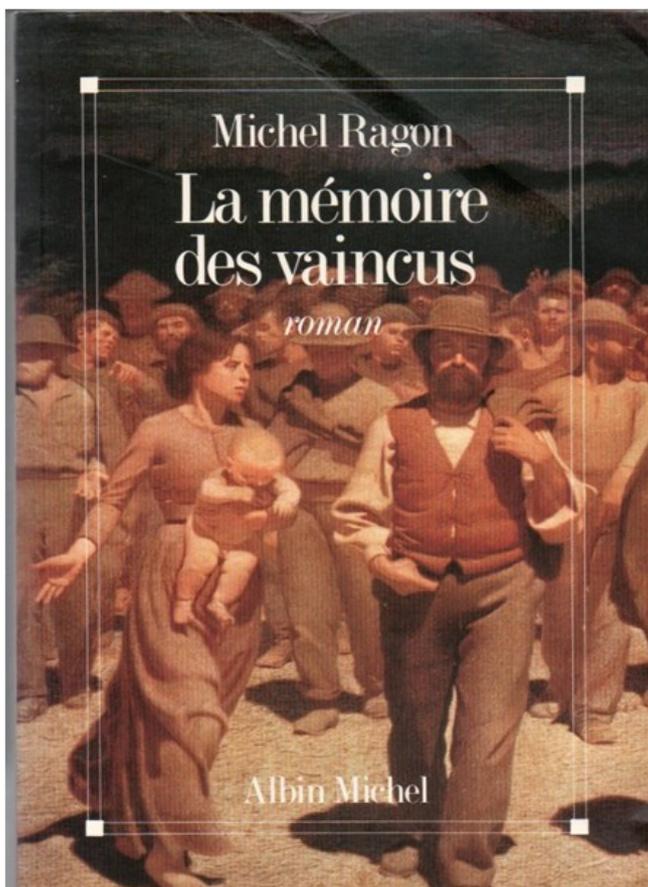
Ainsi nous avons découvert que Fred Bar-

thélémy, personnage central de ce roman populaire était la synthèse de plusieurs figures historiques : l'enfance de Fred est inspirée de celle d'Henri Poulaille alors que l'épisode russe se fonde sur l'itinéraire de Marcel Body (1). Gaston Leval (2) comme Pierre Pascal (3) se trouvent fortement à la source du devenir romanesque de Fred Barthélémy. Ces différentes sources d'inspiration donnent l'épaisseur du personnage de

Fred dont la vie est celle d'un militant ouvrier anarchiste au travers du XXème siècle. Il s'agit donc là d'une fresque populaire du mouvement ouvrier et la vie de Fred Barthélémy croise des militants dont certains sont illustres, comme Lénine, Trotsky, Victor Serge, Makno ou d'autres, qui, sans avoir bénéficié de l'aurore médiatique n'en sont pas moins essentiels pour une lecture profonde de l'histoire ouvrière : Paul Delesalle, Alexandra Kollantaï, Pierre Monatte.

L'intérêt de la démarche de Michel Ragon est d'avoir fondé son récit sur une docu-

mentation historique extrêmement sérieuse, qui n'est contestée par personne, y compris par des historiens que l'on ne peut soupçonner de sympathies libertaires comme Pierre Broué ou Annie Kriegel, ceci tout en insérant l'Histoire au cœur d'une épopée à visage humain. Cette approche permet de faire vivre des personnages, restituant leur complexité d'hommes et de femmes, à la fois acteurs du mouvement social et acteurs de leurs propres destinées. Ce roman populaire permettra donc à un vaste public de découvrir des idées, des lieux, des pratiques sociales, certaines parcelles de l'histoire du mouvement libertaire et syndical. Il n'est jamais inutile de voir certaines



idées sortir des ghettos dans lesquels l'idéologie dominante les cantonne.

Cet entretien nous a également permis de faire le point sur la réalité de la littérature prolétarienne aujourd'hui, qui n'existe plus de façon comparable à ce que cette notion recouvrait dans les années trente. Evolution de la condition ouvrière, uniformisation et standardisation des modes de vie, dilution de la culture ouvrière sous l'impact des médias, telles sont quelques une des raisons qui, selon Michel Ragon, expliquent cet état de fait. Certains auteurs refusent radicalement l'étiquette d'auteur prolétarien ; il en va ainsi de François Bon ou de Dorothée Letessier. Mais peut-on se revendiquer d'une littérature ouvrière sans l'existence d'un mouvement ouvrier révolutionnaire ?

A l'heure où le monde capitaliste tente vainement d'instaurer l'empire éphémère des battants et des gagnants, il n'est pas inutile de se plonger dans l'univers de Michel Ragon, histoire de se rappeler que certaines défaites sont plus grandes que certains succès fondés sur l'oppression, la tyrannie, l'armée et les flics. Histoire de réhabiliter notre mémoire, tâche que ne relève nullement d'un quelconque culte passéiste, mais qui est une nécessité présente dans notre lutte pour préparer un autre futur. « **La mémoire des vaincus** » de Michel Ragon, une page de notre histoire... ».

Est-il utile de souligner la cordialité de Michel Ragon, son accueil chaleureux et sa disponibilité en ce jour de mars 1990 ?

#### Notes :

1. **Marcel Body** : 23 octobre 1894 - 12 novembre 1984. Ouvrier typographe, Membre du Groupe Communiste français à Moscou, militant de la IIIème Internationale puis oppositionnel. Outre ses contributions à la presse militante il a notamment publié *Un piano en bouleau de Carélie, Mes années de Russie 1917-1927*, Editions Hachette 1981, réédition chez Spartacus en 2015 sous le titre *Un ouvrier limousin au cœur de la révolution russe*.
2. **Pierre Pascal** : 1890 - 1983. Egalement membre du Groupe Communiste français de Moscou, se rallie au bolchevisme tout en se réclamant de sa foi chrétienne. Après avoir

cautionné la répression à l'encontre des opposants en Russie, il évoluera vers la réaction. Collabore à différentes revues.

3. **Gaston Leval** : (Pierre Robert Piller, dit...) 20 octobre 1895 - 8 avril 1978. Ouvrier, déserteur en 1914 et alors exilé, exercera les métiers de chaudronnier, maçon, instituteur, journaliste puis correcteur. Anarcho-syndicaliste, courant auquel il adhère en Espagne, il évoluera vers un humanisme libertaire réfutant le recours à la violence. De nombreux écrits de Leval concernent la révolution espagnole de 1936 et les réflexions sur les modalités de transformation de la société, excluant notamment les possibilités et nécessités de recourir à la violence.





symptomatique. Par contre, le Salon de Mai, qui réunit les artistes les plus valables d'aujourd'hui, de Picasso aux Abstraits, n'a point cette consécration officielle. Comme le Salon des Indépendants, au temps de sa grandeur bien lointaine, n'avait pas cette consécration. Il l'a depuis,...qu'il est devenu bourgeois, c'est-à-dire envahi par les fabricants de paysages et de nus académiques.

Tu me dis, à propos des peintures préhistoriques que « si l'on excepte des essais d'écriture, rien n'est abstrait ». Mais qu'est la peinture abstraite, qu'elle soit le fait d'hommes préhistoriques ou d'hommes contemporains, sinon un essai d'écriture. L'écriture ce n'est pas seulement l'abstraction du A et du B, c'est aussi le langage chiffré, le trait qui sert de point de repère, le cercle qui entoure ou exprime l'unité. Que les dessins abstraits de la Préhistoire aient eu un sens symbolique et mythique qui nous échappe, cela est probable. Mais si tu enlèves aux artistes abstraits d'aujourd'hui leur droit au symbole et à la mythologie, cela me semble singulier. Tu parles des « jeunes bourgeois qui se consacrent à cet art et qui méprisent et craignent le peuple ». Voilà qui les amuserait bien, tout en les attristant, mes amis peintres, s'ils t'entendaient. Tu ajoutes qu'ils « n'osent pas exprimer les sentiments réels de leur classe et que s'ils défendaient la cause du peuple, ce serait pour eux la misère ». Comment peux-tu avancer des idées aussi fausses ? Ne sais-tu pas que les jeunes artistes, depuis l'impressionnisme, vivent tous dans la misère ou la pauvreté, justement parce qu'ils se refusent à faire une peinture bourgeoise. Et tu parles du « confort de leur folie » comme si la folie avait été parfois confortable. On ne gagne jamais rien à ne pas ressembler aux autres. Le confort consiste à s'adapter au goût de la masse formée des bourgeois et des prolétaires réunis. Bien sûr, certains artistes modernes (qui d'ailleurs ne sont pas abstraits) amassent des fortunes. Tu me lances les noms de Picasso et de Matisse comme un reproche. Mais Picasso et Matisse sont des vieillards qui ont crevé de faim jusqu'à quarante ans. L'artiste devrait-il donc être un martyr pour avoir grâce à tes yeux ? Devrait-il être le seul, dans notre société pourrie par l'argent, (et tu es bien placé pour savoir que le prolétariat n'a pas échappé à la contagion) devrait-il être le seul à vivre détaché des biens de ce monde, comme un ascète ? Je crois qu'aucun autre milieu ne peut aligner autant d'individus qui se privent de tout pour réaliser leur idéal. Aussi les réussites d'un Picasso ou d'un Matisse (aussi exceptionnelles que les réussites d'ouvriers comme Renault ou Ford) loin de me paraître un scandale, me semble une bien faible revanche sur le mépris des foules envers les artistes pauvres. Car les foules n'aiment pas la pauvreté. Elles applaudissent les vedettes gavées d'argent. Et c'est bien moins leurs talents qu'elles admirent que le côté « veau d'or » réincarné qu'elles adorent.

Michel Ragon.

On le voit un texte passionné, où l'auteur est impliqué, texte assuré de susciter le débat, les échanges voire la polémique. Dans le numéro 2 de la revue datée de décembre 1957, Constant Malva (1) s'élève contre l'art abstrait qui est selon lui «... l'art de notre société décadente... », « ...le résultat de la désintégration spirituelle prélude donc de la désintégration totale... ».

#### Note :

1. **Constant Malva** : 1903-1969. De son vrai nom Alphonse Boulard, mineur belge. Ses ouvrages sont des récits de la condition ouvrière, celle des mineurs et de leur environnement. Et son approche est très éloignée de la glorification corporatiste de ce métier. Parmi ses écrits : « **Histoire de ma mère et de mon oncle Fernand** » - « **Un mineur vous parle** » - « **Mon homme de coupe** » - « **Choses et Gens de la Bure et du Borinage** ».

## Activités éditoriales de Michel Ragon.

Nous publions ici une synthèse que nous pensons la plus exhaustive, que Françoise Ragon soit ici remerciée pour son apport décisif sur cette question.

**Editions Slatkine- Genève-Paris. Collection « Mémoire Populaire », fondée et dirigée par Michel Ragon.**

1. Pierre Hamp, « le Rail », 1980.
2. Alphonse Viollet, « Les Poètes du peuple au 19<sup>e</sup> siècle », 1980.
3. Jean Robinet, « L'Autodidacte », 1981.



**Michel Ragon et Jean Robinet, paysan écrivain de Haute-Marne, en 1981,  
Crédit Photo Françoise Ragon.**

4. Constant Malva, « Un ouvrier qui s'ennuie », « mon homme de coupe », 1981.

**Ces quatre ouvrages ont été préfacés par Michel Ragon.**

**Editions Slatkine. Collection « Géographie littéraire de la France », dirigée par Michel Ragon.**

1. Ferdinand Fabre, « Les Courbezons », 1980.
2. Emile Guillaumin, « Tableaux Champêtres », 1980. Préface de Michel Ragon.
3. Léon Cladel, « Ompdrailles », 1980.
4. Claude Seignolle, « Le diable en sabots », « Le rond des sorciers », 1981.
5. Henri Pourrat, « Le chemin des chèvres », 1981.
6. Pierre Dominique, « Chroniques corses », 1981.
7. Théodore Botrel, « Contes du lit clos », 1980.
8. Marius Noguès, « Petite chronique de la boue », 1980. Préface de Michel Ragon.
9. Batisto Bonnet, « Vie d'enfant », 1981. Préface de Michel Ragon.
10. Ferdinand Favre, « Julien Savignac », 1981.
11. Gaston Roupnel, « Nono », 1981. Préface de Michel Ragon.
12. Lucien Gachon, « Jean-Marie, homme de la terre », 1981.
13. Emile Baumann, « La fosse aux lions », 1982. Préface de Michel Ragon.

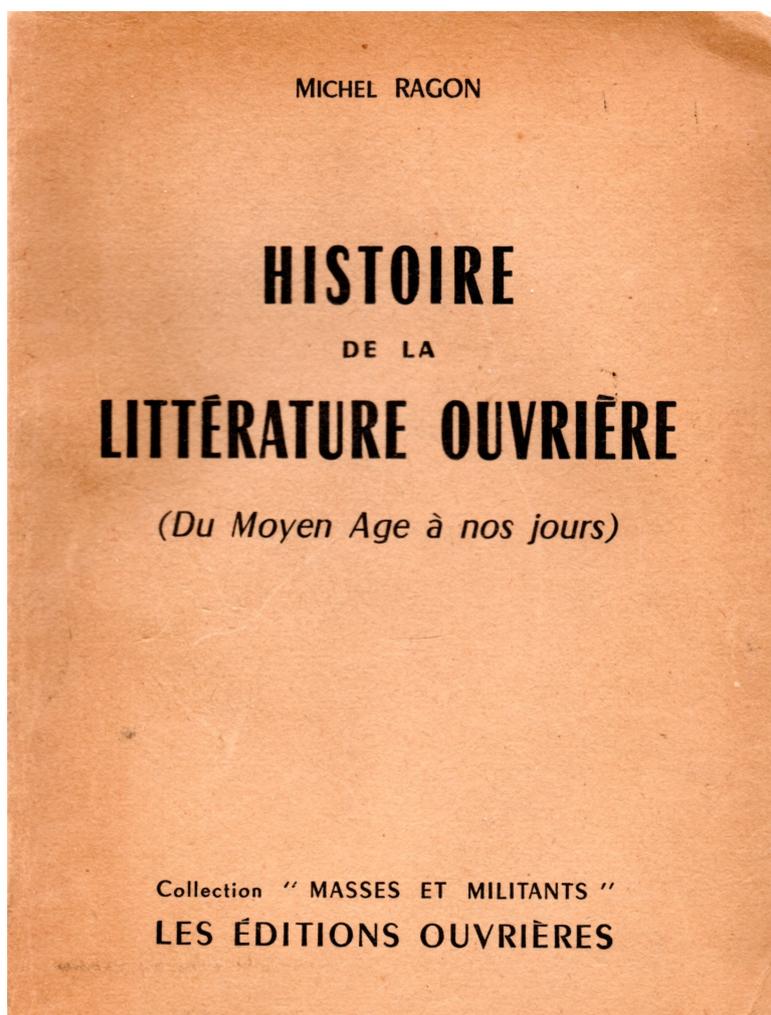
**Editions Casterman 1970-1973, Collection « M.O. » (Mutations-Orientations), dirigée par Michel Ragon.**

1. Vasarely, « Plasti-cité ». L'œuvre plastique dans votre vie quotidienne.
2. Stéphane Lupasco, « La tragédie de l'énergie ».
3. Jean Fourastié, « Des loisirs : pour quoi faire ? ».
4. Dr. Jacques Ménétrier, « La Médecine en mutation ».
5. Yona Friedman, « L'Architecture mobile ».
6. Général Charles Luquet, « L'Europe satellisée ou l'agression permanente ».
7. Maurice Joyeux, « L'Anarchie et la révolte de la jeunesse ».
8. Pierre Schaeffer, « L'Avenir à reculons ».
9. Jacques Bergier, « Aux limites du connu ».
10. René Giraudon, « Démence et mort du théâtre ».
11. Iannis Xénakis, « Musique. Architecture ».
12. François-Albert Viallet, « Zen, l'autre versant ».
13. **Michel Ragon**, « L'Art, pour quoi faire ? ».
14. Pierre Daix, « Structuralisme et révolution culturelle ».
15. Jean Duvignaud, « Le Théâtre et après ».
16. Jean-A. Keim, « La Photographie et l'homme ».
17. Henri Lefebvre, « La pensée marxiste et la ville ».
18. René Berger, « Art et communication ».
19. Henri Pousseur, « Musique. Sémantique. Société ».
20. Pierre Gaudibert, « Action culturelle. Intégration et/ou subversion ».
21. Léon-Jacques Delpech, « La Cybernétique et ses théoriciens ».
22. François Perroux, « Masse et classe ».
23. Abraham A. Moles et Elisabeth Rohmer, « Psychologie de l'espace ».
24. Roger Ikor, « L'école et la culture ».
25. Georges Patrix, « Design et environnement ».
26. Roger Bordier, « Le Progrès : pour qui ? ».
27. Jean Baudrillard, « Le Miroir de la production ».

**Editions Castermann, 1976-1982, Collection « Synthèses Contemporaines », dirigée par Michel Ragon. Comporte des rééditions, généralement revues et augmentées d'ouvrages publiés précédemment dans la collection Mutations-Orientations.**

1. Henri Van Lier, « Les Arts de l'espace ».
2. Henri Van Lier, « Le Nouvel Age ».
3. Jean Marabini, « Les hommes du futur ».
4. Odette Thibault, « L'homme inachevé ».
5. Henri Van Lier, « L'intention sexuelle ».
6. Heinrich Schrimbeck, « Vous serez comme des dieux ».
7. Richard Neutra, « Construire pour survivre ».
8. André Wogenscky, « Architecture active ».
9. Abraham A. Moles, « Art et Ordinateur ».
10. Gillo Dorflès, « Introduction à l'Industrial Design ».
11. Henri Lefebvre, « Hegel, Marx, Nietzsche ou le royaume des ombres ».
12. René Berger, « La Télé-fission ».
13. Iannis Xénakis, « Musique. Architecture ».
14. François-Albert Viallet, « Zen, l'autre versant ».
15. Hervé Fischer, « Théorie de l'art sociologique ».

16. Jean Baudrillard, « Le Miroir de la production ou l'illusion critique du matérialisme historique ».
17. Pierre Gaudibert, « Action culturelle. Intégration et/ou subversion ».
18. Marcel Cornu, « Libérer la ville ».
19. François Caradec, « La Farce et le sacré. Fêtes et farceurs, mythes et mystificateurs ».
20. Abraham A. Moles et Elisabeth Rosmer, « Théorie des actes. Vers une écologie des actions ».
21. Maurice Joyeux, « L'Anarchie dans la société contemporaine. Une hérésie nécessaire ? ».
22. Jean Fourastié, « Des loisirs : pour quoi faire ? ».
23. Yona Friedman, « L'Architecture de survie. Où s'invente aujourd'hui le monde de demain ». **Préface de Michel Ragon.**
24. Georges Mounin, « La littérature et ses technocraties ».
25. Abraham A. Moles et Elisabeth Rohmer, « Psychologie de l'espace ».
26. **Michel Ragon**, « L'Art, pour quoi faire ? ».
27. Henri Lefebvre, « La pensée marxiste et la ville ».
28. Stéphane Lupasco, « Psychisme et sociologie ».
29. Jacky Beillerot, « Idéologies du savoir. Militants politiques et enseignants ».
30. Raymond Ledrut, « La Révolution cachée ».
31. Iannis Xénakis, « Arts/sciences. Alliages ». Avec la collaboration d'Olivier Messiaen, **Michel Ragon**, Olivier Revault d'Allonnes, Michel Serres, Bernard Teussède.
32. Henri Lefebvre, « La Présence et l'absence. Contribution à la théorie des représentations ».
33. Abraham A. Moles, « L'Image, communication fonctionnelle », avec la collaboration d'Elisabeth Rohmer.
34. Pierre Gaudibert, « Du culturel au sacré ».
35. Claude Parent, « L'Architecte, bouffon social ».





**Tessi Rom,**

*vicomte postal*

## **Biographie sommaire**

Né en 1955 à Versailles, virant très vite communiste et mort d'ici peu de temps, Tessi Rom fut anobli par ses pairs lors d'une longue grève postale reconductible (tous des feignants !). Il doit son titre à un duel dont il sortit vainqueur face à la hiérarchie postale. Cette distinction, héritage de l'aristocratie ouvrière, lui donne encore de plein droit, à lui et à sa progéniture, d'entrer à mobylette dans les églises, les cathédrales et les centres de tri postaux (dès lors que le pot d'échappement est homologué).

Argumentant la plupart du temps très en deçà de la ceinture, ses armoiries familiales sont donc sans équivoque et son blason porte en exergue cette devise :

*Seul mon vicompte  
et mon culte aussi*

Auteur de plusieurs récits et nouvelles non publiés (dont l'inénarrable *histoire merveilleuse des hommes des tavernes*) donc jamais lus et pour la plupart jamais écrits, il rédige depuis des lustres son roman *Caminar Caminando* dont le héros reste bloqué depuis la quarantième page et plusieurs années les deux pieds dans une bassine d'eau de vaisselle.

Tessi Rom fut diplômé berger, à l'école d'Oloron Sainte Marie (prions pour elle) dans les années baba. Troupiau, troupiou, n'en n'ayant guère, troupiou, troupiou n'en n'ayant biau, il décida, quelques années plus tard, de transhumer vers d'autres pacages. Fort de sa formation agricole, de sa pratique de la profondeur de champ, il s'essaya à l'art photographique. Robert Doisneau, le célèbre photographe parisien mais néanmoins plagiaire lui doit sa photo prise sur le vif dans le parc du château de Versailles : *le mateur sous les charmes*.



Ses compagnons syndiqués et néanmoins anarcho-syndicalistes de la confrérie des Chats Noirs Turlupins parvinrent à le faire réintégrer, en brousse occidentale, dans les maquis Tourangeaux et Berrichons où il ne sévit plus pour cause de retraite, sous l'uniforme de facteur rural, avec le grade d'instructeur militaire et de sous-commandant de sagesse. Cette sinécure lui laisse, en dehors des heures passées à la préparation du soulèvement prolétarien Berricho-Tourangeau, le loisir de gratouiller des cailloux :

### Des tas d'cailloux !

Certains taillent le tuffeau, d'autres le sculptent et beaucoup avec succès, Tessi Rom n'a pu se résoudre à ces extrémités, il n'a pas ces prétentions. Il se contente de le gratouiller et cela suffit à son bonheur. Le tuffeau est une pierre calcaire et tendre et Tessi Rom le lui rend bien. Plus communément appelée, ici, pierre de Bourré, soit disant du nom d'une bourgade de Touraine, il semble plus probable qu'elle doive cette appellation au fait, avéré, que la quasi totalité de ceux qui l'ont travaillée se soient révélés des ivrognes invétérés.

Les illustrations qui accompagnent les textes *Transports gratuits* et *Dans un matin de mai* fournissent une indication parcellaire de ce travail réalisé par Tessi Rom.

## LE CYCLE DE L'EAU.

**Nous publions ici un extrait d'un ouvrage en cours d'écriture de Tessi Rom, « Caminar caminando ». Ce passage relate un moment du trimard de Yannick, personnage principal de ce texte, alors qu'il vient d'être pris en stop par un barbu professeur, « gardien du savoir ».**

« ...Yannick dormait. Toute cette vitesse pour se rendre d'un endroit à un autre lui semblait une incongruité, un gâchis. Il préférerait marcher mais ses mollets n'étaient pas à la hauteur de ses pérégrinations.

Il en gardait une profonde aversion pour les curés et les balades à vélo.

Yannick marchait, apprenant à vivre, "caminar caminando".

Il pleuvait sur Clisson ce jour là, la Renault Seize avançait avec cette assurance d'un véhicule cotisant à la Maïf, le ballet des essuie glaces le berçait autant que le ronronnant monologue du prof de sciences naturelles qui tentait d'assener à l'enfant prodigue un ultime cours de rattrapage sur le cycle de l'eau.

Yannick acquiesçait mollement, il était loin, calé dans le skaï du siège, songeant à d'autres pluies, pyrénéennes, qui avaient arrosé son parcours. Il lui revenait en tête une mémoire de l'eau, apprise dans ces montagnes souletines, bien moins académique que l'exposé de ce chauffeur occasionnel qui deviendrait plus tard, pompeusement, professeur des Sciences et Vie de la Terre. Son paletot mélangait les odeurs de chien mouillé et du gris que l'on fume, Yannick somnolait, tentant de réunir et de mettre en ordre un abrégé d'écologie digressant et sommaire sur le cycle de l'eau.

Pour décrire le cycle de l'eau il faut bien sur choisir arbitrairement l'origine du cercle.

Prenons l'heure de la soupe, celle du midi puisqu'on la mange ici deux fois par jour. Il ne s'agit pas d'un potage mais bien de « la » soupe puisqu'il n'en existe qu'une recette : de l'eau donc, pas celle du puits depuis longtemps abandonné, rural ne rimant pas forcément avec médiéval, de l'eau du robinet donc, à l'évier, froide et des légumes du potager, fèves, patates, poireaux, carottes, navets obligatoirement mais surtout pas ce chou dont l'aigreur gâte même le lait des brebis et Allah Jinkoa (1) le fromage ! On ajoute le sel en grain, le piment en poudre - on est si près d'Espelette sans pour autant n'y avoir jamais mis les pieds - et enfin les couennes de jambon pendu. Tout cet appareil demande peut-être deux bonnes heures de cuisson voire quatre ou cinq mais qui le sait et qu'importe il suffit de savoir qu'en posant la casserole sur la gazinière bouteille, à feu doux, en partant faner le matin d'été, la soupe sera cuite en rentrant pour midi.

Des béarnais, forcément plus prétentieux, ou bavards, auraient appelé ça une garbure mais pour Jean

1. Allah Jinkoa, en fait ala Jinkoa, juron basque signifiant nom de dieu, Allah est donc une extrapolation fantaisiste de l'auteur.

c'était la soupe. Jean était basque et souletin.

La cuisson sur les bûches de la cheminée, à la marmite, avait été définitivement abandonnée aux estivants, aux résidents secondaires et aux « retours à la terre ». Jean, lui, n'y retournait pas, il ne l'avait simplement jamais quitté sauf pour un conseil de révision qu'il l'avait réformé sur le champ pour sa claudication.

C'est de la rencontre pourtant peu probable entre sa mobylette Bleue et la fourgonnette de l'épicier en tournée qu'il gardait cette démarche chaloupée, lui qui n'avait jamais vu la mer et quelques attentions du maire de Barcox, toujours culpabilisé, qui depuis lui consentait sans délai des ristournes sur les caisiers de vin rouge capsulé, le Makila (2), pas du bouché, non, du picrate de fenaison, de bûcheron, un vrai coup de bâton.

L'édile était aussi le tenancier de l'unique épicerie du bourg et à l'instant de la collision, dans ce virage, il recomptait sa caisse, la monnaie, les biftons, tentant d'en évaluer sa côte de popularité, d'en déduire ses chances de réélection pour un prochain mandat le tout en conduisant avec cette légèreté d'attention qu'expliquait le poids inversement proportionnel de la charge et des responsabilités d'un élu municipal et rural.

Jean descendait jusqu'à la croisée du chemin d'Eyharcet et de la route de Barcox à Roqued'eau le caisier hebdomadaire de bouteilles consignées, calé et sanglé à l'arrière du cyclo. Il n'eut pas le temps ni le réflexe d'éviter le tube Citroën, en fait il ne le tenta même pas l'ayant vu arriver en toute innocence. Il n'aperçut la tête du maire, penché sur sa monnaie, qu'à l'instant précis où l'aile de la fourgonnette percutait sa cuisse gauche renversant sa mobylette sur le chemin empierré.

Jean fut d'abord frappé d'étonnement puis de regret à l'idée que toutes les bouteilles consignées seraient certainement brisées et enfin d'une douleur subjuguante, sa jambe décrivait maintenant un arc incongru. Jean fut hospitalisé peu de temps, les foins n'attendent pas.

Monsieur le maire s'était occupé de tout, des frais, des papiers, de la mobylette emboutie, des bouteilles consignées tout en omettant, distraitemment, la déclaration aux assurances puisque, l'avait-il expliqué à son administré, cela n'était que paperasserie inutile qui ne rapportait rien. Jean avait confiance, de toutes façons il lisait peu, écrivait moins encore et qui de plus compétent qu'un élu pour des démarches administratives ? L'épicier n'avait donc pas vu sa prime d'assurance alourdie par un quelconque malus ni le maire sa popularité grevée par les effets d'une légèreté de conduite. Tout le monde y retrouvait son compte et cela valait largement le prix du nouveau cyclomoteur dont l'épicier avait dû se fendre. Jean se vit donc nanti d'une Orange, cette fameuse mobylette et d'une claudication au long cours. Pour le reste, rien n'avait changé.

Jean descendait toujours avec cette régularité hebdomadaire les bouteilles vides sur son porte-bagages, il avait adapté sa conduite à la raideur de sa jambe traînante comme une béquille impossible à relever qui exigeait des virages à gauche d'une extrême précision.

Monsieur le maire recomptait toujours sa recette au volant de son tube.

A peine, Jean, depuis, par réflexe, se postait-il de l'autre côté du chemin malheureusement sans ombra-ge donc propice à la sudation. Il avait donc pris l'habitude, en été, d'ajouter un mouchoir sous son béret en attendant le ravitaillement hebdomadaire et municipal.

On noterait, cependant, dans le cadre d'un exposé exhaustif et quasi scientifique d'écologie digestive que son bilan hydrique s'en trouvait impacté. Mais qu'importe, le cycle du vin capsulé n'ayant pas été interrompu, celui de l'eau pouvait reprendre son cours.

Il est midi donc, on revient de faner, la soupe est prête. L'appétit est autant affaire de température ambiante que de fatigue. Au petit matin, après la traite, il fait frais. On tranche bravement dans le lard, le jambon, on les déchire à pleines dents, le fromage suit, on ne compte pas le pain. Au milieu du jour c'est une autre affaire. Après cette douzaine de remorques de foin - une dizaine pour un béarnais - le souletin a la gorge close, serrée, obstruée par la poussière du regain ou piquée par le pollen des graminées. L'erreur d'estivant est d'emblée écartée, par atavisme et la simple idée de l'eau fraîche est bannie. On aboutirait inmanquablement à l'empâtement du palais, à l'obstruction du larynx et Mila Diou (3), à la perte d'appétit, or il faut manger pour envisager les deux autres douzaines de charretées du tantôt - autant dire à peine une dizaine du côté de d'Aspe ou d'Ossau. Et là un seul remède, une seule évidence : la soupe et la soupe brûlante !

2. *Makila, marque de « vin de table » bon marché, makila signifie en basque : bâton.*

Les légumes y sont entiers, mouliner serait une grave erreur, pas un péché non, pire une incongruité. On doit considérer que les légumes en morceaux se partagent l'assiette avec le bouillon. Tout est alors affaire de synchronisation et de régularité : d'abord une cuillerée du liquide brûlant, l'encombrement de la terre respirée, le pâteux des poussières végétales, les effluves lourdes de la sueur des mulets se dissolvent. Le gras mielleux des couennes de jambon pendu, ces yeux attendrissants lissent la langue, libèrent la gorge. La déglutition suit naturellement, on respire alors et il est temps d'enfourner sans plus attendre la cuillerée de légumes.

On les croque à peine, mais quand même, pour ne pas que l'appétit s'affaiblisse. On continue ainsi en alternant bouillon, respiration et légumes et de nouveau bouillon, respiration et légumes jusqu'à la deuxième assiette.

Le reste du repas est accessoire et affaire non pas de gastronomie locale mais de l'état du saloir, de la période de ponte des volailles, de la proximité de la tuerie du cochon, de la magnanimité du mildiou à l'égard des pieds de tomate, de l'affinage du fromage. Qu'on alterne ces denrées ou qu'on les additionne on ne n'y appesantira pas puisqu'elles ne rentrent pas, immédiatement, dans le cycle de l'eau tel qu'il digressait à cet instant précis.

A l'inverse, le vin capsulé dont on avait déjà pu évaluer l'importance dans le bilan hydrique des points de vue comparés du cyclomotoriste agricole et de l'épicier rural vaut d'être pris en considération.

Jean qui pratique sans le savoir les sciences et la vie de la terre verse alors généreusement, de la bouteille à l'assiette une large rasade de Makila dans le fond de la soupe. Un quart de tour expérimenté impulsé à l'écuille suffit à ramasser les restes de légumes, entraînant dans son flux tourbillonnant le fond du bouillon qu'on renverse alors brutalement au fond de la gorge par un autre mouvement circulaire et précis du poignet augmenté d'une élévation du bras qui là aussi nécessite une pratique certaine. Cette alchimie, pour être efficace, devait remplir une stricte observation des quantités ainsi mélangées : pas trop de vin, Jean n'avait besoin d'aucun prétexte pour boire un verre de plus, un reliquat de soupe suffisant pour le goût mais sans excès pour pouvoir être entraîné par le tourbillon du picrate. Et surtout, ne jamais torcher l'assiette avec un quignon de pain. Une telle hérésie aurait inéluctablement conduit à rompre le cycle de l'eau. Il fallait qu'il resta encore, coagulés çà et là, sur les bords de l'assiette le gras mélangé avec des scories de patates.

On observait la même règle pour le reste du repas. Les oeufs frits, une fois avalés, devaient conserver une macule de jaune sur les flancs du récipient. Quant aux croûtes de fromage et aux couennes de la xingar (4), il pouvait advenir qu'il en resta en fin de repas mais la plupart était recyclée au fur d'un bruyant mais nécessaire ballet réglé de main de maître.

Xumis, le labri bâtard, posté au centre de la salle guettait la main de Jean qui à intervalles réguliers lançait très haut et aux quatre coins cardinaux de la pièce ces reliefs. Aucune de ces projections ne devaient toucher le sol et Xumis, courant et bondissant s'y employait vaillamment puisqu'elles constituaient la quasi-totalité de son alimentation.

Le labri, surtout abâtardi, est un chien de mouton vigilant et infatigable.

Au pré, d'une rive à l'autre ou à l'estive pour ramener le troupeau à l'aire de traite, il court, ramasse, pousse les brebis avec application et dévouement. C'est un travail exténuant, aussi Jean savait entretenir cette endurance par la pratique quotidienne de ce ballet alimentaire. La première croûte atteignant le sol que cela soit dû à un moment d'inattention ou à un début de fatigue du chien et le repas prenait fin derechef. Jean et Xoumis ne faisaient, sans le savoir, qu'appliquer cette loi d'airain : pas de travail pas de salaire, pas de salaire pas de travail. On aurait tenté en vain de faire s'activer Xoumis en lui lançant une baballe. Il avait sa fierté comme tous les chiens de labeur.

Les prochains restes de repas prenaient le chemin du fond de l'assiette et c'est ainsi qu'on verra que souvent le verrat et les truies mangeaient aussi, même à dose homéopathique, du cochon.

Sur la gazinière, la grande bassine d'eau frémissante arrivait à bonne température exactement en fin de repas. On s'attelait donc à la vaisselle. On n'aurait jamais trouvé, au bord de l'évier, un quelconque emballage de détergent. Son emploi, s'il aurait facilité ou écourté la corvée de vaisselle, aurait, là encore définitivement rompu le cycle de l'eau. Et pourquoi gagner du temps quand il fait encore trop chaud pour aller faner.

3. *Mila Diou, signifiant Mille Dieux, juron dérivé de l'occitan.*

4. *Xingar, prononcer chinegarre, fine tranche de gras de porc que l'on frit avec sa couenne.*

Pas d'éponge non plus ni le moindre ustensile de lavage, c'est avec l'intérieur des doigts, jusqu'à la jonction de la paume, là où affleurent les premiers cals, qu'on frottait verres, couverts et assiettes en finissant par les grosses gamelles et toujours dans cet ordre. Les verres, premiers plongés dans l'eau quasi bouillante ne conservait du lavage aucun gras.

Assiettes, couverts et plats gardaient de l'opération un doux satin, une onctuosité qu'il aurait été stupide de gâcher en la livrant aux méfaits du torchon. Simplement, tout l'attirail culinaire s'égouttait et séchait sur la pierre. La poêle à frire ne nécessitait aucune attention, le saindoux une fois revenu à température ambiante s'y figeait de nouveau, jusqu'au prochain repas, jusqu'à la friture biquotidienne, en une crème blanchâtre.

Mise en route au moment opportun, la cafetière mécanique sifflait. Seule une longue pratique des gestes essentiels, une expérience transmise génération après génération pouvaient aboutir à une telle synchronisation. L'ordre des choses.

Le sifflement signifiait le début d'une étape capitale dans le cycle de l'eau pour ainsi dire son aboutissement. On se déchaussait, la bassine de métal était grande, assez pour y immerger deux paires de pieds encore meurtris de la fenaison du matin. On aurait, aujourd'hui, qualifié ce moment de convivial en imaginant force conversation entre preneurs de bain de pieds. Il n'en n'était évidemment rien, un silence complet accompagnait ce rituel délassant et bientôt nourrissant. Seuls les bruits de gorge, avalant le café, accompagnait ce bain de jouvence.

Chaque jour de fenaison, le miracle se reproduisait et dans la promesse d'un après-midi de labeur, la fatigue s'évanouissait, chaque orteil, chaque phalange, chaque interstice, chaque cal et toutes les rougeurs, les échauffements, les gonflements, les lourdeurs s'imprégnant de ce baume grasseux, l'eau de vaisselle, revivaient. Était on si loin de l'extase ?

L'eau tiédissait au fond du récipient, il ne fallait pas attendre qu'elle refroidisse au point que tous les éléments qui y surnageaient ne s'y figeassent à nouveau. Le bénéfice alimentaire en aurait été perdu.

Il restait donc, une fois les pieds séchés au torchon qui ne servait qu'à cet emploi, à se rechauffer, à saisir la grande bassine chacun par son anse, la couvrir de quelques poignées de son et des épluchures de légume, le trajet sur un pas balancé suffisant au mélange et à la livrer aux cochons comme pitance. Plus tard le verrat et les truies offriraient à la terre du jardin l'eau et les nutriments de leur lisier. Ainsi se bouclerait le cycle de l'eau, prêt à redémarrer dès la prochaine soupe.

Reconnaîtra-t-on enfin que la qualité, le goût à nul autre pareil de ce jambon de Bayonne mais qui pourtant ne vit jamais la mer doit tout à l'eau chaude macérant et mélangeant intimement les saveurs et les effluves de pieds fatigués, de jaune d'oeufs coagulés, de croûtes de fromage et de quelques gouttes de gros rouge et de soupe de légume.

Sur la banquette arrière de la Renault Seize, Yannick avait achevé de se remémorer cette théorie du cycle de l'eau qu'il tenait de l'été 76. L'enseignant barbu, visiblement intrigué par le grifouillis du crayon, manifesta alors sa curiosité de pédagogue : "Alors, on écrit ?" Yannick n'envisagea pas un instant de donner à lire cette hérésie à un gardien du savoir. Qu'en comprendrait-il ? Il lui refourgua donc une prose qu'il avait rapidement jeté sur une feuille, en approchant de Saint Anne d'Auray et comme à l'accoutumée truffée de ce borborygme de jeux de mots et de cette logorrhée de calembours lourds dont il était spécialiste. La lecture de ces quelques lignes consterna l'enseignant qui prit prétexte d'un parent d'élève à visiter ou d'une réunion pédagogique pour stopper le trajet et se délester du cancre voyageur. Sur les deux pages de papier griffonnées on pouvait lire :

### **"Chronique d'une canicule annoncée (poème en vers, de terre, et contre tout).**

Il fallut se rendre à l'évidence, la planète se réchauffait allègrement, et les tromperies ministérielles d'un sinistre de l'Education ne pouvaient plus cacher bien longtemps l'imminence de la catastrophe à venir et ce, pour deux raisons : Le mensonge d'une, nuit, deux, tait.

Et quand l'imposture commande, elle sonne la fin de la crédulité populaire !

Elle sonnait le glas, oui, de la soumission à l'autorité scientifique, politique et économique. Plus personne ne croyait à la propagande officielle, les plus modestes, en ville comme en campagne, se réjouissaient, la classe ouvrière revenue du paradis jouissait littéralement de la promesse du futur crash boursier : quand les bourses s'effondrent, l'orgasme du terrain.

C'était l'époque de Pâques, c'était épique et pas que pour les ploucs.

Sous la cagnasse, des vaches à lait ou allaitantes erraient, haletantes.

Ces vaches allaient par monts et par veaux, s'amoncelaient en troupeaux taris, taraudés par la soif. Abandonnant l'étable, sans litière, elles s'alitaient au gré de leur transhumance. Les éleveurs, eux, se retrouvaient sur la paille, même pas humide de ce cache eau, mendiant les subventions comme des pis à lait.

Des poètes visionnaires, depuis longtemps morts et enterrés, avaient pressenti ce désastre mammaire, planétaire et sans étable :

Le pis sans lit parle à Racine.

Et ce que René Char, eût, avant les boeufs, c'est cette vision d'apocalypse.

Et combien d'autres laboureurs de la langue ont cultivé cet art du calembour d'hiver, bien dressé, sachant ce que, lorsque l'eau manquerait, les mottes beuvront. La presse ne parlait pas encore de la catastrophe laitière prévisible sauf peut-être un journaliste, futur militant écologiste et qui ne tarissait pas d'éloge pour ce nouveau courant vert qui frémissait en ce Pâques aux tisons : Noël Mammaire.

Ailleurs, aux antipodes, dans les forêts d'Indochine, le gibier dépérissait sous la torpeur, livré aux parasites. A l'heure de la mousson défaillante il faut voir ce que le cerf Viet éponge quand la faune est ti- que !

Sans la mousson la limace s'émousse, la sangsue s'use et la limace s'émacie. L'escargot lui seul, aussi, s'aime assez. C'est le privilège des hermaphrodites. Mais trop assis, mal embrassé, bientôt les escarres le scient et ses antennes molles s'effacent puis s'affaissent, molles. Il en bave.

Aux pôles, les phoques ne luisaient plus, au sec, desséchés comme de vieilles gousses, le cuir raidi, ils stagnaient comme des eaux tarées.

A Brest, rue de la soif, les gars de la marine ne briquaient plus les ponts. Les dockers, les débardeurs au dernier dessous aujourd'hui en cale sont mais en cale sèche. Plus d'eau pour les corvées et ces seaux s'ils sont secs ceux aussi sont de morte eau. Quel temps de cochon ! Dans le port d'Amsterdam et dans tous les ports qui sommeillent des équipages entiers vidaient des cruchons de mauvais vin à la mémoire de l'eau, prompts à en venir aux mains, à en découdre.

En tout lieu c'est égal : la sécheresse dehors et l'orage dedans, à cet instant on sent bien, dans cette saison sans eau et sans vent qu'une douleur de carie bout. Et cette odeur, ces relents ! Mais que faire dans ce mol air ? Se mordre les points d'exclamation !!!?

Au ciel des cumulus, des nimbus, des cumulo-nimbus, des stradivarius et des cunnilingus filaient à l'horizon, léchant les mottes, sans jamais rien mouiller. Les champs à sec on tirait la langue, piteuse.

Des faiseurs de miracle s'affairaient dans toutes les paroisses tentant de changer le vin de messe en eau, en vain. Derrière les soutanes on s'étirait et on processionnait à tire l'haricot, en rangs serrés sur les chemins vicinaux, priant pour que l'eau vint, comme des moutons errant en position de missionnaires, jusqu'aux calvaires, dans une odeur de buis. Las, le ciel restait sourd aux prières. La terre était triste, hélas et nous n'avions pas assez bu pour être ivre.

Aux champs le blé, l'orge et l'avoine poussés par ces réalités versaient dans le désespoir, crevant sur pied. Les moissonneurs, les métiviers dans la poussière des batteuses, sans eau, condamnés à s'aviner ne parvenaient plus à séparer le bon grain de l'ivresse, s'entrebattant.

Le spectre hideux de la disette s'annonçait planétaire. Les meuniers poussaient à la roue pour qu'on indexa les prix sur le cours mondial des céréales aujourd'hui spéculable. Le marché eut tôt fait de les rouler dans la farine. Les boulangers étaient dans le pétrin, le pain venait à manquer.

A Paname, entre le canal de l'Ourcq, le canal de l'urètre et le canal Saint Martin, c'était l'étiage. A Bercy le marché aux vins ne désemplissait pas et les manutentionnaires, l'haleine fraîche, roulaient leurs fûts divin, leurs épaules musculeuses et leur bas d'airain ondoyant.

Puisque l'eau vint à manquer il fallut bien qu'on étanche toutes les soifs, même charnelles, même mystiques. Dans la rue les faux prophètes tenaient le dessus du pavé, le désespoir et la peur poussaient à cette recrudescence de religiosité, à de nouvelles hérésies, à l'émergence de nouvelles sectes. Les Témoins de Gévéor qui eux avaient déjà de la bouteille, répondaient à cette consigne : faire le plein de nouveaux adeptes.... ».

Tessi Rom.



## Dans un matin de mai

Le grillon et sa crécelle  
 Celle qui frémit  
 Dans l'aile diaphane des papillons  
 Et ce frou-frou du vermillon  
 Des abeilles laborieuses s'envolent  
 Vont au goulot dans les corolles  
 Se piquent la ruche  
 Et leur ronde incessante, enivrante  
 Me file encore le bourdon  
 D'un mauvais vin, goût de bouchon

L'étang scintille au loin  
 Sous ses éclats de verre  
 Pomme, ma chienne blonde  
 Ce soleil, cette filasse d'or  
 Y a déjà fugué  
 Elle y patauge, folle, lapant les bulles  
 Léchant ses pattes  
 Elle s'émêche  
 Elle y a bu  
 Epatée  
 Elle aboiera

Le ballet des graminées sur les rives  
 Ces fétuques qui fibrillent  
 Ce gros rouge de l'oseille qui fait ta-  
 che  
 Et les dactyles pelotent au nez  
 Ce tremblement des mains  
 Ces jambes de coton  
 Ce palais sec  
 Cette langue de bois  
 Dans le noyer livide l'écureuil danse  
 Et c'est la scène qui recommence  
 La messe est dite  
 Sous les solives, pour mon salut  
 Deux hirondelles eucharistiques  
 M'absolvent  
 C'est le printemps, ce vert missel  
 C'est du divin  
 Dans le bouillon d'un vieil ivrogne  
 C'est le printemps  
 J'ai encore pris de la bouteille

**Tessi Rom**





## Transports gratuits

Exonérer sa tête du vent  
Tirer sur le col  
D'une pèlerine ignare  
Qui ne sait rien du givre  
Et l'étirer ainsi  
Jusqu'à plus ample informée  
S'y fouir  
Se garantir du froid  
En se mangeant les doigts  
Et pointer au trottoir  
Comme on va au chagrin  
Inexorablement  
Un peu plus s'éloigner  
De la bordure des quais  
Laisser passer les trains  
Presser  
Jusqu'à l'orange  
De sa carte  
Pour en extraire un jus  
Errer en procession  
Pèlerins stationnaires  
Le coupon à la main  
Dans ce Saint Pierre décor  
Et laisser à Saint Jacques  
Le soin de composer

Tessi Rom

## Lectures prolétariennes, 1970 -2020\*

« Quand j'ai écrit mon premier roman, je travaillais à temps complet dans les mines. C'est là que ma tolérance est très limitée quand mes jeunes collègues viennent me voir et me disent que s'ils avaient plus de temps eux aussi pourraient écrire. Ma réaction est toujours la même : quand on doit écrire, il faut écrire et ne pas attendre qu'on en ait le temps ! »

**Max von der Grün**

« Nous aussi, on a quelque chose à dire »

**Régis Phily**

« Plus que quiconque, plus que tout autre, le monde ouvrier ne parle qu'entre des silences... »

Un groupe d'ouvriers **Le Mur du mépris**

« J'écris parce que je crois que j'ai quelque chose à dire »

Anonyme **La Scierie**

### Sommaire

#### Avant-dire

\*

#### L'unité de la littérature prolétarienne est dans l'enjeu

\*

#### Lectures prolétariennes 1970-2020

Première partie : La littérature prolétarienne dans les années 1970 : une littérature toujours vivante

Deuxième partie : La littérature prolétarienne dans les années 1980 : persistance et différenciations

Troisième partie : La littérature prolétarienne dans les années 1990 : face à l'individualisme

Quatrième partie : La littérature prolétarienne des années 2000 à 2020 : l'écriture et l'atomisation de la classe

### Avant-dire

Cette contribution à *Fragments* épouse étroitement le titre de la revue.

Son auteur sait ne pas pouvoir donner un panorama exhaustif et véritablement précis de l'édition d'œuvres prolétariennes dans le champ littéraire des cinquante dernières années en France.

Le titre de l'article veut manifester la subjectivité du parcours proposé. Il ne fait pas de doute que les critiques ne manqueront pas sur les écrivains du peuple absents (hommes et femmes), sur des tendances oubliées, sur des singularités ignorées. Nous appelons le lecteur, la lectrice à porter à la connaissance de *Fragments* les œuvres oubliées, non mentionnées, afin de compléter au fil des numéros et des ans le champ littéraire de la littérature prolétarienne ici évoqué.

Pour première contribution, la présentation chronologique s'est imposée à nous, afin de montrer d'abord la réalité dont il est question, une réalité qui n'a rien de marginale.

Auparavant, afin de circonscrire le sujet, nous allons nous employer à rappeler ce que nous appelons la littérature prolétarienne.

### L'unité justificative de la littérature prolétarienne est dans l'enjeu

Notre époque prise peu les définitions et cette réticence prend sa source dans la volonté de l'idéologie dominante de maintenir des confusions, de jouer des amalgames, à travers ses discours couvrant les divers domaines de la vie sociale. Notre époque les prise peu parce que ces discours de pouvoir veulent convaincre leurs destinataires que savoir c'est croire, que la connaissance est faite d'objets donnés et non construits, que les discours sur une réalité suppléent à la réalité. Parler de littérature prolétarienne expose à une multitude d'interprétations où l'idéologique l'emporte sur la réalité des œuvres. Cela prouve, qu'un siècle et plus après son apparition, la littérature prolétarienne reste un

enjeu dans la lutte des classes où s'oppose d'abord la classe bourgeoise à la classe des exploités, mais aussi les partisans de l'autonomisation émancipatrice de la classe des prolétaires contre les partisans de la révolution menée par quelque avant-garde que ce soit, partidaire ou mouvementiste.

Aussi, parce que l'attention, que nous portons à la littérature prolétarienne depuis des années, s'enracine dans l'autonomisation du prolétariat, telle que Pelloutier ou Martinet l'ont pensée, nous commençons par définir la littérature prolétarienne (1). Celle-ci est l'objet d'un enjeu autour duquel s'ordonnent des définitions en général guidées par des choix, politiques, idéologiques, dans le cadre d'un rapport de force historique précis.

Depuis les débats fondateurs des années vingt jusqu'à aujourd'hui, on peut distinguer quatre interprétations de l'expression "littérature prolétarienne".

**La première l'identifie à une acception politique.** La littérature prolétarienne se confondrait avec une littérature révolutionnaire fondée sur la conscience de classe : est prolétarien ce qui manifeste, au niveau des rapports sociaux et des luttes idéologiques, une conscience de classe prolétarienne.

**La seconde l'identifie à une littérature de parti, du parti du prolétariat.** Ce fut à moment donné l'orientation des Partis communistes staliniens. La France est privilégiée pour illustrer cette définition avec bon nombre d'écrits d'**Aragon** et ses refontes réitérées du roman *Les Communistes*, refontes liées aux revirements politiques de Moscou et du Parti communiste français.

**La troisième acception réduit la littérature prolétarienne à un instrument de propagande.** C'est la conception du mouvement Na Pastu dans la Russie soviétique des années 20.

**Enfin, dernière acception : la littérature prolétarienne se définit comme littérature écrite par le prolétariat.** C'était la position de Poulaille. C'est la nôtre, nourrie de l'apport même des travaux de Poulaille en espérant, même modestement, et grâce à l'acte fédératif réalisé par les initiateurs de *Fragments, revue de littérature prolétarienne*, de les enrichir y compris par la critique. Cette définition par la position sociale de l'écrivain dans les appareils de production et de reproduction, nous nous y conformons au mieux. C'est ce qui explique que nous différencions les œuvres d'un même écrivain selon l'évolution de la place qu'il occupe sur l'espace économique et social. Cette position soulèvera sûrement des discussions, qui seront les bienvenues car comment parler de la littérature prolétarienne sans préciser notre conception du prolétariat (2)?

Ce qui manque dans l'éventail des définitions, données ci-dessus, de la littérature prolétarienne, y compris dans la quatrième, c'est la question du travail d'écriture. Or, si nous avons la volonté de saisir la dimension culturelle de la littérature prolétarienne, il est indispensable de l'intégrer à notre définition, d'y orienter la réflexion.

En effet, lorsque la littérature prolétarienne est évoquée sur l'espace social, elle est, le plus souvent, cantonnée au genre du témoignage. Cette réduction n'est pas naïve ; elle est politique. Elle participe de la lutte de la classe bourgeoise contre le prolétariat au niveau de l'idéologie. Il s'agit pour les dominants d'enfermer le peuple dans une parole du particulier, par opposition aux littérateurs bourgeois qui, eux, auraient une parole relevant de l'universel.

Nous défendons à l'inverse l'idée, appuyée sur la lecture effective des textes prolétariens, que la littérature prolétarienne n'est pas même documentariste dans sa fonction. En effet, elle est toujours engagée dans une transfiguration esthétique du réel. S'il y a œuvre prolétarienne, c'est parce qu'il y a mobilisation d'une culture qui n'est pas réduite à la culture dominante. Ceci est net chez les ouvriers du XIX<sup>e</sup> siècle.

Beaucoup voudraient avec l'avènement de la culture de masse que cela se soit perdu. Ce n'est pas entièrement faux, l'uniformisation culturelle est à l'œuvre et les nouvelles technologies de la communication et de l'information accélèrent le processus ; mais n'oublions pas que plus nous nous rapprochons de notre époque et plus le travail de distanciation à la culture dominante devient un critère différenciateur du travail d'écriture chez les prolétaires qui prennent la plume. Le premier geste différenciateur étant de s'approprier le geste d'écriture, geste non dévolu aux classes populaires par l'ordre bourgeois. N'oublions pas, non plus, que l'écrivain puise dans la réalité qui suture sa vie et qu'il en est de même, évidemment, pour l'écrivain issu de la classe des

1. Voir Geneste Philippe *Visages de la littérature prolétarienne contemporaine*, Mauléon, Acratie, 1992, 150 p.

2. Voir Geneste Philippe, *Être syndicaliste aujourd'hui*, Arès, éditions *le chiendent émancipé*, 2013, 48 p.

exploités. Or, les singularités complexes du travail et des métiers, les singularités complexes des itinéraires de vie recèlent bien des caractéristiques que seuls et seules les prolétaires éprouvent et peuvent, en conséquence, aussi, exprimer. C'est pourquoi la classe bourgeoise ne tient pas à ce que vive cette littérature.

Ajoutons tout de suite que dire cela ne préjuge pas de la teneur idéologique des textes. Il existe des œuvres d'écrivains du peuple qui sont traversées par l'idéologie réactionnaire, d'autres par une idéologie réformiste, d'autres encore par une idéologie révolutionnaire, d'autres où les idéologies s'entrechoquent. Là encore, les textes parlent, il faut les lire. Et donc, il faut aussi se pencher sur les significations que porte l'acte d'écriture, pour un ouvrier de l'industrie ou du bâtiment, pour un métayer, un ouvrier des espaces vert, une caissière, un travailleur de l'agro-alimentaire, un employé, une intérimaire, une prostituée, un saisonnier agricole, un employé de la logistique, de la distribution, une travailleuse de la santé ou du social, un petit paysan seul sur sa propriété : pour eux, dans la société que nous connaissons, écrire est *un acte à contre-culture*.

Aujourd'hui comme au dix-neuvième et au vingtième siècle, la littérature prolétarienne se définit par cette tension interne au champ culturel. Elle manifeste par sa présence (3) la volonté populaire d'accéder au champ culturel dans le respect de l'autonomie de classe (toujours relative) qu'elle véhicule, qui la constitue, qui la traverse. On nous dira que les écrivains du peuple n'en parlent pas de cette littérature, voire qu'ils ne s'y reconnaissent pas. C'est vrai, mais ils ne refusent pas de publier sous l'égide de sa dénomination. Si cette littérature existe sans que les écrivains s'en réclament, c'est en grande partie parce qu'en France, depuis les tentatives de Poulaille de la créer en courant littéraire, elle n'a jamais eu d'existence collective. Et cela tient plus à la structuration du prolétariat qu'à une volonté des écrivains du peuple de ne pas faire bloc face aux difficultés à trouver un éditeur, à exprimer leurs représentations de la vie, à faire advenir des connaissances enfouies dans un corps social corseté par la stéréotypie des représentations dominantes.

Là où le peuple prend la plume, là où il la prend sur la base de la caractérisation sociale de son existence, il peut y avoir lueur d'espoir. Pourquoi les précaires bordelais, en 1997, engagés contre les politiques gouvernementales mais aussi contre toutes les bureaucraties syndicales, méprisés par les bureaucraties de partis, ont-ils décidé de réaliser *Le livre blanc contre la précarité*, petit ouvrage rassemblant des fragments de vie, sinon parce qu'il y a dans l'écriture - mais l'écriture libre, volontaire et non pas cette écriture tuteurée qui fait florès aujourd'hui avec la vogue des ateliers d'écriture dirigés par des "experts" de l'écrit ! - quelque chose de la connaissance et de l'appropriation du monde, une source possible pour secouer le joug de l'aliénation culturelle ?

C'est peu, diront certains ? Certes. Mais c'est aussi cela, un enjeu de la lutte pour l'émancipation des prolétaires qui sera, ici comme ailleurs, l'œuvre des prolétaires eux-mêmes ou ne sera pas.

C'est incertain ? Bien sûr. L'écriture prolétaire n'est pas univoquement libératrice, émancipatrice ; elle peut répéter des poncifs, renforcer l'aliénation : c'est un de ses enjeux internes, l'enjeu de la relation des faits, des choses et des comportements, l'enjeu du poids des formes et de leur critique, de leur fabrication, de leur évolution / révolution...

## **La littérature prolétarienne dans les années 1970 une littérature toujours vivante**

Ces années voient se poursuivre la relation d'expériences littéraires de prolétaires que le courant animé, durant les années 1930, puis défendu, les décennies suivantes, par Henry Poulaille, a réussi à maintenir visible, même si peu reconnu. Le genre de l'autobiographie y tient une place importante (4), concurrencée durant les décennies soixante-dix à quatre-vingt et quatre-vingt-dix, par le témoignage et une édulcoration par les livres-magnétophones.

L'évocation d'Henry Poulaille s'impose d'autant plus qu'en 1974, paraît *Ahasvérus dans l'anonymat glorieux* (5). Commentant ce roman, Thierry Maricourt signale qu'il s'agit, en fait du premier livre de

3. Je m'inspire, ici, de Marcel Martinet, qui nourrit ma pensée depuis mon engagement pour que se construise un syndicalisme d'autonomie prolétarienne pour l'émancipation.

4. Voir l'autobiographie écrite par l'ouvrière Violette Prévor, *Sans Bagages*, éditions d'en bas, préfacé par Gabrielle Nanchin, 1979, 94 p.

5. Poulaille Henry, *Ahasvérus dans l'anonymat glorieux*, illustrations de Robert Laurent, Tarbes-Blainville-sur-Mer, éditions du Midi-L'Amitié par le livre, 1974, 279 p.

Poulaille. Il souligne que des passages ont été insérés, par la suite, dans *Pain de soldats* (6) paru en 1937. Le 30 mars 1980, Henry Poulaille meurt. Quelques mois plus tard paraît *Seul dans la vie à 14 ans. Le Feu sacré* (7), qui forme en fait le troisième volume d'une immense fresque publiée en désordre et en dépit du bon sens par Grasset (8) Avec la mort de Poulaille et l'évolution sociale, Edmond Thomas estimait qu'« une littérature prolétarienne écrite ne peut plus guère être que le fait d'individus séparés les uns des autres » (9).

Les pages qui suivent tendront à montrer que si, effectivement, la littérature prolétarienne n'a, jusqu'à ce jour, plus été le fait d'un groupement d'écrivains ni d'un courant littéraire explicite, les représentations du monde, que porte le prolétariat, et ses besoins d'expression dans le champ culturel perdurent à travers une littérature vivante.

### Paysans écrivains

Les écrivains paysans se restructureront (10) durant cette période à l'initiative entre autres de Jean Robinet et de Marius Noguès. L'Association des Écrivains paysans naît le 17 septembre 1972 (11). Son congrès de Laragne, en 1975, se clôt avec un *Manifeste des écrivains paysans*. La décennie et celle qui suivra seront l'apogée d'une littérature paysanne promue par ses membres agriculteurs. Il s'agit principalement de petits propriétaires sans salariés. Nous n'avons pas connaissance d'écrits d'ouvriers agricoles, en revanche d'anciens ouvriers agricoles et de métayers, oui.

En 1970, Jean Robinet, l'auteur de *Compagnons de labour* (12) puis de *L'Autodidacte* (1955), publie, chez Flammarion, une enquête dont le titre traduit la volonté de la prise de parole de ceux qui travaillent la terre : *Les Paysans parlent*. (13) Il réalise ensuite une autre enquête, *Paysans d'Europe* (14) suivi de *La Dernière étape* (15), dont Michel Ragon (16) nous apprend qu'il s'agissait là encore, initialement, d'une enquête. Dans une démarche similaire, Pierre Melet (17), fait paraître, en 1978, *Bergers mes amours ! Ces témoignages qui viennent du peuple*, avec une préface de Henri Frossard de l'amitié par le livre (diffusion éditions Didier et Richard).

Après les *Contes de ma lampe à pétrole* (18) en 1973, Marius Noguès publie trois ans plus tard *Grand Guignol à la campagne* (19). Il s'agit d'un récit pamphlet contre l'agriculture industrielle et

6. Poulaille, Henry, *Pain de soldat (1914-1917)*, Paris, Grasset, 1937, 496 p.

7. Poulaille, Henry, *Seul dans la vie à 14 ans. Le Feu sacré*, préface de Michel Ragon, chronologie, bibliographie, Paris, Grasset, 1980, 289 p.

8. Sur la genèse éditoriale de cette œuvre, qui compte cinq volumes, voir Edmond Thomas, « *La Disparition d'Henry Poulaille et l'avenir de la littérature prolétarienne* », *Plein chant, cahier trimestriel de littérature*, été 1980 / 2 pp.62-68 ; ainsi que le travail de Patrick Ramseyer, « *Henry Poulaille. Bibliographie de référence, première partie* », *Cahiers Henry Poulaille*, n°1, 1989, pp.11-17.

9. Edmond Thomas, « *La Disparition d'Henry Poulaille et l'avenir de la littérature prolétarienne* », *ibid.* p.68.

10. En 1946, l'instituteur, fils d'herbagers (éleveurs de vaches laitières), Charles Bourgeois (1917-1976) avait fondé le Groupe des Écrivains paysans autour du *Courrier des écrivains paysans* qui parut jusqu'en 1949.

11. Voir Melet, Pierre, « *De l'Association des écrivains paysans* », *La France, trésor des cités : les écrivains paysans*, dossier constitué par Jérôme Radwan, n°26, hiver 1984-1985, pp.78-79.

12. *Compagnons de labour. Roman d'un paysan et de ses chevaux*, Flammarion, 1946 est disponible dans *Paroles de paysans* présenté par Michel Ragon, éditions Omnibus 2005.

13. Sur Jean Robinet, on lira l'étude réalisée par Jérôme Radwan, « *“Les sentes de ma vie...” ou: qui est pour les siens et en quoi se distingue pour chacun de ses lecteurs le paysan français, Jean Robinet (1913-2010)* », (à paraître).

14. Robinet, Jean, *Paysans d'Europe*, Paris, Fayard, 1943, 514 p.

15. Robinet, Jean, *La Dernière étape*, Paris, Alsatia, 1970, 190 p.

16. Ragon, Michel, « *Jean Robinet l'autodidacte* », », *La France, trésor des cités : les écrivains paysans*, dossier constitué par Jérôme Radwan, n°26, hiver 1984-1985, pp.65-67.

17. Dont le premier roman *Le Galvaudeux. Récit de la vie d'un berger*, préface de Guillaume Raffin, illustrations de l'auteur, édition Au Clair Matin, 1947, 307 p.

18. Après l'épuisement de l'édition de 1973 chez Subervie, le livre est reparu : Noguès, Marius, *Contes de ma lampe à pétrole*, édition revue et augmentée présentée par Guy Bordes avec des illustrations de Jean-Pierre Thomas, Bassac, Plein chant, 1984, 150 p.

19. Après l'épuisement de l'édition de 1976 des éditions Terres de France, le livre est reparu : Noguès, Marius, *Grand Guignol à la campagne*, édition revue, corrigée et augmentée, préface d'Edmond Thomas, Bassac, Plein chant, 1982,

une dénonciation en règle de la mainmise du Capital sur le travail des petits paysans. On trouve en annexe une polémique entre Jean Robinet et Marius Noguès. Les deux textes sont parus initialement dans le journal *La Dépêche du midi* du 18/09/1979. Le point de départ en est la parution par Jean Robinet de *À Chacun son aurore* (20), un roman qui finit bien. C'est ce que lui reproche Marius Noguès : « *Comment aujourd'hui, pourrait-on conjuguer le roman paysan au verbe espoir (...) Ce n'est plus, hélas ! aujourd'hui, qu'un nouveau tracteur plus puissant et flambant neuf, et la constitution d'une C.U.M.A. peuvent sauver les exploitations inexorablement condamnées par l'Europe du gigantisme et du Marché commun des margoulins et des multinationales, même si la solidarité d'un petit groupe s'affirme pour faire face* ». L'avenir a sans conteste donné raison à Noguès. Robinet, lui, veut croire à une agriculture de l'entraide et des lopins de terre cultivés par les petits paysans ; mais c'est un acte de foi contre l'évolution déjà bien avancée de la destruction des petites exploitations par l'agriculture industrielle que défend le patronat et la FNSEA qui porte sa voix. Enfin, une dernière remarque. *Grand Guignol à la campagne* est un pamphlet avons-nous dit, mais un pamphlet qui prend la forme d'un récit. Nous retrouvons, ici, ce travail sur les genres, cette hybridation générique, qui est fréquente chez les écrivains prolétariens. Toutefois, c'est beaucoup plus rare de la rencontrer chez les écrivains paysans. D'ailleurs, à bien des égards, on pourrait dire que, jusqu'à *Grand Guignol à la campagne*, Marius Noguès épouse les genres de la littérature paysanne. Il a commencé, comme beaucoup d'écrivains paysans, par deux recueils de poésie, *Air Pur* en 1942 puis *Mal vivre* en 1948 (21), s'est tourné vers la prose avec *Petite Chronique de la boue* en 1957, est revenu à la poésie avec *Du Pain et des roses* en 1961 (22), a publié ensuite un roman, *Lutèce et le paysan* en 1967 (23), puis les *Contes de ma lampe à pétrole* (1973) et, enfin, *Grand Guignol à la campagne* (1976). Chez nombre d'écrivains paysans, on trouve cet ordre des genres littéraires pratiqués, avec la poésie comme point de départ. Chez nombre d'entre eux, on trouve en parallèle de l'œuvre livresque une œuvre journalistique. C'est le cas de Marius Noguès (24) comme de Jean Robinet.

En 1972, André Druelle, poète-écrivain paysan, publie *Saga* (25), sous-titré *roman* et dont le fil conducteur est la vie humaine dans sa relation à la Terre. À Yves Jacob qui lui demande « *Pourquoi avoir choisi Saga comme titre à votre roman ?* », André Druelle répond : « *C'est le générique qui m'a semblé le plus propre à ressembler les récits solfiés [dits en chantant] par la mémoire sur la portée : avenir, présent, passé ; mais alors qu'une saga scandinave est nourrie de faits historiques, d'événements singuliers, cette saga raconte des existences communes, des actions dénuées de tout caractère totémique. Elles se présentent comme les rayons d'une roue qui tourne, indépendants, unis par le même mouvement. L'unité vivante de Saga ? L'impulsion de la poésie qui pousse à la roue* (26) ».

142 p.. Sur Marius Noguès voir l'excellent dossier préparé et présenté par Guy Bordes, *Plein chant* « *Avec Marius Noguès* », n°16/17, 1983. Voir également le *Bulletin de la Société archéologique du Gers* qui consacre sa livraison de 1976 à « *Un écrivain paysan du Gers, Marius Noguès* ». En 1983, le même *Bulletin de la Société archéologique du Gers* publie un second dossier sur l'auteur, « *Marius Noguès, poète et philosophe de la terre* ». La revue *Gazogène* a consacré deux de ses chroniques de littérature prolétarienne à Noguès : dans le n°18 de 1998, et dans le N°23 de 2001. La revue littéraire associative *L'Arbre à palabre* n°3 juillet-septembre 2010 lui a consacré un dossier composé principalement de reprises d'articles, de textes, et d'extraits d'articles et de textes, parus dans diverses publications. La première et seule monographie sur Noguès est celle de Joseph Ribas, *Marius Noguès*, Toulouse, Subervie, collection *Visages de notre temps*, 1973, 44 p. Les éditions du Val d'Adour, sous le titre *Soleil de la Terre*, ont publié, en 2007, deux volumes rassemblant ses recueils de poèmes à l'exception du premier, *Air pur*. En 2002, les éditions Cheminements, sous le titre *Terre des hêtres en Gascogne*, publie en un volume des textes en prose de Noguès, y compris ceux encore disponible aux éditions Plein chant... Le premier roman de Marius Noguès *Petite chronique de la boue* (1957) est ainsi disponible chez Plein chant (présentation de Michel Ragon, illustration de Pertuzé, Bassac, Plein chant, 1990, 109 p.), chez Cheminements (Noguès, Marius, *Terre des hêtres*, Challuy, éditions cheminement, 2002, 358 p., pp.11\_74) et dans *Paroles de paysans* présenté par Michel Ragon, Paris, éditions Omnibus 2005, 748 p., pp.637-707.

20. Robinet, Jean, *À Chacun son aurore*, Vulliens, éditions mon village, 1979, 206 p.

21. Repris dans *Soleil de la Terre* volume 2, Vic-en-Bigorre, éditions du val d'Adour, 2007, pp.9-42.

22. Publié sous la forme d'un numéro spécial du *Musée du soir* en 1961, avec une préface de Michel Maurette et des illustrations de Pierre-Antoine Gallien, 64 p. ; repris dans *Soleil de la Terre* volume 1, Vic-en-Bigorre, éditions du val d'Adour, 2007, 37p.

23. Réédité : Noguès, Marius, *Lutèce et le paysan, roman*, préface de Frédéric Pons, Vic-en-Bigorre, 2003, 139 p.

24. Voir à ce sujet la bibliographie du dossier préparé et présenté par Guy Bordes, *Plein chant* « *Marius Noguès* », n° 16/17, 1983, pp.123-125.

25. Druelle, André, *Saga*, Les Sables d'Olonne, éditions Le Cercle d'Or, 1972, 341 p.

26. Cet entretien figure dans le dossier rassemblé par Jean-Pierre Moreau et paru dans la revue *Plein chant* n°27 septembre-octobre 1985. La citation de Druelle se trouve page 3.

La poésie a toujours été le genre par excellence de la littérature paysanne, mais bon nombre de ces écrits nous échappent, soit parce que non édités soit parce qu'édités à compte d'auteur ou dans d'éphémères maisons d'édition. Il y a, bien sûr, des exceptions notoires. Robinet et Noguès ont publié des poésies, mais c'est surtout Marcelle Delpastre (1925-1998) qui s'impose dans ce genre, pour les années que nous parcourons.

Cette agricultrice limousine est l'auteur d'une œuvre considérable où se côtoient le conte et l'enquête ethnologique (27), la prose poétique et la ballade, la nouvelle et les mémoires, la chronique et la poésie. Ce dernier genre, qui recouvre une part essentielle des écrits de Marcelle Delpastre, est d'une richesse inouïe : poèmes dramatiques, psaumes, poésie modale, paroles, écritures en deux langues (28) -son œuvre écrite alterne ou mêle l'occitan et le français. Grâce au travail éditorial de Jan dau Melhau aux éditions Lo Chamin de Sent Jaume, le lecteur n'entendant pas l'occitan a accès à la traduction de la quasi-totalité de l'œuvre en langue d'oc.

Durant les années 70, à côté de chroniques, de contes et d'un *Bestiari lemosin*, elle publie *Saumes pagans* (29): « *À partir de 1971, (...) en pleine maîtrise de son souffle, elle va donner à la forme psalmique l'espace et le temps, la déployant dans ces grands poèmes à une ou plusieurs voix, qui dès lors porteront la sienne, et ce jusqu'à la fin, jusqu'à ce que le malade, vingt-cinq-ans plus tard, en coupe un au milieu d'une phrase, en plein élan, le laissant là en suspens, pour l'éternité* (30) ».

### Des ouvriers et ouvrières écrivent

Durant la décennie, la littérature ouvrière connaît un intérêt renouvelé sous l'impact des journées révolutionnaires de mai 68.

Le roman emblématique de ce courant est, sans nul doute le livre de Louis Oury, *Les Prolos* paru chez Denoël en 1973 (31). « *Le 18 décembre 1950. Je fais mon entrée dans la classe ouvrière* ». L'auteur narrateur est apprenti chaudronnier. Il cherche du travail depuis six mois. Il vient d'en trouver un dans une petite usine du haut Anjou. Aucune mystification de la classe ouvrière convoquée, aucune mythification du prolétariat qui donne son titre à l'ouvrage. Le narrateur raconte la vie de prolétaire au sein de l'usine, parmi les salariés et salariées. Il narre les relations de subordination telles que les définissent les contrats de travail mais aussi, la lutte nécessaire au sein même des équipes de travail contre les volontés de hiérarchisation qui naissent chez les exploités. Et puis, le chaudronnier s'aguerrit, il recherche une place meilleure qu'il va obtenir aux chantiers navals de Penhoët à Saint-Nazaire.

Lui, d'origine rurale, pétri d'idéologie religieuse, va, en quelque sorte, *faire ses classes*. Il va, en effet, saisir les ressorts qui gouvernent le monde et sa propre vie, et ce aussi bien dans l'âpreté du corps à corps avec la matière que par l'expérience de l'exploitation et des dispositifs d'aliénation. Les discussions avec les camarades de travail, l'observation du milieu ouvrier où il évolue, sont une école pour qui veut voir et refuse de s'aveugler.

Le personnage n'est pas un héros de la classe, il est un ouvrier qui peu à peu prend conscience grâce aux combats qui se font jour. Ces derniers recouvrent les grandes explosions sociales comme les grandes grèves de 1955 avec les émeutes et les combats de rue contre la police, mais ils recouvrent aussi les résistances au quotidien, les victoires invisibles sur l'ordre hiérarchique, victoires qui réclament pourtant et d'autant plus de pugnacité et de courage que les luttes, qui y mènent, sont enfouies dans la banalité du quotidien labeur. La décennie 1950/1960 est au cœur du récit, ce fut aussi durant cette période que fut construit le paquebot *France*, livré en 1960.

Le roman entre, enfin, dans la problématique de la formation professionnelle et continue. Le narrateur retrouvera les bancs du collège technique qui le mènera vers un diplôme de dessinateur industriel,

27. Notons que Jean Robinet s'est aussi intéressé aux légendes populaires. En témoigne *Les Légendes outrancières et sorcelleries au pays de Champlitte* qu'il fait paraître en 1976.

28. Elle écrit certains poèmes et recueils en mêlant l'occitan et le français, comme l'atteste l'ouvrage Delpastre, Marcelle, *D'una lenga l'autra*, Meuzac, Las edicions dau Chamin de Sent Jaume, 2001, 260 p.

29. Voir *Saumes pagans*, 70 psaumes occitans avec leur traduction française en un volume, Meuzac, Las edicions dau Chamin de Sent Jaume, 175p., paru en 1999 ; *L'Araignée et la rose et autres psaumes (1969-86)*, 251 psaumes français en un volume, Meuzac, Las edicions dau Chamin de Sent Jaume, 230 p. paru en 2002.

30. Jan dau Melhau « *Marcella Delpastre paysan et poète* », quatre pages de présentation de l'œuvre poétique publié par Las edicions dau Chamin de Sent Jaume qu'il anime.

31. Réédité par les éditions Agone en 2016 avec une préface de Philippe Olivera « *Louis Oury, écrivain prolétarien* »

puis, plus tard, la dernière page du livre tournée, vers une carrière d'ingénieur en thermique industrielle. Ce dernier chapitre est édifiant sur le parcours de combattant de l'ouvrier qui se forme durant sa vie professionnelle. Il montre aussi des solidarités qui s'instituent là où on ne les attendait pas. Enfin, le chapitre relie les années cinquante à 1968, date déjà objet d'une anticipation page 173 et qui revient page 245.

On a aussi les écrits des établis, maoïstes embauchés en usines dans le but de vivre la condition ouvrière et d'œuvrer à son organisation selon leurs propres vues.

La décennie des années soixante-dix voit plusieurs autres récits ouvriers. La bureaucratie littéraire au pouvoir tente bien de récupérer cet élan en multipliant les livres-magnétophones, où un professionnel de la plume enregistre une personne du peuple, puis *retranscrit* le propos en un livre : soit une manière perverse de priver le peuple de sa propre parole.

En 1979, Charly Boyadjian publie aux éditions Les Presses d'aujourd'hui, ***La Nuit des machines***. (32) Traversée singulière de l'usine et de ses rapports humains, récit de la violence faite au corps et à l'esprit par le travail posté en trois-huit, histoire d'un amour entre Charly d'origine arménienne et Khemsa fille d'immigré, le livre détonne à contre-courant de l'idéologie raciste et bourgeoise, à contre-courant des discours politiques ou syndicaux qui masquent le travail d'aliénation à l'œuvre dans le processus de la production industrielle. De plus, le livre s'annonce, raconté « *sans la prothèse d'un magnétophone et d'un "rewriter"* ».

***Le Journal de Mohamed*** (33) est justement un de ces ouvrages réalisés par le recueil au magnétophone de la parole d'un ouvrier algérien en France. L'auteur a quarante ans lors des entretiens avec Catani. Fils d'un manœuvre agricole, sa mère au foyer, il vit en France depuis vingt ans. Après plusieurs emplois, il devient grutier. Le sous-titre montre le but de Maurice Catani qui a recueilli le propos : rendre compte de la vie des travailleurs algériens en France et rechercher dans l'histoire singulière de Mohamed des caractères généralisables. Le témoignage, car il s'agit bien d'un témoignage, est promu en image représentative d'un groupe délimité de travailleurs. Contrairement à d'autres livres-magnétophones, celui-ci est livré avec rigueur. Le livre comporte le récit de Mohamed, juste entrecoupé d'intertitres (130 pages) suivi de soixante-dix pages de notes où des variantes ou des propos périphériques aux entretiens sont transcrits et rapportés. La méthode assure une authenticité. Le témoignage oral ou écrit, est un genre qui se situe aux confins de la littérature y compris de la littérature prolétarienne, ce qui peut rendre contestable son inclusion ici dans la mesure où la composition du livre échappe à Mohamed, étant conçue par Catani. Mais la rigueur de la méthodologie de Catani préserve l'authenticité du texte de Mohamed, ce qui fait de l'ouvrage une exception dans les livres-magnétophones.

En 1973, le livre d'Yves Le Manach (34) , ***Bye bye turbin***, fait la critique de l'univers de l'usine et des pouvoirs institués, patronaux et syndicaux à la solde des partis politiques : « *en tant qu'ouvrier je ne saurais être considéré uniquement comme un producteur salarié, un objet. Je suis aussi un sujet et j'entends bien l'être à part entière. C'est pourquoi je me suis permis de faire suivre ce formulaire pratique d'atelier de réflexions personnelles, bien qu'inspirées par le milieu dans lequel je travaille et vis, sur différentes questions d'aspect général ou d'actualité. On ne me reprochera pas de me situer* (35) ». Le livre écrit entre 1967 et 1968 est un essai non un récit, mais l'avertissement de l'auteur placé en tête de l'ouvrage tient à le placer comme émanant directement d'une situation vécue d'exploitation et comme une volonté de conquérir sa subjectivité contre la trame aliénatrice des relations sociales instituées.

Yves le Manach n'aimerait sûrement pas être cité ici. C'est, en effet, un pourfendeur de la littérature

32. Boyadjian, Charly, , ***La Nuit des machines***, Paris, éditions Les Presses d'aujourd'hui, 1979, 176 p.

33. Mohamed, ***Journal de Mohamed. Un Algérien en France parmi huit cent mille autres***, propos recueillis par Maurice Catani, Stock, 1973, 226 p.

34. Le Manach, Yves, ***Bye bye turbin ou des tables trigonométriques et de quelques formules à l'usage des ouvriers métallurgistes suivi de Salauds ! On les connaît vos usines, vos partis et vos syndicats***, éditions Champ Libre, 1973, 148 p.

35. *Ibid.* dans « *Avertissement* », p.1

prolétarienne. Critiquant, lors de sa parution, le *Dictionnaire des auteurs prolétariens de langue française de la Révolution à nos jours* (36), il écrit dans un journal belge : « *La richesse de la pensée réside dans une quête critique et libre de l'individu. La littérature prolétarienne a contribué à désintégrer cette richesse pour imposer une forme naturaliste (...) Je pense qu'il y aurait un autre dictionnaire à écrire : celui des salariés qui en ont assez d'être des salariés et des bourgeois qui en ont assez d'être des bourgeois, et qui, au-delà des préjugés de classes, tentent de se rejoindre pour fonder une autre humanité* (37) ». Cette critique de la notion même de littérature prolétarienne trouve sa justification dans le refus de la caractérisation par l'appartenance de classe des auteurs. C'est une vieille lune de la critique (émanant de conservateurs ou de révolutionnaires) consistant à abstraire le champ de la littérature de toute incidence de la lutte des classes. Finalement, cette critique promeut la définition de la littérature comme art à valeur universelle. Cette position n'est pas rare jusque chez les écrivains prolétariens.

En 1973, aussi, Bruno Barth publie chez Gallimard *Les Dos ronds ou le retour en esclavage* (38). On peut dire qu'il s'agit d'un roman collectif au sens où c'est un groupe d'ouvriers et d'ouvrières qui en est le personnage central. *Les Dos ronds (...)* raconte une lutte dans une usine d'électronique du Nord de la France, à Favelars. Grâce à ce groupe de prolétaires, la grève déborde les syndicats et le cadre habituel de la négociation. La grève de défensive devient active avec occupation et maintien de la production : « *Ce matin on va continuer le travail et on ne sortira pas à midi s'il le faut, et on occupera tant qu'il faudra* ». Au cœur de la lutte, la sous-tendant, on trouve une réflexion en acte sur la réalisation de la personne incompatible avec le droit de la propriété. Le travail réalisateur des personnes n'est possible qu'en dehors du captage privé des biens et des moyens de production. Les syndicats officiels refusent ce terrain de lutte et vont s'opposer à l'aspiration au contrôle ouvrier de la production et de la marche de l'entreprise.

Dans *Les Dos ronds (...)*, l'appropriation de l'outil du travail par les producteurs, les conflits, l'évolution des relations humaines, la confrontation à la violence policière et patronale, les coups tordus des syndicats institués deviennent la matière même du roman. L'abondance des dialogues signe l'avancée vers le genre du roman collectif, genre très rare en littérature y compris en littérature prolétarienne. La composition chronologique du récit, s'étalant du six mai au 4 juin 1972, maintient la tension durant les deux cent cinquante pages. À la fin, la combattivité de la classe, un temps soudée, se délite sous les menaces patronales, celles de licenciements et de poursuites judiciaires à l'encontre des grévistes. À cela s'ajoute la fragilité du collectif prolétaire, sans prise en dehors de l'entreprise. Les voix conservatrices, les comportements standardisés viennent couvrir l'insurrection des voix constructives et des relations sociales coopérantes, d'entraide et de défi à l'ordre social. La désillusion est alors au rendez-vous, avec la rentrée dans le rang de la majorité des ouvriers et ouvrières de l'entreprise, *les dos ronds* du titre :

« *Avec une certaine gêne, Marthe proposa d'aller boire un pot "tous ensemble".*

— *Pour quoi faire ? demanda Philippe presque hargneusement. Pour se rappeler nos batailles, comme les Anciens Combattants ? On est mieux chacun de notre côté. En tout cas, moi je n'y vais pas.*

— *Moi non plus, approuva Bonnan. Allez, salut, j'étouffe ici* ».

Un épilogue voit deux des protagonistes se rencontrer par hasard dans la rue : « *On était en novembre. Il crachinait et le vent était glacial (...) Mais ça changera bien un jour* » ... la lutte des classes continue.

La question de la personne, qui sous-tend le livre de Barth, est au centre d'un ouvrage collectif *Le Mur du mépris* (39) paru en 1978. C'est le second livre du groupe, le premier *Nous Travailleurs licenciés* était paru en 1975 aux éditions UGE collection 10/18. Ouvriers et ouvrières y rendent compte du langage patronal, de la hiérarchie des relations sociales à l'intérieur de l'usine, du pouvoir des licenciés sur les vies exploitées. L'ouvrage est en filiation directe, bien que non explicitée, avec la

36. Maricourt, Thierry, *Dictionnaire des auteurs prolétariens de langue française de la Révolution à nos jours*, Encrage, 1994, 253 p.

37. Le Manach Yves, « *De La Difficulté d'être un homme normal. Littérature prolétarienne* », *Alternative libertaire* n°174 mai 1995 pp.13-14.

38. Barth, Bruno, *Les Dos ronds ou le retour en esclavage*, Gallimard, 1973, 257 p.

39. Un Groupe d'ouvriers, *Le mur du mépris, Le mépris vécu par les ouvriers à l'usine*, Paris, Stock, 1978, 231 p.

factographie (40) de Pierre Hamp (1876-1962) et en cela, il nous semble pleinement appartenir au champ littéraire de la littérature prolétarienne.

Les histoires contées dans *Le Mur du mépris* contiennent des faits bruts, mettent à plat le réel, sans interprétation *a priori*. Elles posent donc l'enjeu de la prise de parole (d'écrit) : « *plus que quiconque, plus que tout autre, le monde ouvrier ne parle qu'entre des silences...* »

La plupart des textes relève de l'enquête autant que du récit, c'est une autre proximité avec la factographie de Pierre Hamp. L'expression est mise à contribution pour un travail de conscience du sein même de la classe. Les protagonistes retrouvent ainsi une démarche qu'appelait de ses vœux Fernand Peloutier au sein des Bourses du travail à la fin du dix-neuvième siècle.

Comme le roman de Barth, le livre s'achève sur la volonté d'un nouveau monde : « *Face à ce mépris, monte alors comme une révolte, la volonté que les choses changent, l'exigence d'un monde autre où l'ouvrier trouve considération vraie* ». Mais contrairement à Bruno Barth dont le roman promeut une émancipation des prolétaires par eux-mêmes, *Le Mur du mépris* ne pose que de manière morcelée les modalités d'organisation collective sur les lieux de travail et en dehors. Il n'interroge qu'assez peu ce qui ferait la teneur d'une critique du syndicalisme, à savoir, d'une part, les conditions de vie permissives à l'égard et de la lutte contre le patronat et, d'autre part, la mise sur pied de modalités de vie collective au niveau d'un quartier, d'un village, d'une commune, bref d'une zone géographique de proximité. L'expérience de la grève dans *Les Dos ronds (...)* laissait ouverte cette voie, pas *Le Mur du mépris* ou que marginalement.

Assez proche du *Mur du mépris* est *C'est possible !* de Monique Piton (41). « *Quand on lutte, on ne fait pas que lever le poing ou tirer des tracts, on a une famille, la vaisselle à laver, on rit, on pleure, on fait l'amour, on est heureux ou angoissé, on vit ! Pour une femme les obstacles sont multiples et subtils, aussi mes copines et moi avons pris conscience qu'il fallait nous battre avec d'autant plus de ténacité (...)* Ce livre est donc le récit de ce que j'ai éprouvé (...) durant cette lutte de Lip que nous avons gagnée ! ».

Le livre est en fait la réédition de la brochure parue en 1975 élaborée par les secrétaires, ouvrières et aussi femmes d'ouvriers de Lip. Elles y mettaient en avant les problèmes qu'elles rencontraient dans les relations de travail, dans la lutte, au sein de la famille. Ce sont des récits de vie, parfois, des témoignages, souvent.

En 1975 Georges Valéro (1957-1990) fait paraître chez Fédérop *Dans Un Bien-être sûr* (42). La composition du livre est intéressante. Il s'agit de journées, dix en tout, prélevées sur différentes années s'étalant du premier janvier 1961 au 8 février 1965. Quatre concernent l'année 1961 avec les échos brûlants de la guerre d'Algérie (en 1957, l'auteur est envoyé en Algérie pour son service militaire), trois concernent l'année 1962 et les années 1963, 1964, 1965 sont évoquées dans une seule journée à chaque fois.

Une vingtaine de pages sont consacrées à chaque journée. L'auteur réussit par cet ingénieux dispositif narratif à réaliser un récit chronologique, fresque micro-historique du centre de tri, et à diversifier les angles d'approche de la mentalité ouvrière, sous les feux de la conscience militante d'une part et de l'idéologie conservatrice d'autre part. L'écriture donne épaisseur et complexité aux personnages saisis dans la vie quotidienne de postiers du centre de tri de Lyon-Gare

L'auteur, embauché en 1956 était à la CGT. On n'est donc pas surpris de voir le combat syndical -au sens d'un combat en faveur de l'émancipation des prolétaires de toutes les tutelles hiérarchiques- innover le roman. L'expérience de l'exploitation, les actions pour y résister, les combats syndicaux et la lutte contre les appareils sont décrits de manière vivante avec la volonté de saisir les nuances des positions des uns et des autres en lien avec les conditions de vie qui suturent le quotidien dans lequel le

40. La factographie ou roman de la production est une conception de l'œuvre littéraire comme écriture factuelle, au sens propre du mot, c'est-à-dire écriture reposant rigoureusement sur des faits.

41. Piton Monique, *C'est possible !* éditions des femmes, 1975, 621 p.

42. Valéro, Georges, *Dans Un Bien-être sûr*, Fédérop, 1975, 170 p. Ce livre était le troisième roman de l'auteur. Le premier *La Méditerranée traversait la France* (1962, Presses universitaires de Grenoble) portait sur la vie des soldats du contingent pendant la guerre d'Algérie. Le second *Vivre, quoi ?* (1970), sauf erreur de notre part, est resté inédit. Il racontait la vie des familles immigrées dans une banlieue ouvrière (information rapportée par la quatrième de couverture de *Dans Un Bien-être sûr*).

travail s'inscrit.

Le récit s'attache ainsi à la relation des subjectivités des exploités et aux liens entretenus avec les luttes de libération de par le monde (Vietnam, Bolivie, Palestine, la lutte anti-apartheid en Afrique du Sud). Le lecteur plonge ainsi dans la mentalité prolétaire autant qu'il suit l'exploration de la vie soumise à l'exploitation et en lutte contre elle.

**L'Établi** (43)(1978) de Robert Linhart fait partie de ces ouvrages que certains refusent d'intégrer à la littérature prolétarienne, sous prétexte que leur auteur n'est pas issu des rangs ouvriers. Robert Linhart a fait partie de ces intellectuels militants qui, à partir de 1967 s'embauchaient –s'établissaient– dans les usines pour y vivre la vie ouvrière et participer à l'organisation politique de la classe. Certes, ils savaient pouvoir sortir de leur condition d'ouvrier, mais, pour autant, de quel droit nier leur expérience et la relation littéraire de cette expérience ? Pour nous, **L'Établi** fait partie à part entière de la littérature prolétarienne. En effet, il est bien un livre écrit depuis la situation de prolétaire dans le processus de production. Exclure ce genre de livre reviendrait à définir par l'idéologie la littérature prolétarienne, ce qui est contraire à la définition que nous en avons donnée.

**L'Établi** est un chef d'œuvre. Une langue précise, une attention aigüe portée aux détails de l'ordre patronal, des portraits saisissants, font toute la valeur de ce récit. La composition (*Le premier jour Mouloud - Les lumières de la grande chaîne - Le comité de base - La grève - L'ordre Citroën - Le sentiment du monde - L'établi*) explicite le genre qui relève de l'enquête, mais une enquête menée du point de vue du prolétariat dans la lutte contre le patronat. Le texte fouille les relations sociales tissées autour des objets qui participent à la fabrication des produits finis et interroge ainsi les rapports de production à hauteur de prolétaire.

Avec **La Scierie** (44), récit prolétarien anonyme, on entre dans une petite entreprise. Le personnage narrateur, François, vient d'échouer au baccalauréat. Issu d'une famille bourgeoise, père ingénieur, il va gagner sa vie avant de partir au service militaire deux ans plus tard. On est dans le Val de Loire, au début des années 1950, le garçon est costaud, il décide de faire un métier loin des bureaux, en relation avec la nature. Il va se faire embaucher dans une scierie : « *c'est tout un monde que j'ignore, j'ai du mal à m'endormir ce soir-là* ». Le départ à l'armée met fin à l'expérience de la scierie. C'est une délivrance et, en même temps, cette période a traduit le passage du héros de l'enfance à l'âge adulte. Il prend un dernier repas avec les « *rudes copains* », regarde, une dernière fois, Garnier « *tituber sous au moins cent kilos de sa-pin* ». C'est fini : « *Il m'en reste un immense respect pour le travailleur, quel qu'il soit et quoi qu'il fasse* ».

Ce récit anonyme est prolétarien par ses thèmes et par ce qui le sous-tend. Nous relèverons deux thèmes majeurs et trois composantes structurelles de la littérature prolétarienne :

-Le thème de l'exploitation est présent de deux façons. Dans la première partie, le nouveau venu apprend à ses dépens qu'il ne faut pas donner naïvement le meilleur de soi-même au boulot, car le patron va en profiter pour élaborer des niveaux de rendement éreintant. Dans la troisième partie, il va se retrouver embringué dans la création d'une scierie, en tant que second du patron, avec un intérêt majeur à la réussite de l'entreprise. L'exploitation se fait alors auto-exploitation, et elle va rejaillir sur son caractère, créant des ombres morales chez le garçon qui ne se reconnaît pas toujours dans ses rapports avec les nouveaux embauchés qu'il pousse au travail. « *Il [Garnier] fait de nous [le héros et le frère de Garnier] des garde-chiourmes* » (p.133).

-Le thème de l'aliénation transparait à travers la problématique du salaire. C'est, toujours, pour augmenter un salaire de misère que l'ouvrier se bat contre la matière, se dresse contre le patron, voire entre dans la concurrence avec les autres travailleurs de l'entreprise. Le salaire est le fil conducteur de ce récit, secondaire peut-on dire, mais présent en permanence dans la préoccupation du narrateur.

Le récit est aussi prolétarien pour d'autres raisons.

Il l'est par sa phrase introductive : « *j'écris parce que je crois que j'ai quelque chose à dire* ». Comme chez tous les écrivains du peuple, c'est le contenu d'une expérience travailleuse ou directement liée au travail, qui donne du sens à une transposition esthétique.

43. Linhart Robert, **L'Établi**, éditions de Minuit, 1978, 181 p.

44. Anonyme, **La Scierie**, présenté par Pierre Gripari, Paris, L'Âge d'homme, 1975, 147 p (réédition en 2013 aux éditions Héros-limite).

Il l'est parce qu'il emprunte la voie traditionnelle du premier écrit autobiographique d'une vie au travail : « *Je suis manœuvre de scierie, attelé soixante heures à un métier de chien* » (p.92). C'est d'ailleurs le travail qui révèle le garçon à lui-même, comme par exemple : « *Je suis d'une dureté qui m'étonne* » (p.62).

Prolétarien, le récit l'est par la minutie mise à décrire les gestes des ouvriers, des griffeurs, des scieurs, des bûcherons, des cloueurs. Et, avec le geste qui donne l'intelligence à l'œuvre, la main qui accommode la matière au corps et à la finalité de l'ouvrage, non sans douleur : « *Mes mains d'étudiant, qui n'ont jamais souffert, vont commencer leur apprentissage* ». Mettre la main aux métiers de la scierie ne va pas aller tout seul, les crevasses, les boursouffures, les coupures, les raideurs qu'accompagnent les courbatures du corps, vont instaurer la loi du métier.

**La Scierie** peut être lu comme le pendant pour la petite entreprise de **L'Usine de la peur** de Daniel Bouvet pour la grosse entreprise. Par ses descriptions de la fatigue au travail, de la difficulté de se lever, le matin, les jambes molles, harassées encore par les gestes de la veille, on pense aussi à « *Chaque sa part* » dans **Le Retour du vivant** de Ceuppens. Par la dureté que le personnage retourne contre lui-même, on pense à **En Gagnant mon pain** de Gorki. L'hymne aux corps travaillés par l'ouvrage du labeur renvoie à de nombreux passages de Jack London. Si nous donnons ces correspondances, c'est juste parce qu'on est surpris de voir un récit de l'expérience se trouver ainsi en écho avec des œuvres diverses de la littérature prolétarienne, ce qui ne manque pas de signifier, pour nous, que celle-ci existe bel et bien dans les tracés de la représentation d'une authenticité du « *quelque chose à dire* ». Il n'y a pas, dans **La Scierie**, de parti pris idéologique, ici, d'un bourgeois voulant aller au peuple. Ce sont les circonstances qui l'y poussent. Il ne nie pas son dégoût de la saleté, de la sueur, sa crainte de la pauvreté ; la première partie conte sa lutte pour se faire accepter comme travailleur par des ouvriers qui le savent issu d'une autre classe et qui voudraient le lui faire payer. Il n'y a pas d'idéalisation du milieu ouvrier, pas plus que de populisme ou de voyeurisme bourgeois. Il y a le récit brut d'une expérience, un récit d'initiation à la vie sans moralisation d'aucune sorte.

Michel Ragon mentionne la parution en 1978 du recueil poétique **La Jeune fille à l'usine** de Nella Nobili (1926-1985) (45). À cette date, Nella Nobili n'est plus prolétaire. En revanche, elle a bien écrit, durant ses années d'exploitée en Italie. Née à Bologne en 1926, Nella Nobili a travaillé comme souffleuse de verre dès l'âge de 14 ans, puis en usine comme manœuvre, et aide-soignante en hôpital durant la guerre. En 1948 paraissent **I quaderni della fabbrica (Les Cahiers de l'usine)**, en 1949 une plaquette **Poesie** (46). On sait, grâce à des chercheurs et chercheuses italiens, qu'il existe des inédits de cette période (réunis sous le titre **Hanna** datant de 1946-1948), tous écrits en italien. Marie Potel (47) écrit : « *Elle a laissé un héritage de poèmes à lire, car ils sont une dénonciation, un phare allumé sur la condition des femmes et des ouvriers dans les années 40, un cri contre la société qui stigmatise, les usines qui sont des prisons et des préjugés sur l'amour* ».

Ensuite, après sa venue à Paris en 1953, elle va changer épisodiquement de milieu, devenir momentanément chef d'entreprise d'une fabrique de boutons de manchette. Elle partage alors sa vie entre la France et l'Italie. Elle continue à écrire sans oublier la misère qu'elle a connue et en s'ancrant dans le rejet qu'elle a éprouvée de tout son être, elle, prolétaire durant toute une partie de sa vie et homosexuelle réprimée dans sa ville de Bologne.

### Écrits du secteur professionnel de la santé

D'autres secteurs professionnels vont chercher à exprimer par la littérature la réalité des vies prolétaires. Dans le secteur de la santé, on a retenu **Moi l'infirmière** de Ségolène Lefébure (48). Présenté comme un témoignage, le livre s'inscrit davantage dans la filiation de la factographie, genre créé par Pierre Hamp. En effet, si Ségolène Lefébure donne à lire le quotidien dans le service de neurochirurgie puis un service de rein artificiel dans un hôpital, l'observation se double d'une narration des faits qui

45. Nobili, Nella, **La Jeune fille à l'usine**, Paris, éditions Caractères, 1978.

46 Certains de ces poèmes sont publiés en traduction dans une anthologie qui couvre toute son œuvre de cette période prolétarienne jusqu'à son suicide en 1985 : Nobili, Nella, **Poèmes**, édition établie par Marie-José Tramuta, Paris, Cahier de l'Hôtel de Gallifet, 232 p.

47. Potel, Marie, « *Nella Nobili, la poétesse retrouvée* » <https://www.dante-alighieri-cph.dk/tag/nella-nobili/>

48. Lefébure Ségolène, **Moi, une infirmière**, Stock, 1972 (?), 119 p.

sont souvent de micro-récits.

Si l'ouvrage évite le décousu, c'est parce que la narratrice tisse ces moments narratifs du fil de réflexions où le professionnel et le personnel, la conscience de travailleuse de la santé et l'affectivité de son être de femme, dialoguent, interfèrent. Vu d'en bas, dans le regard d'une travailleuse de la santé, la vie hospitalière est une histoire de relations, celles internes au service où elle travaille, celles inhérentes au soin c'est-à-dire avec les patients et avec les corps. De plus, alors que « *les hommes d'aujourd'hui* [ce qui était vrai dans les années soixante-dix l'est encore plus aujourd'hui] *ne savent plus voir la mort en face* », relater la vie hospitalière prolétaire force la société à porter un regard sur ce qu'elle tait.

En cela, parfois, comme ici avec cet ouvrage, la littérature prolétarienne passe la société au révélateur. On comprend que cet effet social la fasse condamner par les critiques patentés.

Fort différent est le livre de Victoria Thérèse (1937-) (49) ***Hosto-Blues***. L'écrivaine aux différents métiers, ayant déjà édité des livres, utilise son expérience d'infirmière pour dénoncer le système hospitalier, ses dérives oppressives et carcérales, son non-respect des malades. L'écriture y est écorchée. ***Hosto-Blues*** est un journal, douze heures dans la vie d'une soignante. C'est un ouvrage qui mord et décape les discours convenus. L'autrice use de la répétition : mimétisme des paroles, des gestes, des ordres du service. L'utilisation de la deuxième personne du singulier implique le lecteur, l'immerge dans ce compte-à-rebours des heures de boulot. C'est une écriture de révolte, sans aucun doute, un livre qui tient par son unité de lieu, de temps, de personnages.

Signe que la bourgeoisie ne supporte pas les écritures qui viennent des travailleuses, en 2014, un gros bonnet de la gériatrie de l'hôpital de Pau, président de ceci et chef de cela, Jean de La Fourrière a repris à l'identique le titre du livre de Thérèse... La bourgeoisie aime éviscérer le peuple de ses créations...

Un autre ouvrage issu du secteur de la santé va, lui aussi, servir de révélateur. On est toujours en 1974, André Roumieux (1932-2020), infirmier psychiatrique, publie ***Je Travaille à l'Asile d'Aliénés***. (50) « *Pour la première fois (51), un document ayant pour auteur un infirmier, un homme que ses fonctions conduisent à partager constamment la vie du malade mental, c'est-à-dire à exercer auprès de lui des fonctions thérapeutiques dont les soins proprement dits sont loin de représenter le principal aspect. La maladie mentale, quelles que soient ses causes et sa nature, constitue une altération ou une détérioration de la relation fondamentale de l'individu avec autrui. La restaurer, réinsérer le malade dans un milieu humain, même si ce n'est temporairement que celui de l'asile (pour employer ici l'ancienne terminologie), telle est la tâche de l'infirmier. Il l'accomplit obscurément, jour après jour, dans des hôpitaux où l'indifférence des pouvoirs publics continue de faire régner la promiscuité, l'inconfort, parfois même la malpropreté (52)*».

Comme André Roumieux le dit, plus tard, « *j'avais envie, une formidable envie de parler de mon travail. Je désirais qu'un maximum de gens sachent ce qui se passait derrière les murs de l'hôpital psychiatrique, ce qu'était notre travail, ce que nous éprouvions : ce que nous vivions* » (53) C'est pourquoi son livre donne à l'écriture une fonction de désenfouissement d'un pan entier de la vie collective :

« *Nous sommes donc, nous le personnel infirmier, en plein dans la réalité hospitalière. À cette réalité, quelles que soient nos démangeoisons idéologiques, nous sommes liés. Et notre vision des choses ne dépasse pas cette réalité : révolutionner la psychiatrie pour nous, c'est aborder honnêtement cette réalité, c'est intervenir efficacement dans cette réalité institutionnelle afin qu'elle puisse répondre, sans aucune espèce de contraintes, à un besoin, dans les conditions actuelles de notre société* » (54).

49. Thérèse, ***Hosto-blues***, Paris, éditions des femmes, 1974. Le livre a fait l'objet de nombreuses rééditions en volumes séparés puis en un seul volume aux éditions des femmes.

50. Roumieux, André, ***Je Travaille à l'Asile d'Aliénés***, Paris, éditions Champ libre, 1981, 255 p. (1<sup>ère</sup> édition 1974)

51. Pierre Gascar, l'auteur de cette citation, a tort, ce n'est pas tout à fait la première fois. Roumieux a été précédé par 52. Marius Bonnet, un infirmier de Saint Alban, qui a publié « *Le Témoignage d'un infirmier* », ***Esprit***, décembre 1952, n°7, pp.815-820. André Roumieux avait lu ce texte et en était marqué.

52. Quatrième de couverture de l'ouvrage rédigée par Pierre Gascar.

53. « *Témoignage : André Roumieux* », ***Soins Psychiatrie***, n°140/141 juin-juillet 1992, pp.57-63 – p59.

54. Roumieux, André, ***Je Travaille à l'Asile d'Aliénés***, Paris, éditions Champ libre, 1981, p.254.

## Des travailleuses du sexe écrivent

Cette fonction de désenfouissement, on la trouve pareillement dans la littérature des travailleuses du sexe (55). Deux ouvrages ont particulièrement marqué la décennie : *La Punition* et *F.B. (56)*. Les deux ont été écrits par une Ardéchoise prostituée à Paris. Elle avait 18 ans et les livres racontent six ans de sa vie. Le récit est brutal, mettant immédiatement à distance les romans libertins ou érotiques prisés par l'édition conservatrice et la bien pensance intellectuelle. La transposition littéraire, ou fiction, s'ancre dans la réalité vécue. L'écriture est blanche, chirurgicale et pourtant portée par une subjectivité vive. La « *bestialité tarifée* » (57) de la société machiste patriarcale s'y révèle sans discours, juste du cœur même de la tension de l'écriture.

## Écrits du secteur social

Dans un autre champ professionnel, Fanny Deschamps (58) apporte à la littérature prolétarienne le regard de l'assistante sociale. Fanny Deschamps, journaliste à *France-Soir* et à *Elle*, n'a exercé le métier d'assistante sociale que quelques mois. On est donc dans l'application de la technique de l'immersion dans un milieu pour mieux en rendre compte ; on n'est pas dans la relation authentique (59) d'une expérience et force est de constater l'absence dans ce livre de toute texture émotive que donne l'appartenance à la classe des exploités. Le journal commence le 1<sup>er</sup> janvier 1970 et s'achève le 15 mars 1971.

*Le Journal d'une assistante sociale* ne vibre d'aucune des tonalités des prolétaires mis à la marge par la société capitaliste. *Le Journal...* a le plus grand mal à donner une étoffe à la suite des observations et anecdotes, par ailleurs réelles. Preuve est donnée que l'écriture prolétaire n'a rien de neutre. C'est là un champ de recherche à explorer.

On pourrait rattacher à cette problématique les romans *Galibot parle* et *Le Cœur au ventre* de Thierry Maricourt, dont l'œuvre se rappelle régulièrement d'avoir, en ses débuts, par l'appartenance de classe de l'auteur, emboité le pas du courant prolétarien en littérature (60).

## La vie prolétaire, de son évolution et de ses marges

Des ouvrages difficilement classables socialement, viennent parfois flirter avec la littérature prolétarienne. C'est le cas de cet exigeant récit de Nicolas Siterre, *Un an dans le kaki (61)*. L'ouvrage relate d'abord l'expérience de son service militaire par l'auteur et il interroge les modalités de l'antimilitarisme telles que des groupes révolutionnaires les formulaient durant les années 1970 : l'*objection de conscience*, la contestation interne à l'armée avec la création de *comités de soldats*, de *comités Droits et liberté* au sein de l'institution militaire, les « *campagnes transports* » en lien avec les organisations syndicales, les *rencontres européennes de mouvements de soldats*, le maintien du lien entre les syndicats et les appelés, créer un syndicat au sein de l'armée. À travers son expérience, ce sont tous ces débats que Nicolas Siterre éclaire non pas tant par l'analyse que par la narration. Ces quelques jours de la vie d'un soldat sont ainsi une contribution vivante et pratique à la position des révolutionnaires face à l'armée, mais aussi aux tenants divers en confrontation pour s'opposer au militarisme.

55. Il existe une lignée d'écrivaine prostituée, dont Neel Doff (1858-1942) peut être considérée comme l'initiatrice.

56. Xavière, *F.B.*, Christian Bourgois 10/18, 1978, 172 p. (1<sup>ère</sup> édition 1970 chez Christian Bourgois) ; Xavière, *La Punition*, La table ronde, 1973, 123 p.

57. L'expression est d'André Bercoff dans *L'Express Rhône Alpes* rendant compte de *La Punition* en 1973.

58. Deschamps fanny, *Journal d'une assistante sociale, Les nouveaux misérables*, éditions et publications Premières, 1971, 192 p.

59. Sur l'authenticité, concept essentiel de l'œuvre d'Henry Poulaille, par ailleurs, pilier du courant de la littérature prolétarienne française, voir Geneste Philippe, « *Henry Poulaille et l'authenticité* », dans Not André et Radwan Jérôme (études réunies par), *Autour d'Henry Poulaille et de la littérature prolétarienne*, Publications de l'Université de Provence, 2003, pp.153-168.

60. Maricourt, Thierry, *Galibot parle*, éditions Encrege, 2002, 136 p. On aurait aussi pu citer du même auteur *Le Cœur au ventre*, éditions Agone, 2003, 112 p.

61. Siterre, Nicolas, *Un An dans le kaki*, Paris, La Brèche-Syros, 1980, 144 p.

On est en 1978. Grasset publie un premier roman, *Tristes banlieues* (62). L'auteur Walter Prévost né en 1956 à Montréal, traîne un peu à la Sorbonne, puis gagne sa vie avec des petits boulots, s'enfonçant dans le monde de la banlieue prolétaire et ses marges.

Les héros du roman ont entre 16 et 26 ans. Chômeur, mère célibataire, manutentionnaire, caissière, contrôleur dans un aéroport, junky se croisent, traversent les supermarchés, les cantines, les gares, les postes de police. Leur impératif, le présent. Grâce à un arrière-plan où évoluent des parents qui luttent pour leur emploi avec hargne, écœurement ou désespoir, Walter Prévost nous fait assister à une mutation en cours du monde des exploités.

La brièveté des unités de texte (quatre pages en moyenne) qui composent le récit est l'affirmation ostentatoire d'une rupture avec la composition classique mais aussi permet de présenter des tranches de vie que l'utilisation de la technique du collage vient renforcer. L'écriture dépouillée débarrasse le texte de toute épaisseur psychologique, ce qui coïncide avec la composition qui bride la tentation de livrer des interprétations. Le réel s'expose, d'entre les mots, dans la scansion sèche c'est-à-dire le rythme des phrases. La société s'esquisse au fil des pages par la lecture de ce travail qui vise plus à décloisonner des vies qu'à se faire détailleur des êtres. Le roman, *Tristes banlieues*, est l'ouverture d'une œuvre marquante de la littérature contemporaine autant qu'il annonce les nouvelles voix du prolétariat.

En 1977 paraît un chef d'œuvre, *Une Saison espagnole* de Bernard Blangenois (63). Ce court récit flirte avec le genre du poème en prose. Préfaçant l'ouvrage, Edmond Thomas évoque « *des passages chargés d'émotion comme ils le seraient d'électricité, des cycles qui sans cesse se refont dans les travaux et les jours de cette chronique d'un bonheur inquiet de se sentir provisoire* (64) ». Comme l'écrit E. Thomas, il n'y a pas de personnage central car la nature, les animaux (le troupeau), les situations et les êtres (un couple et un enfant) sont unis dans une relation qui est vie. Blangenois était jardinier lorsque le livre est sorti. Il avait été préalablement dessinateur industriel, et forestier. *Une Saison espagnole*, à l'instar d'ailleurs de toute l'œuvre de Blangenois, que nous recroiserons durant notre parcours chronologique, révèle une écriture poétique, retenue, elliptique souvent. Il y monte un rythme et de délicates annotations venues du fond de l'expérience de la vie.

*A suivre...*

\* Six sources nous ont servi en permanence : Michel Ragon, *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française. Littérature ouvrière, littérature paysanne, littérature d'expression populaire*, nouvelle édition revue, complétée, mise à jour, Paris, 1986, 331 p. ; Thierry Maricourt, *Dictionnaire des auteurs prolétariens de langue française, de la révolution à nos jours*, Amiens, Encrage, 1994, 253 p. ; la collection complète de la revue *Plein Chant* dirigée par Edmond Thomas (revue toujours en cours) ; les six numéros de la revue *Marginales, propos périphériques, littérature et critique*, revue animée par Hélène et Samuel Autexier, six numéros parus dont un double (2002-2007) ; Les *Cahiers Henry Poulaille* publiés par l'Association Henry Poulaille et les éditions Plein Chant, dix numéros parus dont un double (1989-2007) ; la rubrique « littérature prolétarienne » de la revue *Petit Rouge du Périgord* ; la revue *Gazogène* ; la rubrique « littérature prolétarienne » de la revue en cours *le chiendent, revue syndicale de réflexion et d'action vers un syndicalisme d'autonomie prolétarienne pour l'émancipation*.

62. Prévost, Walter, *Tristes banlieues*, Grasset, 1978, 206 p.

63. Blangenois, Bernard, *Une Saison espagnole*, Limonaire, 1977, 69 p.

64. *Une Saison espagnole* inaugurerait une collection, « *Plein chant* » présentée en préface (pp.7-12) par Edmond Thomas, cité ici p.11.

## POESIES de Laurent Jeulin.

### Autobiographie.

Facteur depuis 1994, aujourd'hui en fonction dans le Loir-et-Cher, j'ai découvert le syndicalisme autogestionnaire, la CNT en l'occurrence, quelques mois après mes débuts de postier par l'intermédiaire d'un ami puis, écrit quelques articles pour les différents supports syndicaux : Le combat syndicaliste, la Bafouille rebelle, le Braséro. Je suis un grand lecteur et la revue que vous tenez dans vos mains me permet de franchir le pas qui mène de la lecture à l'écriture. Mais, je ne suis ni auteur, ni poète, plutôt un « essayeur d'écritures ».

Les textes publiés ici ont été écrits il y a une dizaine d'années, Laurent puise son inspiration dans le quotidien du travail où s'expriment les préjugés, où le discours officiel fabrique des moutons de Panurge. L'écriture demeure pour lui un plaisir et la création de la revue est une source de motivation, l'écriture est faite pour le partage, l'échange.

### Loin, déjà, sont les lueurs de l'aube.

Au crépuscule obscur  
S'estompent les dernières douleurs  
Loin, déjà, sont les lueurs de l'aube  
Loin, déjà, sont les lueurs de l'aube.  
Défilé ininterrompu d'images  
Dans mon cerveau malade  
Que la vie dans sa dernière estocade,  
Adresse comme un ultime hommage.  
Le travail de mémoire  
Efface les peines et les pleurs  
Pour mes dernières heures  
Demeurent les joies et les sourires.  
Au crépuscule obscur  
S'estompent les dernières douleurs  
Loin, déjà, sont les lueurs de l'aube  
Loin, déjà, sont les lueurs de l'aube.  
Lente agonie  
Avant le trépas  
Triste ironie de la vie  
Lorsque la mort entrouvre ses bras.  
Dernières souffrances  
Dans ce long couloir  
De plus en plus obscur  
Que la mort m'emporte comme une délivrance.

### Rouge sang.

Trainées rouges, blanches, bleues, dans un ciel sombre,  
Bouquet multicolore d'un feu d'artifice éclairant la pénombre,  
Cela pourrait être l'hommage à une bourgeoise révolution,  
Ce n'est que le spectacle d'une guerre martelé par la télévision.  
Le bien-fondé d'une guerre vendue aux esprits faibles,

Par des sondages donnant raison à l'action des biens pensants  
Qui, à leur tour, cautionnent leur « guerre juste » envers la plèbe,  
En abreuvant la populace d'un show télévisé fascinant.

Fascinant ou fascisant ?  
Qu'en est-il des douleurs, des souffrances, des pleurs,  
Des corps déchiquetés, de l'odeur du sang,  
Des hurlements d'enfants appelant leur mère  
Sur des décombres noircis et brûlants ?

Fascinant ou fascisant ?  
Qui sont ces donneurs d'ordre loin des combats,  
Mais expliquant devant de serviles baveux  
Que leur action est nécessaire à la démocratie ?  
Ce sont des gens de bien qui combattent l'hérésie,  
Qui pensent pour nous, qui ne sommes que des gueux,  
Sachant mettre à profit leur stupide et écervelé électorat.  
Fascinant ou fascisant ?  
Fascisant.

### Combien de temps.

Le réveil hurle  
Je me lève  
Monde absurde  
Sans rêves  
Combien de temps encore  
Feraï-je le mort ?  
Combien de temps encore  
Resterai-je le serf de ces pandores ?  
Travail à la chaîne  
Absurdité du quotidien  
Accumulation des peines  
Je suis moins qu'un chien  
Combien de temps encore  
Feraï-je le mort ?  
Combien de temps encore  
Resterai-je le serf de ces pandores ?  
A moi la misère / A eux la richesse  
A moi la souffrance / A eux le bonheur  
A moi l'indifférence / A eux la reconnaissance  
A moi le mépris / A eux la gloire  
A moi la survie / A eux le pouvoir  
Mais eux sans moi / Sans toi et .....toi  
Et toi toi toi toi / Sans nous oui, sans nous  
Qui sont-ILS ?  
Combien de temps encore / Férons-NOUS les morts ?  
Combien de temps encore / Resterons-NOUS les serfs de ces pandores ?  
Oui combien de temps encore / Combien de temps... / Combien de temps...

## Entretien avec Edmond Thomas, Éditeur-Imprimeur des Éditions Plein Chant.

Depuis 1970 il existe un imprimeur-éditeur qui a jeté l'encre en Charente où il s'affaire en marge, au large des us et coutumes en vigueur dans les avenues mercantiles des grandes cités. Cet homme préside aux destinées des Éditions Plein Chant, c'est Edmond Thomas. Je n'ai jamais rencontré cet artisan du livre même si depuis longtemps j'ai patiemment diffusé certains des ouvrages sortis de ses presses, particulièrement dans le domaine de la littérature prolétarienne. Dans cette première livraison de *Fragments* une évocation des Éditions Plein Chant s'imposait comme une évidence. Il y a des traits d'union entre générations, tels des petits cailloux disséminés ici et là, invisibles au profane, maillons indissociables d'une grande chaîne, et Plein Chant constitue une passerelle, reliant des pans d'une écriture buissonnière et souvent ignorée, avec le présent. Nous pensons que cet entretien avec Edmond Thomas permettra à nos lecteurs d'appréhender un itinéraire singulier tout en étant pluriel, authentique comme un livre de Marius Noguès, de découvrir une maison d'éditions au service du livre conçu comme un bel ouvrage, fruit de l'amour du texte et de l'objet imprimé.

Raphaël Romnée : L'histoire des Éditions Plein Chant commence au début des années 1970. Comment ce projet voit-il le jour et pourquoi les rives charentaises? Un parfum d'écologie avant l'heure ou les effluves de mai 68?

Edmond Thomas : Ni l'un ni l'autre. Avant 68 j'ai été salarié durant dix ans, d'abord dans une grande imprimerie où j'ai été manoeuvre à la reliure industrielle, ensuite dans la brochure, puis employé dans l'édition, enfin dans une librairie de livres anciens. Tout cela m'avait initié au monde du papier et du livre et j'avais commencé vers 1960 ou 61, avec les copains du quartier, une publication confidentielle, *Zymase*, accompagnée de plaquettes poétiques, tirée d'abord sur une machine à écrire (avec carbones !), puis sur un duplicateur à encre. C'est la préhistoire de Plein Chant qui reprendra dans la continuité ce procédé d'impression rudimentaire jusqu'en 1978. Écolos, nous l'étions déjà avec les mêmes copains, nous inquiétant dans nos réunions de bistrots de l'épuisement futur des richesses naturelles et nous mêlant aux manifs de mai 68, collectant pour ma part tracts et affiches. Quant aux rives de Charente, elles ne m'ont pas attiré, en 1972, pour un retour à la terre, de mode à cette époque, mais par des rencontres amicales, singulièrement liées aux « congrès » de la vivante revue poétique de Jarnac, *la Tour de feu*, fondée par Pierre Boujut qui l'anima durant cinquante ans avec une belle équipe de poètes insoucieux de notoriété.

RR : Éditer et imprimer. Quelles conceptions à la base de ce choix? Des livres mais également une attention particulière pour les illustrations, les gravures?

ET : J'ai très tôt été gagné par la « publiote », vers 15 ou 16 ans. Mes métiers successifs, des rencontres heureuses de « gens du livre » et la découverte, en autodidacte, de la littérature et particulièrement de la littérature ouvrière à travers le *Nouvel âge littéraire* (1930) d'Henry Poulaille, déniché dans les boîtes d'un bouquiniste à quelques pas de chez moi, m'ont aidé à formuler précisément mon désir d'éditer. Vers 1960, attiré alors par le monde culturel dans son ensemble, par la peinture, l'architecture, la littérature, je rêvais d'ouvrir une galerie de peinture dans la rue où j'habitais ! Évidemment je n'avais pas le premier sou pour cela, ni d'ailleurs pour autre chose, et mes bricolages de dactylographe ne concrétisaient que maladroitement les désirs de typographie qui commençaient à occuper mes projets d'adolescent. Le peu d'argent « de poche » dont je disposais me permettait de chiner chez les bouquinistes et sur les marchés aux puces quantité de bouquins de toute sorte qui m'ont permis d'étudier à la fois contenant et contenu. Plus tard, quand j'ai travaillé au mi-

lieu de livres anciens, j'ai pu comprendre l'histoire de leur architecture et j'ai acquis cette conviction qui m'a ensuite guidé que, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, les imprimeurs et les typographes avaient établi les règles de base de la mise en page des textes et des illustrations, règles adaptables de multiples façons, et qui permettaient de faire à l'infini de beaux livres. Et j'ai été fasciné très tôt par l'art de la gravure. C'est un art qui par sa multiplicité permettait de posséder des œuvres abordables et d'accéder ainsi à la beauté des choses. Je suis particulièrement sensible à la gravure sur bois ou sur lino, plus rustique mais souvent plus expressive que la gravure sur métaux. Mais j'ai une passion particulière pour la gravure à l'eau-forte dont l'encrage produit une impression diffuse de relief qui rend la matière plus chaude et plus vive. Mais l'eau-forte est une technique difficile à reproduire en imprimerie, et plutôt que de trahir les originaux, j'ai préféré privilégier dans mes livres les bois gravés et les linogravures dont les contrastes par nature extrêmes permettent un clichage aisé.



Imprimerie Plein Chant. Bassac. 2010 Crédit Photo ET.

RR : Le catalogue des Éditions Plein Chant se décline en plusieurs compartiments, un peu à l'image des cassetins d'imprimerie qui abritent les caractères, comment les différentes collections ont-elles vu le jour? Des choix personnels, des rencontres?

ET : Des choix personnels : J'ai découvert la littérature par les *Paroles* de Prévert. Auparavant, je lisais des polars et de la science-fiction. La découverte de la poésie m'a entraîné d'abord dans le désir de publier des poètes. Puis la découverte du *Nouvel âge littéraire*, celui de publier des ouvriers, des paysans, alors que j'étais moi-même ouvrier. Enfin, au fil de mes trouvailles, je devais découvrir nombre de petits éditeurs qui m'ont souvent parus plus intéressants que les grands. Je me suis ainsi senti plus proche des laissés-pour-compte et de ceux qui les avaient défendus par le passé. D'où les collections de textes facétieux ou érotiques qui montrent que la contestation et la lutte contre la censure ne datent pas d'aujourd'hui. Il y a là pour moi des ancêtres des écrivains ouvrier vus eux aussi comme des oubliés de l'histoire littéraire.

Des rencontres : bien sûr, je dois beaucoup à des aînés, ainsi Fernand Tourret, érudit, féru d'histoire et d'anecdotes, l'un des meilleurs poète de *la Tour de Feu* ; Yves Lévy, autre érudit de haut-vol, libraire avec qui j'ai travaillé durant quatre ans ; François Maspero qui m'encouragea à rassembler les ouvriers et artisans poètes des *Voix d'en bas* et qui publia ce livre en

1979 ; Henry Poulaille que je n'ai fréquenté que sur le tard, n'osant pas aller à sa rencontre par timidité et qui avait alors déjà beaucoup compté pour moi ; Jean Prugnot, l'un des plus fidèles amis de Poulaille, d'une exceptionnelle qualité humaine ; d'autres rencontres — de libraires d'ancien, d'artistes, d'écrivains, d'éditeurs —, à la fois plus rares et trop nombreuses pour être évoquées ici mais qui toutes apportèrent une pierre à l'édifice, moi y ajoutant simplement le liant pour qu'il tienne un peu debout ! Je n'oublie pas les collaborateurs de la revue *Plein Chant* et ceux de l'imprimerie, je devrais dire celles car je n'ai eu que des collaboratrices. Aujourd'hui je travaille quasiment seul, depuis la saisie des manuscrits jusqu'à la confection des paquets — quand il y a des ventes !

RR : La publication obstinée, patiente, de livres consacrés à la littérature prolétarienne, entendue dans l'acception de Poulaille, ne s'est jamais démentie. Pourtant, et j'en connais quelque chose, la diffusion de ces écrits est un labeur qui s'inscrit dans la durée, tant est grande l'indifférence, y compris dans des milieux engagés, pour ces tranches de vie venues d'en bas. Pourquoi ce bel entêtement ?

ET : Il y a sans doute une forme d'addiction ! Mais les livres que j'ai édités dans ce domaine sont ceux que j'avais le plus aimés lors de leur première lecture. J'avoue qu'il ne me reste pas une liste d'attente importante. Comme dans tous les autres domaines littéraires, il y a de grands livres, quelques chefs-d'œuvre, et puis une masse de livres liés à un temps, une mode, un événement, qui ont vieilli et ne pourraient guère intéresser de nouveaux lecteurs. J'évoque ici les rééditions mais j'ai publié aussi des œuvres nouvelles d'ouvriers et j'avoue avoir refusé des manuscrits auxquels je n'accrochais pas. Il m'a toujours semblé que devait s'imposer une parfaite adéquation entre le contenu de la rédaction et la qualité de l'écriture. Cela ne signifie pas qu'un ouvrier doive écrire selon des critères académiques, les défauts sont parfois plus parlants que le respect des règles, et la liberté d'expression sous-entend l'inventivité, la sortie des sentiers battus, mais le texte, la pensée, doivent être servis sans décalage par la forme, l'ensemble doit faire bloc en quelque sorte. Parmi les meilleurs écrivains français quelques-uns, comme Giono ou Guilloux, ont connu des débuts « prolétariens » ; le succès ne les a pas engagés par la suite à se réclamer de Poulaille ou de son groupe. Istrati ou Guéhenno ont connu les gros tirages et leur œuvre perdue dans les collections de poche. Aucun n'a renié ses origines et celles-ci ont souvent été à la source de leur inspiration. Les choses ne sont donc pas si simples et il faut savoir faire la part de chacun. J'ai évidemment un faible pour ceux qui ont pratiqué le refus de parvenir et ce sont vers ceux-là que se sont orientés mes choix.

RR : L'évolution, ou l'involution numérique a percuté de plein fouet le secteur de l'imprimerie. Quels impacts pour votre activité et quelles réflexions pour l'artisan du bel ouvrage imprimé que vous êtes ?

ET : Je n'ai jamais été typo. J'ai travaillé uniquement en offset, procédé auquel on accole aujourd'hui le terme « traditionnel », c'est-à-dire vieux et dépassé, ayant été balayé par le tout numérique qui finira bien par nous balayer nous-mêmes. Il n'en reste pas moins que la technologie de l'offset aura duré cinquante ans après cinq siècles de typographie et qu'elle aura disparu au moment où elle avait atteint un maximum de souplesse et de qualité de reproduction. Un autre aspect, financier, était son accès rendu presque facile par un important marché d'occasion, ce qui n'existe pas avec les nouvelles technologies, inabordables, qui ont provoqué la disparition de 80% des imprimeries, notamment des plus petites, artisanales et familiales. En d'autres termes, *Plein Chant* ne pourrait pas recommencer aujourd'hui son aventure avec les mêmes soucis d'indépendance et de qualité. Ne resterait que le choix industriel — ce qui serait l'exact contraire d'un choix, à l'image du monde conçu pour nous tous azimuts par le capital.

RR : L'alternative au monde façonné par les élites de la Silicon Valley ne passe-t-elle pas, pour le livre et sa diffusion, par le défrichage de chemins de traverses, à l'instar du colportage des origines?

ET : Vous posez les bonnes questions et celle-ci est primordiale, mais c'est la seule à laquelle je n'ai jamais trouvé de réponse. Comment faire ? Comment publier à prix abordables, à petit nombre (de 200 à 500 exemplaires) des livres cousus, avec des couvertures à rabats, sur des beaux papiers quand les diffuseurs demandent 65 % de remise ? Quand les libraires ne veulent plus avoir à gérer de petits comptes et ne veulent uniquement s'adresser qu'à des regroupements d'éditeurs pour la distribution. Je n'ai de réponse à cette question que par d'autres questions ! Les libraires m'ont progressivement abandonné, il n'y aura bientôt que le bouche à oreille pour la survie des petites structures ! Toutes les tentatives de diffusion parallèles et perpendiculaires que j'ai connues, pratiquées ou subies se sont révélées éphémères, même lorsqu'elles s'étaient montrées efficaces... Les gens de ma génération se rappelleront de Distique, ce n'est là qu'un exemple.

RR : Vous avez en 2019 adopté des statuts associatifs, « Les Amis de Plein Chant », pouvez-vous nous indiquer la signification de ce cours nouveau? S'agit-il d'une structure ouverte permettant à ceux et celles qui désirent « lire vrai » de la soutenir, de pouvoir vous accompagner?

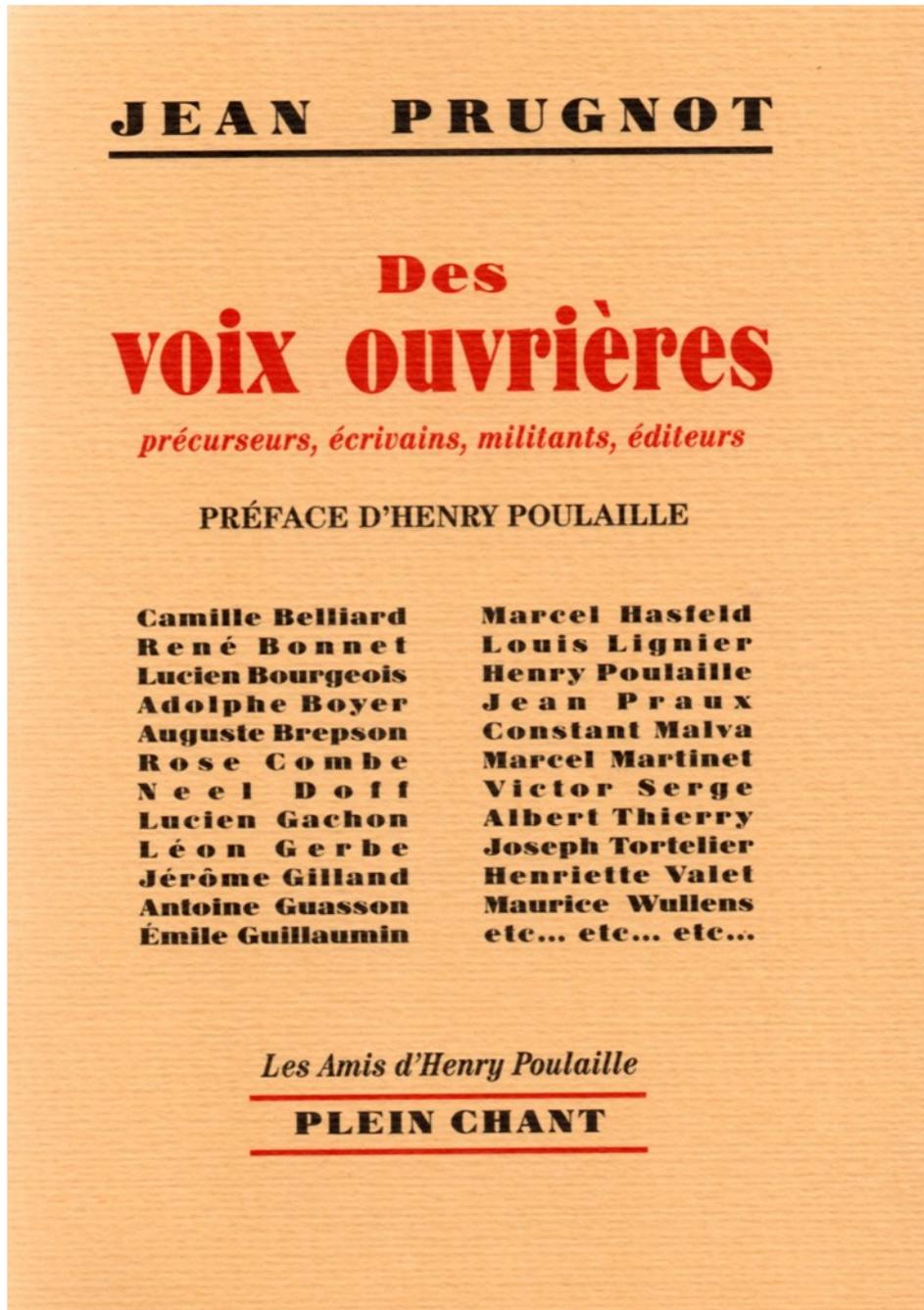
ET : La signification est très simple : fin des impôts sur l'entreprise, des charges sociales, de la paperasse. Après avoir cessé en 2012 mes activités d'imprimerie de « labeur » et conservé seulement l'édition, j'avais annuellement un déficit de 5.000 euros, correspondant quasiment à ces charges administratives, que je devais combler sur ma retraite. Bien sûr, cela ne change rien au fonctionnement quotidien de Plein Chant. On devient adhérent (libre) de l'association par l'acquisition d'un ou plusieurs ouvrages qu'elle publie, tout simplement. Mes éditions n'ont jamais eu la vocation d'être rentables, leur nouveau statut d'activité non lucrative correspond parfaitement à ma philosophie minimaliste ! Les heures de travail que je remplis sont mieux payées par la satisfaction de créer que par l'argent qu'elles pourraient rapporter. J'ai dit travailler seul, ce n'est pas tout à fait juste. En fait, l'association a été créée par deux fondateurs : Daniel Roy et moi. Daniel Roy est l'un des plus anciens compagnons de route de Plein Chant. Bénévole en toute occasion il a participé autrefois activement au façonnage manuel des livres, assuré ensuite le transport des rames imprimées vers les façonniers et c'est un grand relecteur d'épreuves. La liste des services qu'il a rendus et rend encore fidèlement aux éditions et à moi-même le met au premier rang des mainteneurs de Plein Chant.

RR : Sur le plan éditorial quels sont les derniers ouvrages publiés par vos soins, et quels projets sommeillent dans l'atelier?

ET : Derniers ouvrages publiés, sur un an : D'abord, les trois premiers titres de la collection « Précurseurs et Militants » : *L'Union ouvrière*, utopie sociale pas si utopique que ça, de Flora Tristan (1803-1844) ; *Les Métiers qui tuent*, une série d'enquêtes sociales percutantes des frères Léon et Maurice Bonneff, tués tous les deux au début de la guerre de 1914, ayant juste passé la trentaine ; *Capi, insoumis*, l'itinéraire d'un militant anarchiste, qui refusa de partir en 1914, par Gérard Monédiaire. Ensuite les *Premiers travaux* du remarquable linographe antifasciste allemand Clément Moreau (1903-1988) ; les poèmes complets et magnifiques du typographe-éditeur de *l'Arbre*, Jean le Mauve (1939-2001), *Terre, terre, comme il fait bon s'étendre à travers toi !* et enfin un recueil de notices sur des « petits romantiques » par Fernand Chaffiol-Debillemont (1881-1971), intitulé *Petite suite excentrique*. Ces trois dernières publications reflètent mieux l'éclectisme de Plein Chant, tourné d'une façon plus générale vers les œuvres méconnues d'un passé beaucoup plus large que celui des écrivains prolétariens – qui occupent quand même la plus belle part du catalogue. Pour ce qui est des projets, rien de précis

pour l'heure. La période estivale devrait permettre de mettre trois livres au point pour l'automne, aucun choix n'est arrêté. On peut s'inscrire pour recevoir le bulletin d'information *Livraisons* qui paraîtra alors avec l'annonce des nouveaux livres (Les Amis de Plein Chant, 35 route de Condé, 16120 Bassac, ou [pleinchant@wanadoo.fr](mailto:pleinchant@wanadoo.fr)).

J'espère avoir répondu de manière satisfaisante à vos bonnes questions et je vous remercie de m'avoir accueilli à l'orée de votre courageuse aventure en faveur de l'expression ouvrière et paysanne.



## Notes de Lecture.

Cette rubrique est proposée ici par des membres de notre Cercle Culturel de Littérature Ouvrière. Naturellement ces colonnes sont ouvertes à toute proposition qui entre dans le cadre de notre démarche. Les textes de ce numéro 1 ont été rédigés par Laurent Jeulin et Vincent Picart.

### LE DYNAMITEUR aux éditions du Seuil.

Henning Mankell est connu pour sa série policière Wallander. *Le dynamiteur* est son premier roman, publié en Suède en 1973 mais seulement en 2018 en France 45 ans après sa première parution et son décès survenu en 2015. La littérature prolétarienne n'intéresse les éditeurs qu'à la condition que l'auteur soit connu et- donc- « vendeur ».

Oskar Johansson est dynamiteur, son travail consiste à percer, à exploser des rochers pour la construction d'une ligne ferroviaire ou d'une route. Mais en ce jour de juin 1911 « Oskar Johansson perdit tous ses cheveux blonds. Son œil gauche fut arraché de son orbite par le souffle de la dynamite. Sa main droite fut sectionnée au poignet par un éclat de roche, avec une précision presque chirurgicale. Un autre éclat traversa comme une flèche brûlante son bas-ventre, lui coupant au passage la moitié du pénis avant de ressortir par l'aîne, via le rein et la vessie. Mais Oskar Johansson survécut, continua son métier de dynamiteur jusqu'à sa retraite, et ne mourut que le 9 avril 1969 ».

Le travail tue et, mutile encore plus. Oskar reprendra donc le travail et ses blessures auront naturellement des conséquences sur sa vie. Après son accident sa compagne du moment le quitte mais il aura trois enfants avec sa nouvelle compagne; les douleurs permanentes, le regard des autres feront partie de son quotidien. Il est regrettable que Mankell ne parle pas des nouvelles conditions de travail d'Oskar, du regard des collègues face à son handicap, se limitant au fait que Norström, son chef, ne lui aboie plus dessus et l'exhibe comme un trophée, LE dynamiteur qui a survécu à une explosion que l'on montre aux copains.

Oskar, outre une vie de famille discrète, milite d'abord au parti socialiste puis comme rien ne change adhère au parti communiste. Un militantisme fait de manifestations mais, somme toute, là aussi, une vie discrète. Car Oskar est peu bavard voire taciturne : « Le silence est un endroit spacieux et accueillant où il peut penser, rêver et évoquer des images de la nature. Il s'organise une routine simple et efficace, et s'y plaît. » Des traits de caractères que Mankell donnera à son héros récurrent, Kurt Wallander.

A la lecture de ce roman je suis resté sur ma fin, les relations familiales d'Oskar se limitent à sa femme, un peu à son fils et pas du tout à ses deux filles. Il aurait été intéressant d'écrire sur le regard des enfants face à un corps mutilé, d'en expliquer les raisons. De même, comme je l'ai écrit ci-dessus, l'absence du quotidien au travail. Mais, il ne faut pas oublier que si ce roman fait partie des dernières publications de l'auteur, il demeure son premier roman donc avec des défauts souvent inhérents aux travaux de jeunesse.

### MATTHEW NEILL NULL

Lorsqu'on évoque la littérature prolétarienne américaine, spontanément, on pense à l'œuvre de Jack London, *Les raisins de la colère* de John Steinbeck - rien de bien récent. L'éclosion d'un auteur américain contemporain constitue à la fois une agréable découverte et un plaisir pour le lecteur.

Null est né en 1984 en Virginie-Occidentale, état de l'est états-unien. Evoqué le lieu de naissance de l'auteur est important puisque la Virginie-Occidentale est le « personnage » central de son œuvre. Etat rural, montagnoux, de nombreux lacs et forêts, un passé minier et de déforestation importante, l'interaction faune-flore-homme y est prépondérante.

#### Le creative writing.

Matthew Neill Null étudie le « creative writing(1) » à l'université de l'Iowa, le Iowa Writer's Workshop (l'atelier des écrivains de l'Iowa), puis à l'université de Princetown (Massachussets). Ces

cours sont très répandus aux Etats-Unis, en effet, en 2014 on dénombre 1269 programmes universitaires de creative writing. L'origine de ces ateliers date de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, le but était alors d'intégrer les enfants issus de l'immigration en les faisant écrire à partir de leurs expériences familiale et sociale. Puis, en 1936, est créé le premier Master of Fine Arts (MFA) à l'université de l'Iowa. Se posent alors deux questions : pourquoi et comment apprendre « l'écriture créative » ?

Pour le pourquoi, plusieurs buts apparaissent, le premier étant de professionnaliser les écrivains. En effet, l'apprentissage du creative writing permet aux étudiants de développer leurs capacités professionnelles, notamment dans les métiers du journalisme, dans la rédaction scientifique mais, aussi pour devenir correcteur, éditeur, écrivain public... On constate que cette professionnalisation ne conduit pas seulement au professorat. Les cours permettent aussi de développer la culture littéraire des étudiants dont ceux issus des classes moyennes car, au début du 20<sup>ème</sup> siècle la capitale littéraire mondiale était Paris, la culture américaine -dont les écrivains- était considérée avec condescendance. Pour l'anecdote la CIA a soutenu, marginalement, les programmes internationaux de creative writing pour promouvoir l'américan way of life pendant la guerre froide en opposition à l'URSS qui investissait aussi le champ culturel.

Le comment est plus difficile à définir car certains pensent que le talent ne s'enseigne pas. Cependant, apprendre les techniques du creative writing permet d'améliorer son style d'écriture, structurer une œuvre, voire à dépasser l'angoisse de la page blanche. Avant d'entrer en MFA, les étudiants possèdent déjà de solides bases : les principes de la narration sont enseignés dès le collège et le lycée par l'étude narrative des classiques et des exercices d'écriture utilisant les outils de la narration littéraire. En commençant leur cursus universitaire, les étudiants savent déjà raconter et écrire des histoires, ils ont donc peu de cours et peuvent ainsi travailler leur projet littéraire. Par petits groupes, le projet est soumis aux autres étudiants, les critiques permettant de corriger et de développer la thématique soumise. Les enseignants-souvent des auteurs-jouent le rôle de tuteur, aident l'étudiant à affiner ses spécificités. Philip Roth, Flannery O'Connor, Peter Farelly et bien d'autres auteurs et scénaristes sont passés par des ateliers de creative writing. Aujourd'hui, les universités américaines sont très chères, donc sélectives, les Masters de creative writing n'échappent pas à cette règle qui élimine de fait de nombreux étudiants des classes populaires et moyennes et, pour d'autres, les endettent à vie. Matthew Neill Null enseigne le creative writing à la Bryant University (université privée) dans l'Etat du Rhode Island.

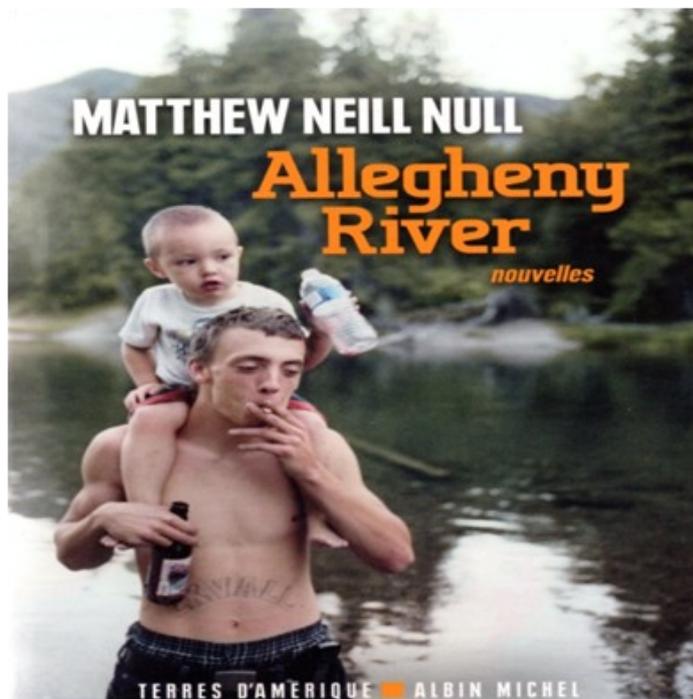
## **L'écriture créative.**

L'écriture créative(1) est apparue plus tardivement en France, seulement vers la fin des années 70. Elle s'inspire de la pédagogie Freinet, ou des techniques Freinet comme la définissait lui-même Célestin Freinet, puisqu'il s'agit d'un rapport moins autoritaire à la connaissance et, les techniques sont basées sur l'expression libre. L'apprentissage de l'écriture créative se fait au sein d'un collectif, l'individu se sent moins jugé, moins discriminé, donc plus valorisé. Le contraire d'un apprentissage scolaire standardisé. Mais, les ateliers d'écriture créative « à la française » resteront marginaux jusqu'au début des années 2010. Après trois décennies d'expériences sous forme d'ateliers optionnels, des masters sont proposés par quelques universités : Toulouse II-Le Mirail, Le Havre, Cergy-Pontoise, Aix-Marseille, l'Ecole Nationale Supérieure d'Arts de Paris Cergy depuis les années 2012-2013. Des auteurs comme François Bon, Wajdi Mouawad, Patrick Raynal enseignent l'écriture créative, par exemple Raynal l'enseigne de 2010 à 2014 à l'institut des sciences politiques et donne actuellement régulièrement des cours à l'Atelier d'écriture Les Mots. Espérons que l'écriture créative connaîtra un réel développement dans l'avenir.

## **Allegheny River.**

Matthew Neill Null publie un recueil de nouvelles paru en France sous le titre *Allegheny River* (2), auparavant chaque nouvelle a été publiée dans différents magazines américains, l'une d'entre elles sur un site internet, sur une période allant de 2010 à 2014.

Le dénominateur commun de ces nouvelles est la violence, qu'elle soit entre humains, entre l'Homme et la Nature ou l'Homme et l'Animal. Le prédateur est l'homme, il chasse (ou braconne) pour son plaisir, l'animal tue pour se nourrir. Dans la nouvelle « ressources naturelles », les autorités donnent l'autorisation de chasser l'ours pour en limiter la propagation et, finalement, cette limitation autorisée devient extermination de l'espèce. S'il n'y a plus d'ours à tuer, il faut trouver un nouveau gibier et, comme Null ne manque pas d'humour noir, « Les compagnies d'assurance affirment que l'augmentation de la population de cervidés entraîne celle du nombre d'accidents. Les algorithmes plaident en leur faveur. Il faut tuer davantage de cervidés. Il faut laisser vivre tous les prédateurs ».



La chasse est pour l'homme un signe de virilité, une fierté de défier les autorités en tuant des espèces protégées, comme un pygargue à tête blanche, défier un ours en face à face (mais avec une arme à la main), nous sommes aux Etats-Unis où les armes sont indissociables de la vie quotidienne, surtout dans un état rural comme la Virginie Occidentale. Etat où l'animal, comme l'homme, constitue un prédateur pour l'homme (c'est la vision du chasseur). En effet, le meurtre est présent soit pour éliminer un colporteur pour lui récupérer « une charrue miraculeuse » soit simuler un accident de rafting pour tuer un père à la demande de sa fille mais, l'accident tourne mal, le père et sa fille se noient tous les deux. Même dans la nouvelle « L'île au milieu de la grande rivière », un enfant-John Drew-« neuf ou dix ans », est à l'origine de la mort de son frère et de sa sœur, mais cela le laisse indifférent et il préfère la fuite. Le mal est présent en l'homme, mais l'enfant n'est-il pas le fils (ou la fille) de l'homme ?

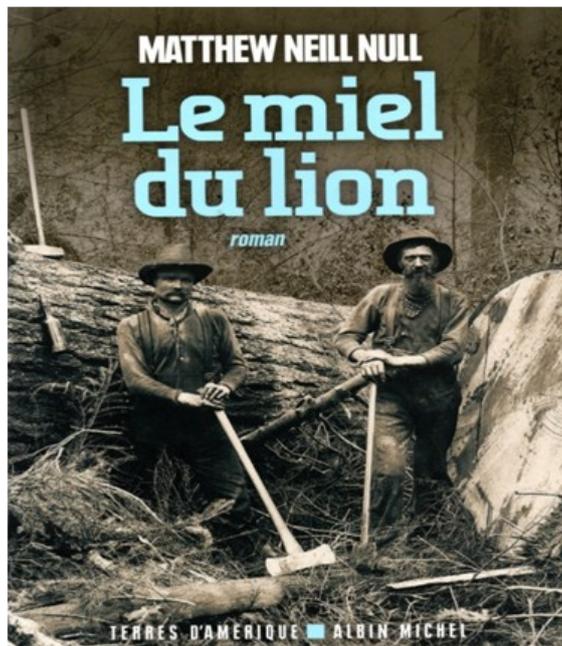
Il ne faut pas s'y tromper : *Allegheny River* est un hommage à la nature ou l'homme ne cherche qu'à la dompter, la dominer et, s'il le faut, pour ses intérêts, la détruire. Et, pour la préserver, le combat sera long et violent.

### **Le miel du lion.**

Les éditions Albin Michel n'ont pas respecté la chronologie d'écriture de Null en publiant son premier roman *Le miel du lion*(2) avant ses nouvelles.

La nature, comme dans ses écrits précédents, est très présente. Elle sert les intérêts de trois capitalistes, appelés les Absentéistes car loin des lieux de travail mais, qui s'enrichissent de l'exploitation et, de la forêt et, des bûcherons. Au début du 20<sup>ème</sup> siècle, toujours en Virginie Occidentale, les montagnes sont couvertes d'immenses forêts. Une multitude de bûcherons -les Loups de la forêt- transfor-

me en bois d'œuvre des milliers d'hectares de bois. Les conditions de travail y sont difficiles, par tous les temps et, pour des salaires de misère. Le personnage principal, Cur Greathouse, fuit la ferme familiale après avoir couché avec sa belle mère (peu d'écart d'âge et le fait qu'ils se soient fait prendre par le père et mari), fait équipe avec un bûcheron d'expérience Neversummer. Leur tâche consiste à « tronçonner » à la scie (dite godendart avec une lame de deux mètres) des épicéas, des pruches, des merisiers, dont deux hommes bras tendus ne font pas toujours le tour du tronc !!



Se côtoient de nombreux personnages aux multiples facettes ; les dissensions entre les différents corps de métier (ébrancheurs, débusqueurs, débardeurs, conducteurs d'attelage,...), le racisme entre les différentes communautés, un pasteur désabusé, un colporteur syrien érudit font de ce roman un tourbillon de relations basées sur la violence. Nous sommes en présence de travailleurs pauvres aux conditions de travail extrêmement difficiles, germe alors l'idée de créer, clandestinement, un syndicat avec l'aide de deux syndicalistes, un père et son fils du nom de Church. Mais la Compagnie a envisagé une telle éventualité : elle emploie des miliciens (dont un vrai policier, l'agent Green) qui font étrangement penser à des membres de l'agence Pinkerton (le nom n'est pas prononcé dans le roman), elle s'appuie aussi sur des « infiltrés », des bûcherons italiens-menés par Caspani- à qui on promet une aide pour le retour au pays, prêts pour cela à dénoncer leurs collègues. Tout est mis en œuvre par les Absentéistes pour garder leurs privilèges aux dépens de la classe laborieuse, c'est bien une définition contemporaine de la lutte des classes.

Comme dans *Allegheny River*, les relations entre hommes (les femmes sont peu présentes) sont basées sur la virilité et la domination, la violence et la trahison. Sans dévoiler la fin du roman, là où passe la main de l'homme la nature trépasse et cela pour des profits substantiels seulement pour quelques individus.

Matthew Neill Null, avec un seul roman et des nouvelles à son actif, démontre un véritable talent de conteur, une prose puissante et rageuse. Tout à la fois rendre hommage à la nature et dévoiler la cruauté de l'Homme. Il possède le talent nécessaire pour devenir un géant de la littérature en tout cas, il en prend le chemin. Un auteur à suivre et à lire.

#### Notes :

1 Je me suis appuyé sur différents sites pour argumenter l'article. Les principaux sont : les artisans de la fiction, étonnants voyageurs, wikipédia.

2 *Allegheny River*, 2020 et *Le miel du lion*, 2018, tous deux parus chez Albin Michel et traduit de l'américain par Bruno Boudard.

## VIVE LA COMMUNE !!

A quelques mois du 150<sup>ème</sup> anniversaire de la Commune de Paris ce panorama littéraire est de circonstances.

### Les damnés de la Commune. Raphaël Meyssan. Editions Delcourt (1).

« Versailles, c'est là où la République s'était retranchée quand elle était menacée » (T.3 p.132). Cette phrase a été prononcée par le président de la République en exercice Emmanuel Macron (2). Vision révélatrice de l'Histoire et de la République.

Cette déclaration figure dans le roman graphique *Les damnés de la Commune* de Raphaël Meyssan. L'auteur, graphiste de métier, a numérisé plus de 15000 documents (archives + gravures) soit plus de six années de recherche. L'histoire débute comme une enquête policière, l'auteur demeure au 6 rue Lesage- quartier de Belleville- adresse où un certain Lavalette membre du comité central de la Commune a résidé. A partir de là, défile l'Histoire de la Commune avec des personnages connus et anonymes notamment Victorine, le second personnage principal du roman, dont Meyssan a utilisé les mémoires : *Souvenirs d'une morte vivante* (3), rare témoignage autobiographique d'une femme du peuple.

Les communards refusent la capitulation face à la Prusse, guerre qu'ils n'ont pas voulue mais dans laquelle les élites bourgeoise et politique les y ont entraînés. Voulant prendre leurs vies en mains les communards posent les bases d'une démocratie plus directe et d'une république sociale. L'auteur fait un parallèle entre les propos d'alors et nos dirigeants actuels : effarant (T.2 p.26) !! Le mépris des dirigeants d'aujourd'hui envers les classes laborieuses n'a rien à envier à celui d'hier !! Zola hurlera avec les loups, ces articles concernant la Commune, parus dans le journal parisien la Cloche (de février 1871 à mai 1872), seront réunis dans un livre intitulé *La République en marche* (4), à l'exception de ceux concernant la Semaine Sanglante (T.3 p.136). Les propos du président Macron ne sont donc ni un accident ni un hasard, un héritage de classe en quelque sorte.

### Communardes ! Bande dessinée scénarisée par Wilfrid Lupano.

Une bande dessinée plus conventionnelle et scénarisée par Wilfrid Lupano (*Les vieux fourneaux*) intitulée *Communardes !* fait la part belle aux femmes durant la Commune, qu'elles soient anonymes ou connues (Elisabeth Dmitrieff dans le T.2). Elles prirent une part active à la Commune, posèrent les bases du féminisme qu'une répression féroce stoppa pour des décennies : « Nous ne dirons rien de leurs femelles par respect pour les femmes à qui elles ressemblent quand elles sont mortes », propos tenus par Alexandre Dumas fils, journaliste au Figaro, en parlant des Communardes (T.3). Un -petit-reproche cependant, dommage que Lupano n'ait pas sollicité uniquement des dessinatrices pour donner vie à ses scénarios et être en phase avec le propos de la bande dessinée.

Enfin, et, pour le plaisir, Raphaël Meyssan invite à la lecture (ou relecture) des 4 tomes du livre *Le Cri du Peuple* de Tardi et Vautrin d'après le roman de ce dernier (6). Comme en conclusion de cette tétralogie : Ni Dieu ! Ni Maître !

#### Notes :

Parution en 3 tomes : T.1 : A la recherche de Lavalette, 11/2017 ; T.2 : Ceux qui n'étaient rien, 03/2019 ; T.3 : Les orphelins de l'histoire, novembre 2019. 23,95 euros le tome.

Macron président, la fin de l'innocence, un film de Bertrand Delais diffusé sur France 3 le lundi 7 mai 2018 à 20.55.

Souvenirs d'une morte vivante, une femme dans la Commune de 1871 de Victorine Brocher chez Libertalia, mai 2017, 10 euros.

La république en marche, paru en 2 volumes chez Fasquelle (Grasset), épuisé.

Série en cours, 3 tomes parus ; scénario de Lupano T.1 : Les éléphants rouges, 09/2015 dessin de Mazel ; T.2 : L'aristocrate fantôme, 09/2015 dessin de Jean ; T.3 : Nous ne dirons rien de leurs femelles, 02/2016 dessin de Fourquemin chez Glénat/Vents d'Ouest, 14,50 euros le tome.

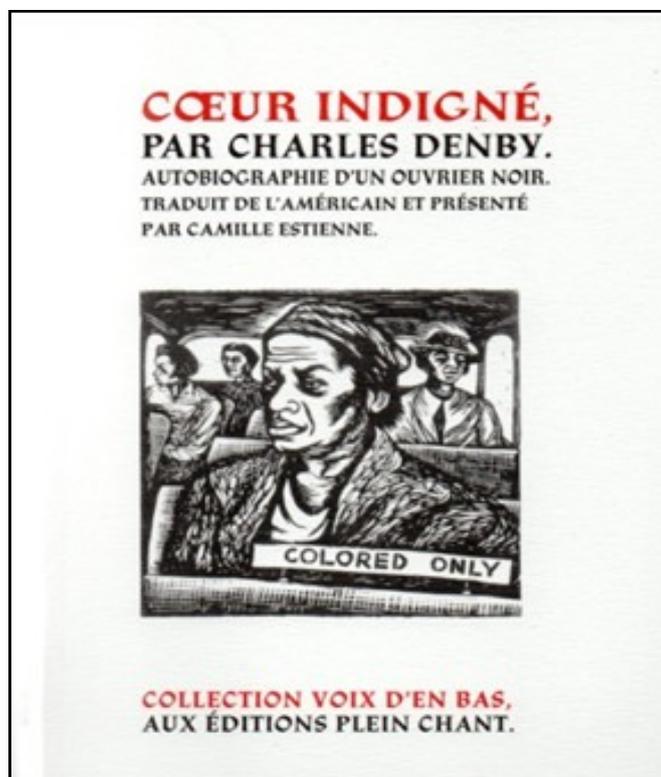
Paru en 4 volumes chez Casterman de 10/2001 à 09/2004 et adapté du roman éponyme de Jean Vautrin paru chez Grasset&Fasquelle en 1999.

Laurent Jeulin.

**Vincent Picart** est ouvrier à l'usine Renault de Flins depuis septembre 2000 en qualité d'intérimaire, à compter de janvier 2001 embauché comme ouvrier de production montage puis ouvrier de production emboutissage. Il nous recommande ici deux ouvrages parus aux éditions Plein Chant.

### « **Cœur indigné** » de Charles Denby, Editions Plein Chant.

Cet ouvrage relate le témoignage d'un ouvrier noir du sud des Etats-Unis, né petit-fils d'esclaves et initialement publié sous le pseudonyme de Matthew Ward en 1952, à une époque où comme le souligne l'auteur « ... *il fallait protéger les individus de la chasse aux sorcières menée par le sénateur Mc Carthy qui persécuta tant de personnes...* », ceci au nom de la lutte anticommuniste. C'est en 1978 que le livre est réédité sous le pseudonyme cette fois de Charles Denby, et cette version est enrichie d'une seconde partie qui intègre de nouvelles tranches de vie de l'auteur dont l'identité officielle est Simon. P. Owens. Il est né en 1907 dans le Comté de Lowndes en Alabama, a passé son enfance dans une plantation de coton dans laquelle son père est ouvrier métayer et, au quotidien, sa grand-mère lui raconte sa vie d'esclave. **Cœur Indigné** décrit les dures conditions de travail des prolétaires noirs qui subissent, outre l'exploitation dans l'entreprise, les préjugés racistes, les discriminations et la violence, celle du système où de bandes paramilitaires. Le regard de l'auteur, qui entre 1943 et 1973, date de sa retraite, travaillera dans la métallurgie puis dans le secteur automobile, capte la réalité de l'oppression mais également la résistance de la population noire dans le Sud ainsi que l'émergence du mouvement pour les droits civiques.



Ouvrier dans le secteur de l'automobile à Détroit il organise, en pleine seconde guerre mondiale, une grève sauvage dans son atelier, en solidarité avec des ouvrières noires qui travaillent dans un atelier soumis aux vapeurs toxiques et auxquelles la direction refuse un transfert dans le secteur « couture », où les conditions de travail sont moins pénibles mais dont l'accès est réservé aux femmes blanches. C'est à la suite de ce combat que Charles Denby deviendra actif dans le mouvement syndical mais également dans le mouvement trotskyste. En 1948 il intègre la tendance Johnsson-Forest de ce courant qui considère l'URSS et le bloc de l'Est comme étant des régimes représentant un capitalisme d'Etat, et impérialiste sur le plan international, positionnement qui signifie une rupture avec le trotskysme. Ainsi en 1955 il devient rédacteur en chef du journal ouvrier **News and Letters** qui développe des thèses favorables à l'autonomie ouvrière et à l'auto-organisation des luttes. Il est à noter que cette publication émane des « News and Letters Committee », organisation qu'il a fondée avec Rae Spiegel (1). Denby aura un point de vue critique sur la stratégie politique jugée trop militariste du Black Panther Party et il dénoncera l'hypocrisie d'intellectuels de gauche comme Angela Davis, proche du Parti Communiste, qui luttent pour la libération des prisonniers politiques aux USA mais s'abstiennent de toute action en faveur des prisonniers politiques réprimés en URSS. Son combat le conduira à une dénonciation des bureaucraties syndicales dévouées à la cause patronale.

En 1960 Charles Denby publie une brochure, « **Les travailleurs contre l'automatisation** » dans laquelle il dénonce la soumission des ouvriers à la machine, nouvelle forme d'asservissement de la classe ouvrière. Il meurt en 1983. **Cœur Indigné** c'est un pan de l'histoire ouvrière en Amérique du Nord.

#### Note :

1. Rae Spiegel (Raya Dunayevskaya). 1910-1987. Née en Russie le 1er mai 1910, morte à Chicago le 9 juin 1987. Exilée aux Etats-Unis en 1922 elle rejoint tôt l'Opposition de Gauche. Elle sera un an aux côtés de Léon Trotsky à Coyoacan au Mexique en qualité de secrétaire de 1937 à 1938. Elle définissait « News and Letters Committee » comme une organisation marxiste-humaniste. Elle a notamment écrit « Women's Liberation and Marxist philosophy of Révolution ». (Source Cahiers Léon Trotsky numéro 31, septembre 1987, pages 125-126.).

### « **L'usine nuit et jour, journal d'un intérimaire** » de Patrice Thibaudeau, Editions Plein Chant.

« **L'usine nuit et jour** » est le témoignage d'un ouvrier intérimaire affecté dans une usine de galvanoplastie dont l'objet est le traitement industriel de surface de métaux afin de les rendre inoxydable. A l'origine ce texte a été publié par le réseau « Echange et Mouvement » (1) sous forme de brochure ayant comme titre « **Nuits d'usine, carnets d'un intérimaire** ». La nouvelle édition comporte en outre des textes inédits parus dans la revue « Echange », des écrits plus anciens, l'ensemble est accompagné d'une préface d'Henri Simon, animateur de la revue « Echange et Mouvement ».



L'auteur, « prolo et fils de prolos », comme il se désigne, relate ici sa vie d'ouvrier au sein d'une usine située dans la zone industrielle d'une ville de province qu'il nomme « Saint Broc ». Présenté sous forme de journal Patrice Thibaudeau fournit une description de la classe ouvrière écrasée par l'exploitation dans une usine du XXIème siècle. Une narration des dures conditions de travail, d'un métier dangereux où il est nécessaire de manipuler des matériaux lourds. Un regard lucide est ici porté sur les collègues, embauchés en fixe ou intérimaires, tous n'ayant pas nécessairement un état d'esprit empreint de valeurs de solidarité et d'entraide, l'individualisme est prégnant. Marquées par des conditions de vie précaires, des itinéraires personnels compliqués, les victimes de l'alcoolisme sont ici présentes, le racisme contribue également à la division des exploités. Au-delà de cette réalité l'auteur nous fait partager des moments où une réelle camaraderie est affirmée, des instants de rigolade comme expression d'une réelle convivialité. La résistance aux cadences imposées est une valeur partagée par tous, « ...un accord tacite existe parmi les ouvriers, même ceux avec qui on ne s'entend pas, lorsque les chefs arrivent on accélère la cadence ; dès que ces idiots ont le dos tourné, tout le monde ralentit et essaie de moins en faire, chose très normale, car que tu te donnes à fond ou pas, tu es payé pareil, pas mieux considéré ; çà tous les ouvriers l'ont bien compris, alors pourquoi se tuer la santé pour ces fumiers ? ... » (2).

Entre deux périodes d'usine Patrice Thibaudeau travaille comme vacataire dans un collège comme professeur d'histoire et géographie, ayant obtenu une licence en candidat libre. Pour conclure nous sommes en présence d'un récit fort, sans concession sur la classe ouvrière et contenant des illustrations de l'auteur ainsi qu'un lexique explicitant les termes techniques utilisés.

#### Notes :

« **Echange et Mouvement** » est un réseau constitué en 1975, se réclamant du communisme des Conseils, éditant la revue « **Echange** » et le bulletin « **Dans le monde une classe en lutte** ». Pages 206 et 207.

Ces deux ouvrages sont proposés par le service-librairie du CCLOPS.

Vincent Picart.



L'éditeur (gravure de Gavarni)

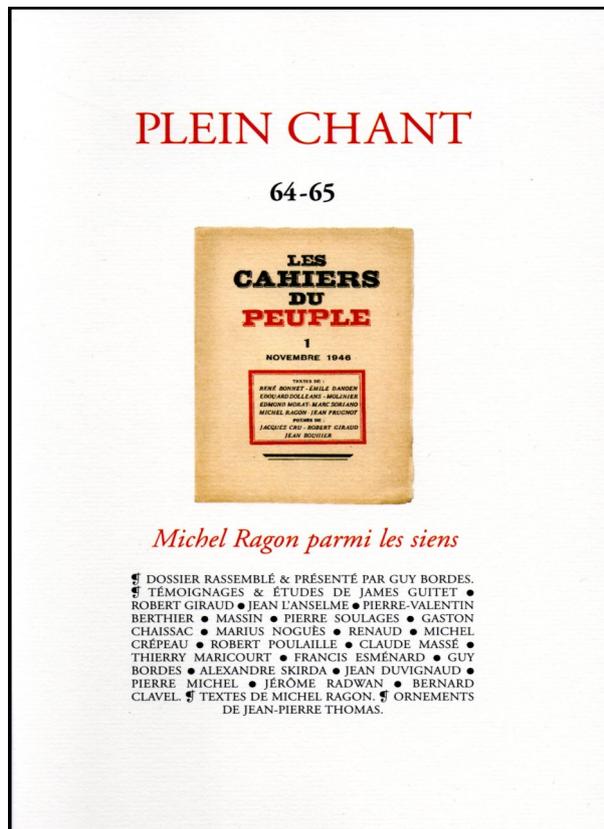


## SERVICE-LIBRAIRIE

CERCLE CULTUREL DE  
LITTÉRATURE OUVRIÈRE,  
PAYSANNE et SOCIALE.

**C.C.L.O.P.S.**

79 rue du docteur Roux  
95130 Franconville-la Garenne.



Commander ces livres auprès du CCLOPS est un moyen de soutenir notre démarche et nos activités en faveur de la littérature prolétarienne. Port gratuit.

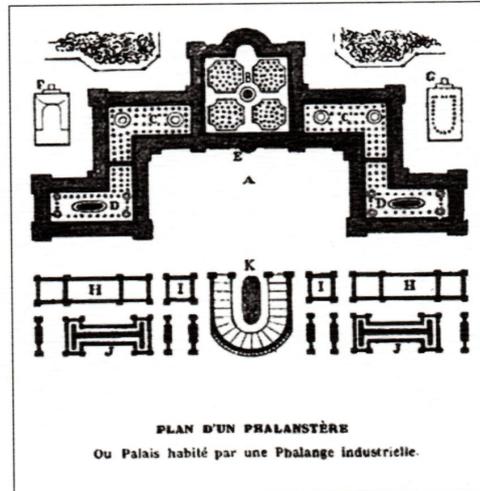
*Michel Ragon parmi les siens*, numéro qui a été publié en 1998 et qui lui est consacré en totalité. Dossier rassemblé & présenté par Guy Bordes. Des contributions multiples confèrent à cet ouvrage un caractère exceptionnel, intégrant des témoignages, analyses de James Guitet, Jean l'Anselme, Jérôme Radwan, Marius Nogués, Thierry Maricourt, Robert Giraud, Alexandre Skirda, Gaston Chaissac, Pierre-Valentin Berthier, Pierre Soulages, Renaud, Michel Crépeau, Robert Poulaille, Claude Massé, Massin, Francis Esménard, Alexandre Skirda, Jean Duvignaud, Pierre Michel, Bernard Clavel, Guy Bordes. Des textes de Michel Ragon. Ornaments de Jean-Pierre Thomas.

**Plein Chant. Hiver 1997-Printemps 1998.**  
152 pages. 14,00 euros.

*L' Union Ouvrière* de Flora Tristan est un texte majeur d'une militante révolutionnaire, féministe, prenant de nombreuses positions qui sont réellement avant-gardistes pour son époque : sur la peine de mort, le divorce. Lors de sa courte vie (1803-1844) consacrée à la cause ouvrière elle n'aura de cesse d'enquêter sur la réalité sociale en Angleterre comme en France, de se confronter aux thèses socialistes. *L' Union Ouvrière* synthétise cette démarche. Elle anticipe, avant le Manifeste de Marx, ce que doit être l'organisation ouvrière « .... *Union des travailleurs sans distinction de métiers sur le plan national, sans distinction de patrie sur le plan universel dans le but de conquérir sur les autres classes sociales le droit à la vie...* ». Socialiste, féministe, internationaliste.

Editions Plein Chant. 2019. 270 pages. Avec une postface très riche d'Edmond Thomas sur l'itinéraire éditorial de ce livre et un index commenté et illustré. 18,00 euros.

## UNION OUVRIÈRE, PAR FLORA TRISTAN.



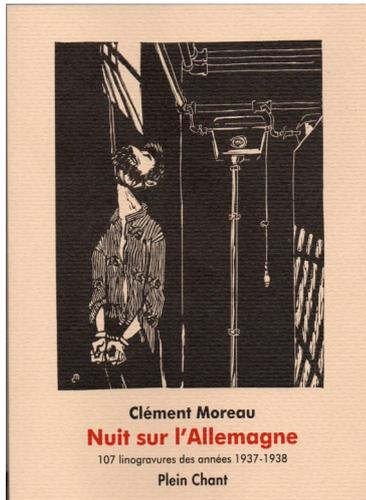
**PRÉCURSEURS ET MILITANTS,  
AUX ÉDITIONS PLEIN CHANT.**



Dans ce roman, Thierry Maricourt nous livre, à travers les mémoires de ce nouveau-né au Q.I. exceptionnel, un réquisitoire poétique et philosophique contre notre société.

Editions Chant d'Orties

Prix CCLOPS : 8,00 euros.



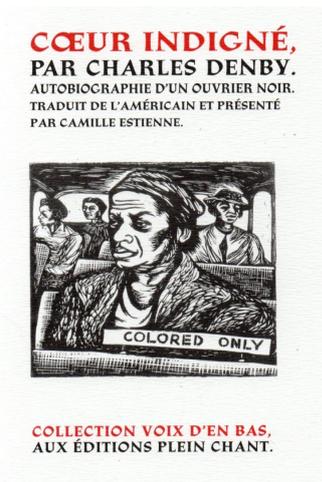
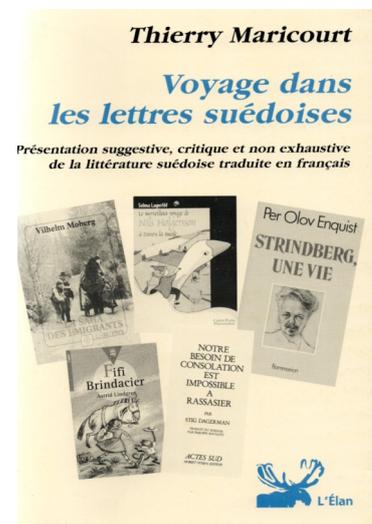
## Clément Moreau « Nuit sur l'Allemagne ».

Clément Moreau est le pseudonyme utilisé par Carl Meffert né à Coblenz en mars 1903 et mort en Suisse en décembre 1988.

**Clément Moreau. Nuit sur l'Allemagne, 107 linogravures des années 1937-1938. Editions Plein Chant. 2018. 15,00 € port compris.**

Superbe travail de l'imprimeur, un des 500 exemplaires sur Olin Rough crème des papeteries Antalis. 144 pages.

Thierry Maricourt. « Voyage dans les lettres suédoises ». Editions L'Élan. 2007. 10,00 euros, port gratuit.



Cœur Indigné, de Charles Denby, Collection Voix d'en bas, Editions Plein Chant. 21, 00 euros , port gratuit.

La guerre c'est ça ! ... Par Louis Hobey.  
Editions Plein Chant, Collection Voix d'en bas.  
2015. 348 pages. 20,00 euros. Un témoignage sur

la Grande boucherie. L'auteur est instituteur, par ailleurs syndicaliste, pacifiste et antifasciste.

L'Homme des bois par Elisée et Elie Reclus. Enquête sur les populations indiennes d'Amérique du Nord. Editions Héros-Limite. 2012. 218 pages. 10,00 euros.

**Commande, mode d'emploi : Pour les ouvrages proposés par le CCLOPS, le port est gratuit. Il suffit de nous adresser un chèque à l'ordre de CCLOPS, à envoyer à CCLOPS, 79 rue du Docteur Roux 95130 Franconville. Un catalogue des livres proposés sera bientôt disponible, le demander par courrier postal ou courriel.**

## Rubrique : Nous ne sommes pas seuls...

### Pataclops : Une association locale en Indre-et-Loire.

Dans le sillage de la création de notre association une initiative locale a vu le jour dans un village d'Indre-et-Loire, nous publions ici les informations fournies par ces cousins germains.

# PATA.C.L.O.P.S.

(Association à but non lucratif régie par la Loi de 1901)

9 rue des Rosiers, 37150 ÉPEIGNÉ LES BOIS, e-mail : [sergemor@wanadoo.fr](mailto:sergemor@wanadoo.fr)

**PATAClops, PATAClops**, voilà bien le claquement de nos gros sabots comme ceux d'un vieux cheval de retour, telle Rossinante qui aurait investi l'espace de notre petite commune et son tissu associatif. Nous devons beaucoup à CLOPS, innovant dans ce type d'initiative. Donc, PATA pour pataphysique une nécessaire référence à ces questionnements, ces remises en cause et ses possibilités de solutions improbables et modestement, on y verra aussi de notre part une sorte de filiation à tout ce qui touche au surréalisme, au dadaïsme, voire au situationnisme. C'est aussi une nouvelle déclaration de guerre avec Cervantes contre les moulins à vent et même contre ceux d'après.

Laissons les "ismes" et envisageons surtout que **PATAClops** est une association qui a pour but "d'oeuvrer à la valorisation de la littérature ouvrière, paysanne et sociale par tous les moyens dont elle se dotera... : Bibliothèque, Edition de brochures, livres, DVD et tout support considéré comme utile, rencontres et échanges culturels, soirées débats à thèmes, publication d'une revue, réalisation d'un blog...".

L'intégralité de nos statuts est disponible sur simple demande à **PATAClops**, 9 rue des rosiers, 37150, Epeigné les Bois, e-mail : [sergemor@wanadoo.fr](mailto:sergemor@wanadoo.fr). L'adhésion est de 5 euros par an, chèque à l'ordre de PATACLOPS.

**Comme illustration** : l'évocation de notre première initiative publique : une expo débat sur les gens du voyage (50 personnes au débat, 250 visiteurs à l'expo) dans une commune de 440 habitants.



## LE CHIENDENT

une revue syndicale qui cause aussi de littérature prolétarienne.

Nous procédons depuis la création du CCLOPS à des échanges réguliers avec la revue **Le Chien-dent** à laquelle participe l'un de nos adhérents Philippe Geneste. Ce qui motive notre intérêt c'est l'orientation de ce bulletin, revue syndicale, indépendante de toute structure syndicale, de réflexion et d'action qui milite en faveur d'un syndicalisme d'autonomie prolétarienne pour l'émancipation. Ce souci d'autonomie renvoie à nos préoccupations en matière de création littéraire. Et, fait suffisamment rare sur le plan syndical pour le mentionner, des articles traitent de la littérature prolétarienne, ainsi est abordé dans le numéro 15 de septembre 2020 comme dans celui de mai l'œuvre de **Takiji Kobayashi** issu du courant de la littérature prolétarienne japonaise. La chronique **Vent du Nord** est tenue par Thierry Maricourt.

Pour toute information : **Le Chiendent** c/o Philippe Geneste 5 impasse Louis David 33740 Ares.

**60 FRAGMENTS**

# COLPORTAGE.

L'Association CLOPS entend contribuer à la connaissance, voire à la reconnaissance de cette littérature ancienne, et toujours en renouvellement, mais qui demeure fréquemment à la marge, au large, comme frappée d'ostracisme, confinée depuis des lustres, connue d'un lectorat confidentiel. Cette activité nous la menons à travers la réalisation de la revue, « *Fragments, revue de littérature prolétarienne* ». Nous diffusons également des ouvrages qui témoignent de cette réalité, car, de même que des gens d'en bas ont pris en main une écriture confisquée, nous sommes aussi partisans d'une diffusion autogérée, de la main à la main, d'une diffusion faisant halte sur des chemins de traverse, trouvant asile dans une librairie où le livre ne se réduit pas à l'état de marchandise, dans un local hospitalier aménagé hors des autoroutes du circuit balisé, dans un café où les caractères imprimés croisent une parole partagée. Cette démarche nous la souhaitons également pour les ouvrages qui nous seront en capacité d'éditer ultérieurement. Cette voie nous la suivrons en complément du recours à un diffuseur.

## *Vous avez bien dit colportage ?*

Gravure signée « Pruche », publiée en 1840. Clément Pruche (1811-1840), artiste peintre, dessinateur, lithographe, caricaturiste français.



Au XIX<sup>ème</sup> siècle les colporteurs sont des marchands ambulants qui arpentent les routes, portant sur le dos une forte caisse fixée à leurs corps par des sangles de cuir. Si certains proposent des produits hétéroclites la plupart sont spécialisés, ainsi les marchands de bois de l'Ain, les Drapiers des Alpes ou des Pyrénées ou encore les colporteurs de librairie de Moselle, de Lorraine, ou les « *canardiens* » qui vendent des complaintes. Les bouleversements économiques avec l'apparition des grands magasins, la vente par correspondance, l'arrivée de nouveaux moyens de communication tel le chemin de fer, auront raison de cette corporation. En outre les colporteurs-libraires seront confrontés à la censure du pouvoir, les ouvrages diffusés ne devant pas heurter la morale ou propager des thèses hérétiques.

En ce premier quart du XXI<sup>ème</sup> siècle la communication relève désormais de la vaste toile numérique qui traque chaque personne dans la rue, dans les transports, à domicile, par l'entremise des réseaux sociaux et du net, de jour comme de nuit. Le livre n'échappe pas à cette frénésie, à ce conditionnement de masse, et cette communication verticale, à caractère totalitaire, liquide au passage les librairies

de proximité, les artisans-imprimeurs, les espaces collectifs d'échanges entre des auteurs.es et leur lectorat potentiel, même s'ils subsistent ici et là, des foyers de résistance. S'opposer à cette emprise mortifère implique d'assumer *une diffusion autogérée*, à contre-courant, sans nier les obstacles mais en étant déterminé quant au but. Aussi nous entendons agir pour construire des réseaux de contacts, refusant de succomber au mythe du tout-internet, afin de privilégier les liaisons directes moins dangereuses que les autoroutes parsemées de miradors. Chaque personne qui partage nos objectifs se doit d'être un acteur de ce combat et devenir, à la mesure de ses possibilités, un passeur, un colporteur. Faire connaître la revue certes, mais aussi nous faire découvrir des hommes et des femmes qui, ici et là, écrivent, consignent des ressentis, mettent sur le papier des mots, des silences, des soupirs, des joies, des douleurs, des espérances, des écrits venus d'en bas.

### *Rejoignez la chaîne du Colportage.*

*Aussi pour devenir colporteur, colportrice de Fragments écrivez-nous à l'adresse de l'association.*

*Vous pouvez aussi nous adresser par courrier postal ou par courriel les adresses postales de personnes susceptibles d'être intéressées auxquelles nous enverrons nos communiqués.*



*Colporteur de journaux. Eau-Forte allemande, 1588.  
Bibliothèque nationale.*



**S'ABONNER A FRAGMENTS**

**ADHERER AU CCLOPS**

Je souhaite **M'ABONNER** à la revue Fragments :

Abonnement normal : 30 euros pour 5 numéros.

Abonnement de soutien : 40, 50, ...euros pour 5 numéros.

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Profession :

Adresse courrielle :

Je souhaite **ADHERER** au Cercle Culturel de Littérature  
Ouvrière, Paysanne et Sociale (CCLOPS).

Le montant de la cotisation annuelle est de **30,00 euros**, à l'ordre de **CCLOPS**. Les statuts de l'Association vous seront adressés avec le reçu de paiement.

Je souhaite devenir **COLPORTEUR** et contribuer à la diffusion de Fragments.

Je souhaite **PARTICIPER** à la vie de la revue Fragments.

Vous vous reconnaissez dans notre démarche et souhaitez nous proposer des **textes, articles, écrits divers**. Contacter le **Comité de rédaction** à l'adresse de la revue.

J'ai compris que Fragments était une aventure téméraire et je fais un **DON** pour soutenir une littérature de contrebande venue d'en bas.

**Chèques à l'ordre de CCLOPS, à envoyer à CCLOPS 79 rue du docteur Roux 95130 Franconville la Garenne.**

**Liste des « Possibles »** : Dans votre entourage vous connaissez des personnes susceptibles d'être intéressées, motivées, par notre initiative, envoyez-nous leurs coordonnées postales, nous leur enverrons un courrier de présentation.



Colleur d'affiches.

*Colporteur itinérant annonçant sur les murs des villes et des villages la naissance de FRAGMENTS, Revue de Littérature Prolétarienne.*

## Et pourtant elle existe cette littérature...

**Une association, le Cercle Culturel de Littérature Ouvrière, Paysanne et Sociale (CCLOPS)** qui se constitue en 2020 et entend se consacrer à la promotion, à la diffusion et à l'édition d'une littérature souvent marginalisée, parfois, aujourd'hui comme hier, niée, semble relever de la gageure. Certes soufflent des vents mauvais. Pourtant, malgré les hauts et les bas de l'itinéraire collectif, ce courant littéraire n'a jamais cessé d'exister, résistant aux anathèmes, aux replis comme aux silences coupables.

L'appropriation de la parole écrite par des ouvriers, des paysans, des employés est un fait présent, vivant et ne se réduit nullement à être une relique évocatrice du temps jadis. Cette actualité ne signifie pas l'absence d'une histoire, autonome, ayant une origine ancienne, enracinée dans la vie du peuple. Témoignages directs, produits sans aucune médiation de classe, livrés sans filtre, l'authenticité est ce qui caractérise la littérature prolétarienne, transmission d'un vécu ordinaire et immédiat ou fidélité mémorielle à un passé jamais renié.

Tel est l'objet du **CCLOPS**, lieu fédérateur d'énergies mobilisées pour contribuer à la reconnaissance d'une littérature de contrebande.

**Fragments, revue de littérature prolétarienne** est un outil, parmi d'autres, de notre démarche collective. Un outil conçu non comme un lieu clos, réservé à quelques initiés cultivant un entre-soi confortable et rassurant, mais comme un espace ouvert à ceux et celles qui considèrent « avoir quelque chose à dire », comme le formulait **Régis Phily**.

Nous sommes lucides, notre initiative connaîtra moult obstacles, se heurtera à des stéréotypes ayant la vie dure, nous n'oublions pas la formule du réactionnaire Julien Benda « une main calleuse ne pourra jamais écrire ». Nous demeurons cependant convaincus qu'il est possible de développer un réseau actif susceptible de faire remonter à la surface des écrits venus d'en bas.

**Aussi le CCLOPS et Fragments, revue de littérature prolétarienne**, sont une invitation à l'action collective. **Nous rejoindre, s'abonner, devenir colporteur** et œuvrer à la diffusion de livres, de la revue, en empruntant des chemins de traverse méprisés par les anonymes autoroutes des claviers de la distribution, voilà des tâches concrètes à portée de main. **Devenir acteur de cette aventure en nous faisant découvrir de nouveaux textes, en nous faisant connaître des écrivains ignorés**, où qui « n'osent pas » transmettre leurs écrits par réserve, timidité ou simplement pour avoir intégré des valeurs de soumission qui postulent que les gens d'en bas ne sauraient écrire, voilà un vaste champ des possibles à explorer.

**Nous nous devons dans cette première livraison de rendre un hommage à Michel Ragon** qui a tiré sa révérence quelques semaines après la création de notre association. Lui, l'autodidacte, l'artisan obstiné du combat pour la reconnaissance de la littérature prolétarienne, lui l'écrivain, lui le libertaire, lui le critique d'art et l'homme féru d'architecture, lui qui nous a accompagnés, assumant un rôle d'initiateur et de passeur. C'est ce à quoi nous avons ici travaillé, parmi d'autres thématiques dont témoigne notre sommaire.

**Prix : 7 euros.**



978-2-492416-00-2

